

中西モト才

鬼 人 幻 燈 抄

明治編
徒花

きじんげんとうしょう
めいじへん あだばな

双葉社



J-GARDEN.FR



KO-FI.COM/JGARDEN

DONS



TRADUCTION
CALUMI

CORRECTION
RAITEI



JGARDENSCAN



J-GARDENFANTRAD



JGARDENFANTRAD



JGARDEN_



DISCORD.GG/XYEJAJ4

Cela reste une traduction de fan et par conséquent non officielle. Achetez la série quand elle sort en France pour soutenir l'auteur et le marché.

Sword of the Demon Hunter

KUIN
GENTŌSHŌ

Livre
5

Motoo
Nakanishi



Sommaire *Arc de Meiji* *Fleur Stérile*

Shizuka Jumelles

Interlude : Conte de Pommes d'Amour et de la Nymphé Céleste

Fleur Stérile

Interlude : Fille des Bas-Fonds sous la Pluie — Suite

Liste des personnages

Jinya : Un rônin qui gagne sa vie en chassant les démons, bien qu'il en soit lui-même un. Il tente actuellement de gagner en puissance pour affronter le Dieu-Démon à Kadono dans 170 ans.

Nomari : La fille bien-aimée de Jinya, confiée à lui par le démon Yuunagi.

Akitsu Somegorou III : Troisième personne à hériter du nom du maître métallurgiste Akitsu Somegorou. Il manipule aussi les shikigami (esprits).

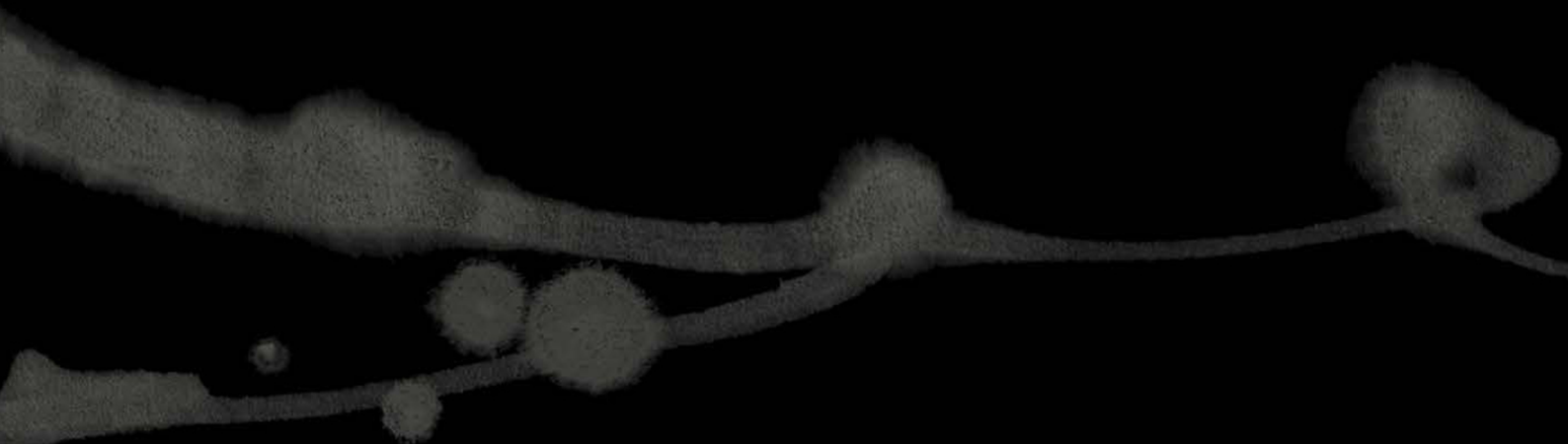
Utsugi Heikichi : Disciple de Somegorou. Déteste les démons.

Miura Naotsugu : Fils aîné de la famille Miura, au service du shogunat. A travaillé comme fonctionnaire administratif au château d'Edo mais a quitté son poste pour Kyôto après avoir perdu foi dans le shogunat.

Kinu : Épouse de Naotsugu, qu'il a aimée dès le premier regard. Ancienne fille d'une famille de samouraïs, elle est devenue prostituée (fille des bas-fonds) après que sa famille eut été ruinée par la pauvreté.

Suzune : Sœur biologique de Jinya. C'est un démon, et celle qui a tué Shirayuki, la femme que Jinya aimait. Ses allées et venues restent inconnues depuis la tragédie de Kadono.

Arc de Meiji



Shizuka Jumelles

1

Si l'on quitte l'artère principale de Nishioji Shijo, l'éclatante beauté de Kyôto cède soudainement la place à une ruelle étroite, discrète et silencieuse. La lumière n'atteint pas ce passage, si bien qu'à la tombée de la nuit, il devient impossible de distinguer les visages des passants. Autrement dit, un esprit pourrait s'y tapir sans jamais être remarqué. Kyôto, l'une des plus grandes villes du Japon, est également célèbre pour être un repaire de telles créatures. Une ère nouvelle a beau s'annoncer, les esprits anciens, eux, demeurent.

Trois démons se tenaient à présent dans la ruelle. « *À moi* ». « *J'en ai besoin* ». « *Donne-le* ». Leurs griffes acérées pleinement exposées, ils marmonnaient des paroles inintelligibles en encerclant une jeune fille. Ils s'étaient avancés d'un pas lorsque retentit une voix aussi froide que le fer.

— On ne surnomme pas Kyôto la cité des esprits pour rien. Les démons s'y déversent chaque nuit comme s'ils jaillissaient des murs...

Les démons se tournèrent vers la silhouette d'un homme qui mesurait six shaku de haut, une lame de type tachi qui pendait à la hanche.

— Avant que nous commencions, l'un de vous daignerait-il me dire son nom ?

Les démons, dénués d'intelligence, se contentèrent de le fixer d'un regard hostile, tandis que lui demeurerait parfaitement impassible. Cela lui convenait. Il n'avait d'ailleurs pas escompté de réponse. Il posa la main gauche sur le fourreau et dégagea légèrement la lame. Ce geste suffit aux démons pour le reconnaître comme un ennemi. D'un regard glacial, ils se détournèrent de la jeune fille et se ruèrent sur lui. Leurs gestes étaient brouillons, mais leur vitesse dépassait celle d'un humain. L'un d'eux abattit sur lui ses griffes tranchantes, semblables à celles d'un rapace.

L'homme s'avança d'un pas de côté en diagonale, esquivant l'assaut avec calme, puis dégaina dans le même mouvement en glissant dans son dos.

Un. D'un même mouvement, il trancha horizontalement le flanc du démon, le laissant fendu en deux sur sa gauche. Puis, prenant appui sur sa jambe gauche, il fit pivoter son corps pour asséner une frappe ascendante.

Deux. Le démon à sa droite gisait maintenant à terre.

Trois. Le troisième et dernier démon n'était peut-être pas très futé, mais il semblait assez lucide pour percevoir le danger. Il recula d'un pas hésitant, puis se retourna pour fuir.

Mais c'était déjà trop tard.

L'homme fendit l'air de son sabre. Une entaille invisible, d'une densité distincte de celle de l'atmosphère, jaillit de la pointe de sa lame, tranchant l'air dans un sifflement. Cette frappe irréaliste vola droit devant et atteignit sans peine le démon en fuite dans le dos.

— Maga...tsume...

Le démon laissa échapper un râle d'agonie avant de s'effondrer sur le sol, d'où s'éleva aussitôt une vapeur blanche. Cela faisait trois. En une douzaine de secondes et trois coups, l'homme avait abattu tous les démons. Sans jamais relâcher sa vigilance, il scruta les environs à la recherche d'éventuels assaillants. Lorsqu'il ne sentit aucune présence hostile, il chassa le sang de sa lame d'un geste lent, puis la rengaina.

Il avait vaincu les démons sans la moindre difficulté, mais ne ressentait ni joie ni pitié. La seule chose qui attira véritablement son attention fut le mot que le dernier démon avait prononcé avant de mourir. L'homme, Kadono Jinya, le répéta à mi-voix.

— Magatsume... ?

Il n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait signifier, mais le mot restait gravé dans son esprit.

Nous étions en avril de la cinquième année de l'ère Meiji (1872 après J.-C.).

Le pouvoir impérial avait été restauré entre les mains de l'empereur Meiji, en ce que l'on appelle aujourd'hui la Restauration de Meiji. Avec elle, l'époque d'Edo s'achevait, et une ère nouvelle voyait le jour.

Le shogunat d'Edo fut dissous, remplacé par le gouvernement de Meiji, qui édicta un nouveau code administratif appelé *Seitaishô*, définissant une nouvelle forme de gestion locale. Ce système tripartite de gouvernance, connu sous le nom de *fuhanken sanchisei*¹, reposait sur l'idée de confier l'administration des territoires d'origine aux anciens seigneurs féodaux, prolongeant ainsi, pour un temps, le système féodal sous l'autorité du nouveau pouvoir central. Finalement, en juillet de la quatrième année de l'ère Meiji, l'alliance Satsuma–Chôshû² concentra suffisamment de puissance militaire pour convaincre les seigneurs de remettre leurs terres à l'empereur, et un système préfectoral fut officiellement instauré.

Ainsi, les vestiges du passé s'effaçaient peu à peu. Le système féodal du shogunat fut entièrement démantelé, et les samouraïs disparurent. Certains, notamment les anciens daimyô³, survécurent en tant que nouvelle noblesse au sein du gouvernement naissant et bénéficièrent des privilèges liés à leur rang, mais la majorité fut reléguée à la classe des guerriers, à peine plus avantagée que celle des roturiers, située au bas des trois ordres sociaux.

Autrement dit, la plupart des samouraïs furent dépouillés de leur ancien statut. Pire encore, le nouveau gouvernement interdit aux roturiers de porter le sabre dès la troisième année de l'ère Meiji, avant d'inciter la noblesse et les guerriers à renoncer aux coiffures rigides des samouraïs et à l'habitude de porter une lame en tout lieu, déclarant de fait la fin de cette tradition. La prophétie de Hatakeyama Yasuhide s'était accomplie : *Le nouveau monde qui s'annonce n'aura nul besoin ni des samouraïs ni du sabre.*

¹ Le système **Fuhanken Sanchisei** (1868-1871) désignait l'organisation transitoire du Japon en trois types d'entités : les préfectures urbaines (*fu*), rurales (*ken*), sous contrôle du gouvernement central, et les domaines féodaux (*han*) dirigés par les daimyôs. Il prit fin en 1871 avec l'abolition des *han* et la généralisation des préfectures.

² Ou **alliance Satchô**, est une alliance militaire secrète au Japon entre le Domaine de Satsuma et le Domaine de Chôshû formée en 1866 dans le but de renverser le bakufu des Tokugawa.

³ Seigneur local japonais gouvernant une province et issu de la classe militaire sous ordre du Shogun.

Ceux-là mêmes qui avaient assuré une longue paix et ouvert la voie au monde nouveau étaient désormais reniés par ce gouvernement Meiji qu'ils avaient pourtant contribué à instaurer.

— Tout va bien ? demanda Jinya d'un ton neutre en s'approchant de la fillette après avoir éliminé tous les démons.

— Oh... Est-ce que... vous m'avez sauvée tout à l'heure ? bredouilla-t-elle avec un léger zozotement.

Elle s'exprimait poliment, mais son jeune âge l'empêchait d'articuler clairement. Le regard levé vers Jinya, elle semblait encore perdue.

— Il me semble, oui.

— Oh. Eh bien, dans ce cas, je vous adresse mes plus sincères remerciements.

Sa chevelure souple et ondulée arborait un brun châtain tirant vers le noisette, peut-être le signe d'un peu de sang étranger. Elle était de petite taille, et son visage fin, sans être mignon, dégageait une forme de douceur bien ordonnée, au charme sobre. Son kimono bleu était orné de motifs floraux rehaussés de fils dorés. À en juger par tout cela, et par la manière dont elle s'exprimait, elle appartenait sans doute à une famille issue de la nouvelle noblesse.

— Veuillez m'excuser, j'ai oublié de me présenter, dit-elle. Je m'appelle Himawari.

— C'est un joli prénom, bien que peu courant.

— Merci. C'est ma mère qui me l'a donné, elle disait qu'il m'allait bien. Et je l'aime beaucoup, alors je vous prie de m'appeler ainsi.

Himawari signifiait « tournesol » en japonais. Certains méprisaient cette fleur pour sa taille imposante, mais elle était robuste et tenace. Et le sourire que la fillette arborait, empli d'amour pour sa mère, évoquait à merveille l'éclat d'un tournesol en été.

— Tu es bien polie pour ton âge, fit remarquer Jinya.

— J'ai déjà huit ans. Je ne suis plus une petite fille, alors je dois me comporter comme il se doit, sinon je ferais honte à ma mère.

Elle était plus jeune que Nomari, la fille de Jinya, mais sa politesse ne le laissait pas deviner. Elle avait visiblement reçu une éducation stricte. Jinya se demanda s'il ne devait pas se montrer un peu plus sévère avec sa propre fille. Remarquant que l'attention de Jinya s'égarait, Himawari le regarda avec curiosité, penchant la tête sur le côté.

— Il y a un problème ?

— Non, je réfléchissais. J'ai une fille, moi aussi. Elle a juste un an de plus que toi.

La fillette afficha une mine surprise. L'apparence de Jinya n'avait pas changé depuis ses dix-huit ans, et il ne donnait certainement pas l'impression d'avoir une fille. Elle demanda :

— Veuillez m'excuser, mais puis-je demander quel âge vous avez ?

— J'ai eu cinquante ans cette année.

— On ne dirait pas.

— On me le dit souvent. Quoi qu'il en soit, les rues sont dangereuses la nuit. Permits-moi de te raccompagner. Tu étais seule ?

— Non, j'étais avec ma mère, mais nous avons dû nous perdre de vue.

Jinya s'était justement étonné qu'un enfant puisse vagabonder seul à une heure pareille. Il était logique qu'elle se fût simplement retrouvée séparée de sa mère. Alors qu'il se demandait ce qu'il convenait de faire, la fillette formula une proposition.

— Il se peut que ma mère pense que je suis déjà rentrée. Je connais le chemin jusqu'à chez moi depuis Nishioji. Puis-je vous demander de m'y accompagner ?

Elle était décidément bien élevée. Jinya hocha la tête, et un sourire radieux éclot aussitôt sur le visage de la fillette, tel un tournesol.

— Alors, allons-y, dit-elle.

Presque aussitôt, elle lui tendit la main.

Elle avait cette innocence propre à l'enfance, peut-être un peu trop grande, au point d'accorder une confiance bien rapide à un inconnu. Il était étrange, qu'une enfant issue d'un tel milieu soit aussi peu méfiante. Jinya fut quelque peu surpris, mais il n'allait pas pour autant repousser sa main. Il la laissa faire, et tous deux prirent la direction de Nishioji. Ils marchèrent main dans la main sous la lumière tamisée de la lune. Et tout cela portait pour Jinya un étrange parfum de nostalgie.

— Merci de m'avoir raccompagnée, Mon Cher Oncle⁴.

Elle avait légèrement modifié la manière dont elle s'adressait à lui, sans doute après avoir appris qu'il avait cinquante ans. Cela faisait un peu étrange de se faire appeler « oncle » quand on paraissait bien plus jeune que l'âge que ce titre sous-entendait, mais il était si rare qu'on le traite en fonction de son âge réel qu'il ne s'en formalisa pas.

— Je peux m'arrêter ici ? demanda-t-il.

— Oui, je peux faire le reste toute seule.

— Je peux t'accompagner jusqu'au bout si tu veux.

— Non, je ne saurais me le permettre. Ma maison est tout près, et vous en avez déjà fait bien assez pour moi.

La rue de Nishioji était encore animée de quelques passants. Le risque de voir un démon l'attaquer de nouveau était faible, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'elle fût à l'abri d'autres dangers humains.

— Je vous assure, ça ira très bien, répéta-t-elle avec insistance.

Puisqu'elle ne souhaitait pas davantage de compagnie, il n'insista pas.

— Très bien. Rentre prudemment, dit-il en soupirant, résigné.

— Je le ferai. J'espère que nous nous reverrons un jour, Mon Oncle.

Elle s'inclina, puis lui adressa de nouveau ce sourire lumineux et candide qui évoquait un tournesol en pleine floraison, avant de disparaître dans l'obscurité diffuse.

⁴ Oji-sama, en japonais. Pas très naturel en français, mais employé pour s'adresser à un homme étranger plus âgé, souvent dans la cinquantaine, avec respect et un peu d'affection.

À Kyôto, la porte d'accès à la route du Tôkaidô est connue sous le nom de porte Awataguchi, du nom du sanctuaire Awata tout proche.

Les divinités principales qui y sont vénérées sont Susanoo-no-Mikoto et Ônamuchi-no-Mikoto, réputées pour repousser le mal et les maladies. Depuis les temps anciens, la situation idéale du sanctuaire en a fait une halte appréciée des nombreux voyageurs empruntant la route du Tôkaidô. Ceux qui partaient y adressaient des prières pour un trajet sans encombre, et ceux qui arrivaient venaient remercier les dieux de les avoir protégés. Ainsi, les divinités du sanctuaire Awata finirent par être vénérées comme des dieux du voyage.

Désormais, si l'on franchissait la porte Awataguchi, traversait le pont Shirokawabashi, puis la grande avenue Higashioji qui s'étendait du nord au sud, on atteignait finalement la rue Sanjô, située au nord du sanctuaire Awata. C'est là que se trouvait un restaurant de soba fondé en l'an un de l'ère Meiji. C'est là aussi que vivait Jinya.

— Père !

Lorsqu'il revint au restaurant, il fut accueilli par le sourire d'une petite fille aux longs cheveux noirs rassemblés en chignon. Nomari, qui avait déjà neuf ans, paraissait pourtant bien plus jeune que Himawari, rencontrée plus tôt. Mais peut-être était-ce là quelque chose d'inhérent à tous les parents : voir leur enfant comme un enfant, toujours.

Jinya continuait à pourchasser les démons pour atteindre son objectif, même après avoir emménagé à Kyôto, mais certaines choses avaient changé. Dans cette ère nouvelle, les roturiers avaient désormais le droit de porter un nom de famille. Il prit donc celui du village qui l'avait vu grandir et devint Kadono Jinya. Il mit aussi à profit les techniques de préparation des soba apprises auprès du maître du Kihee pour ouvrir son propre restaurant. Les débuts furent difficiles, mais à force de persévérance, il finit par se faire une clientèle. Cinq ans plus tard, l'affaire marchait plutôt bien.

Le restaurant, *Au Soba du Démon*, faisait aussi office de logement pour lui et Nomari.

Bien qu'aucun lien de sang ne les unît, tous les connaissaient comme un duo père-fille très soudé. Les habitués taquinaient souvent Jinya sur son côté trop protecteur.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

— Oui, ça va.

— Non, je parle de ça, fit-elle en désignant son sabre.

Depuis la troisième année de l'ère Meiji, les roturiers n'avaient plus le droit de porter un sabre en public. Être surpris en possession d'une telle arme pouvait valoir une arrestation. Nomari s'en inquiétait bien plus que d'une éventuelle attaque de démon.

— Oh. Personne n'a dû me voir, je suppose.

— D'accord... mais fais attention...

— J'essaie. Mais je ne peux pas faire de miracles.

Se faire surprendre avec un sabre serait un vrai problème, mais il ne pouvait tout bonnement pas s'en passer. Ce serait une autre histoire s'il possédait l'aisance martiale de Tsuchiura, mais il n'avait aucune chance de vaincre un démon supérieur à mains nues. Il allait sans doute falloir qu'il réfléchisse à une solution.

— Il y a beaucoup de démons, en ce moment... dit Nomari avec une pointe de tristesse.

— Oui...

Ce fait pesait également sur l'esprit de Jinya. Se mêler des affaires de démons n'avait rien de nouveau pour lui, mais les apparitions s'étaient multipliées de manière vertigineuse au cours de l'année écoulée. Rien que ce soir, trois démons, quoique mineurs, étaient apparus lors d'une seule mission. Il serait correctement rémunéré, donc cela ne l'inquiétait pas de ce côté-là, mais le simple nombre de démons en circulation était préoccupant. Même si Kyôto portait le nom de Cité des Esprits, en voir autant rôder relevait de l'absurde. Et puis, il y avait ce mot qu'un des démons avait prononcé avant de mourir :

Magatsume. Il ignorait totalement ce qu'il signifiait, mais soupçonnait qu'il avait un lien avec la recrudescence des démons.

— Père ?

— Pardon. Tout va bien.

— ...D'accord.

Son visage s'était assombri tandis que ses pensées vagabondaient, et les yeux de Nomari s'étaient humidifiés à cause de l'inquiétude. Il passa doucement la main dans ses cheveux et tenta de lui adresser un sourire rassurant, sans grand succès. Il ignorait comment apaiser l'angoisse de sa fille, et cela le tourmentait. Son inquiétude était palpable. Ils ne partageaient aucun lien de sang, en vérité, il n'était même pas humain, et pourtant, elle l'aimait comme un véritable père. Il en était profondément heureux, mais cela ne faisait que renforcer ses craintes. Et si quelque chose lui arrivait ? Et s'il n'était pas là lorsqu'elle aurait besoin de lui ? Cette pensée le rongait, mais il la repoussa avec force.

— Il se fait tard. Tu devrais aller dormir.

— Et toi ?

— Je vais te rejoindre. Va te préparer.

Il masqua ses tourments intérieurs et la pressa gentiment d'aller se coucher. Elle gardait l'air préoccupé, mais un peu de gaieté était revenue. Elle trotta vers la chambre aux tatamis située au fond du restaurant.

— Yuunagi... Est-ce que je suis un bon père ?

D'une voix basse, il s'adressa à son bras gauche. Sa mère était morte alors qu'il était encore trop jeune pour s'en souvenir. Son père, quant à lui, avait tant fait souffrir sa petite sœur que Jinya avait fui le foyer avec elle sur un coup de tête. Il avait ensuite trouvé, dans le village de Kadono où le hasard l'avait mené, un second père et une seconde mère. Mais Yokaze vivait reclus dans le sanctuaire, et Motoharu était tombé en affrontant un démon. Voilà pourquoi Jinya ne savait pas vraiment ce que signifiait être parent. Il n'était pas sûr de tenir correctement son rôle de père.

Et pourtant, tant qu'un être comme lui pouvait se le permettre, il voulait l'élever, la protéger. Il avait tout sacrifié à sa vengeance. Il avait mené une vie immorale. Malgré tout, au fil de ce chemin, il avait trouvé une chaleur rare, si rare. À défaut de mieux, il voulait au moins rester le père de Nomari jusqu'à ce qu'elle puisse se tenir seule, debout, en tant qu'adulte.

2

Les matinées commençaient bien tôt au restaurant. Jinya se levait à l'aube, juste au moment où le ciel commençait à pâlir, puis s'attelait aux préparatifs de la journée. Une fois les ingrédients à peu près prêts, il sortait balayer devant l'entrée. Se lever si tôt avait été difficile au début, mais cela était vite devenu une routine. À présent, il se réveillait naturellement au bon moment, sans le moindre effort. Il s'était habitué à la vie de restaurateur de soba.

— Oh, Kadono-san.

— Bonjour.

À côté du *Au Soba du Démon* se trouvait *Mihashiya*, une confiserie ouverte l'année précédente. Son jeune propriétaire, Mihashi Toyoshige, âgé de vingt ans, venait de le saluer. Tous deux nettoyaient devant leur boutique à peu près à la même heure chaque matin, si bien qu'ils se croisaient souvent ainsi. Le visage encore ensommeillé de Toyoshige ne laissait guère de doute : lui non plus n'était pas du matin.

— On ne pouvait rêver meilleur temps, n'est-ce pas ? Tout ce qui manque pour rendre cette matinée parfaite, ce serait quelques vrais clients. Ce serait pas mal, non ?

— Ce n'est que ta première année. Tu finiras par décoller.

— J'espère bien. Pfff, balayer, quelle plaie...

Malgré ses jérémiades, Toyoshige poursuivait sa tâche avec sérieux. Il ne manquait assurément pas de motivation dans son travail.

Mihashiya n'était encore qu'un jeune commerce, et les clients se faisaient rares. Le restaurant de soba de Jinya n'avait pas attiré les clients du jour au lendemain, aussi comprenait-il parfaitement ce que traversait son voisin.

— Bah, à quoi bon se plaindre. Allez, c'est pas tout ça, faut s'y mettre !

Soudain regonflé à bloc, Toyoshige se lança dans un balayage théâtral, à grands mouvements exagérés. Un brin enfantin, peut-être.

Jinya termina de balayer, rangea le balai, puis se mit à préparer le petit déjeuner. S'il avait été seul, un repas frugal lui aurait suffi. Mais il devait penser à Nomari, alors il faisait les choses convenablement.

Il prépara une soupe miso à l'aubergine, accompagnée de quelques légumes marinés, puis se rendit dans la chambre. Là, il aperçut Nomari dormant profondément dans son lit, et ne put s'empêcher de sourire. En lui caressant doucement la tête, il murmura :

— Nomari, il est l'heure de se lever.

— D'accord.

Ses yeux s'ouvrirent aussitôt. Elle ne dormait visiblement pas, mais se reposait simplement les paupières closes. Elle se leva en souriant, bien que son réveil fût à peine entamé.

— Tu sais, si tu es déjà réveillée, tu n'as pas besoin d'attendre que je vienne te tirer du lit chaque matin, dit Jinya.

— Mais moi, je veux que tu viennes.

— Eh bien... Soit. Après tout, ce n'est pas bien contraignant. Allez, va te laver le visage.

— D'accord.

Si sa fille le voulait, c'était une raison suffisante pour poursuivre ce petit rituel matinal sans importance. Il la gâtait peut-être un peu trop, mais il lui était difficile de faire autrement quand cela la rendait aussi heureuse.

Ils partagèrent le petit déjeuner. Le repas était modeste : une soupe miso et quelques légumes marinés. Mais Nomari le savourait avec joie, car c'était son père qui l'avait préparé.

— Prends le temps de bien mâcher, dit Jinya.

— Je sais, je sais.

Il savait qu'elle n'avait plus besoin d'autant de protection à son âge, mais il lui arrivait encore de la considérer comme une toute petite fille. Il essayait de se contenir, mais laissait parfois échapper une remarque superflue. Peut-être était-ce simplement cela, être parent.

— Voilà ton déjeuner.

Il lui tendit quelques boulettes de riz accompagnées de légumes marinés, le tout enveloppé dans une feuille de bambou.

— Merci. J'y vais !

— Bien. Prends soin de toi.

Nomari partait toujours à l'école avant l'ouverture du restaurant. Sous l'époque d'Edo, on estimait que les femmes n'avaient besoin que de savoir tenir une maison, si bien que l'éducation des filles n'était guère considérée comme importante. Les temples donnaient des cours aux enfants, mais les filles n'y recevaient qu'un enseignement très rudimentaire. Les choses changèrent avec l'ère Meiji. Les valeurs venues d'Occident s'implantèrent, et l'on décréta qu'il fallait désormais éduquer les femmes elles aussi. Des établissements appelés écoles élémentaires furent fondés pour leur transmettre une instruction de base, et Nomari fréquentait l'une de ces écoles, aménagée à partir d'une ancienne salle de classe de temple datant de l'époque d'Edo.

Il semblait qu'elle s'y était fait une amie, et qu'elle prenait plaisir à sa vie d'écolière.

— Je me suis rangé, maintenant, hein ? murmura Jinya en regardant Nomari s'éloigner, debout devant le restaurant.

L'homme qui s'était battu par haine avait changé. Il vivait à présent pour bien plus qu'un simple objectif, et sa lame s'en était trouvée entachée. Il ne pourrait sans doute plus se battre avec la même détermination qu'autrefois, prêt à tout abandonner, mais cela ne lui pesait en rien. Amusé de constater à quel point il avait changé, il se permit un sourire.

— Bon. Il est temps de se remettre au travail.

Le temps était clément. La journée s'annonçait chargée.

— Merci d’avoir mangé chez nous.

Le soleil s’était couché depuis longtemps lorsque Jinya salua son dernier client devant le restaurant. Il décrocha alors le noren, le rangea à l’intérieur, puis ferma boutique pour la journée.

Lorsqu’aucune chasse aux démons ne l’occupait, Jinya n’était rien de plus qu’un propriétaire ordinaire de restaurant de soba. Il s’était même coupé les cheveux court à l’ouverture, pour inspirer un sentiment de propreté, un critère auquel les clients étaient sensibles pour choisir où manger. S’il n’avait guère de talent comme forgeron, il était en revanche plutôt doué pour préparer des soba, et gagnait largement pour faire vivre Nomari et lui.

— C’est terminé, Père ?

— Oui. Désolé de te faire toujours attendre. On va dîner.

Bien qu’il fût tard, Nomari avait attendu que Jinya termine de fermer le restaurant pour qu’ils puissent manger ensemble. Il s’apprêtait à aller chercher quelques ingrédients dans la cuisine lorsqu’il entendit la porte coulissante s’ouvrir.

— Désolé, mais nous sommes... commenta Jinya, avant de s’interrompre.

La personne sur le seuil n’était pas un client, mais un homme qu’il connaissait bien.

— Fermé pour la journée ? Oui je sais, sinon, je ne serais pas là.

— Ah, c’est toi, dit Jinya d’un ton las.

— Eh, ce n’est pas une façon de traiter ton meilleur ami.

L’homme dans la quarantaine qui venait d’apparaître s’appelait Akitsu Somegorou, un habitué du *Au Soba du Démon* depuis le jour même de son ouverture. C’était un onmyôji, un exorciste manieurs d’esprits, capable de transformer les émotions imprégnées dans les choses en démons, troisième héritier du nom Akitsu Somegorou, et sculpteur de netsuke. Il venait souvent au restaurant accompagné de son disciple.

Comme Jinya, Somegorou chassait secrètement les démons. La seule différence, c'est qu'il ne tuait que ceux qui représentaient une menace pour les humains, épargnant les esprits inoffensifs, chose rare chez un chasseur de démons. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle il n'avait jamais levé la main sur Jinya, bien qu'il sache pertinemment qu'il en était un. On pouvait dire qu'ils étaient amis. Parler de meilleurs amis, en revanche, relevait de l'exagération.

— Et qui est censé être ce « meilleur ami », au juste ? lança Jinya, les sourcils levés.

— Est-ce de l'insolence que j'entends ? Non, ça ne se peut pas. Qui donc, je me le demande, t'a aidé à obtenir un local dans un tel emplacement de choix, et même à ce qu'il soit construit, tout court ?

Jinya fronça les sourcils. Élevé dans un village sidérurgique, il avait eu peu d'occasions de recevoir une éducation, et savait à peine lire et écrire. Les documents complexes comme les contrats lui échappaient complètement. Lorsqu'il était arrivé à Kyôto, Somegorou l'avait aidé pour ce genre de choses, et il ne s'était plus jamais tu à ce sujet.

— Bon, finissons-en avec les plaisanteries. Je viens avec du travail. Ça ne te dérange pas, j'imagine ?

Somegorou était plus connu comme artisan que comme chasseur de démons, et jouissait d'une grande confiance dans la région, la lignée des Akitsu Somegorou étant implantée à Kyôto depuis la première génération. Cela le plaçait dans une position privilégiée pour entendre de nombreuses rumeurs, qu'il transmettait à Jinya, connaissant bien sa situation particulière. Lorsqu'il apportait ce genre d'informations, il avait pour habitude de se présenter sans prévenir, une fois le restaurant fermé, comme ce soir.

— J'ai amené la personne qui fait la demande, dit-il en désignant d'un coup de pouce l'espace derrière lui.

Une femme se tenait là.

— Désolé, Nomari. Tu peux patienter encore un peu ?

— ...D'accord, répondit sa fille avec un hochement de tête attristé.

Cela lui serra un peu le cœur, mais il ne pouvait repousser cette affaire.

À partir de cet instant, il n'était plus le propriétaire d'un restaurant de soba. Il ôta le bandana triangulaire qu'il portait en guise de couvre-chef, retira son tablier, fit le vide en lui, et tourna son regard vers la femme.

— Pardonnez mon intrusion.

La jeune femme que Somegorou avait amenée entra dans le restaurant. Elle portait un kimono d'été à manches courtes, d'un violet pâle, et semblait âgée de dix-sept ou dix-huit ans. Elle mesurait un peu moins de cinq shaku, et sa silhouette fine laissait deviner une vitalité élégante. À première vue, son teint pâle et ses traits délicats lui donnaient pourtant l'allure d'une jeune fille fragile.

Mais la façon dont elle portait sa tenue contredisait cette impression. Par l'ouverture du kimono, on devinait une jambe pâle, fine et élégante. Le devant de son vêtement était volontairement entrouvert, ne laissant apparaître qu'un sarashi¹ blanc noué autour de sa poitrine. Ses longs cheveux noirs, ni noués ni relevés, tombaient librement jusqu'à la même hauteur. Une coiffure assez inhabituelle. Mais ce qui attira surtout l'attention de Jinya, ce fut l'objet accroché à sa taille : un sabre, rangé dans un fourreau de fer.

— On m'a dit que vous acceptiez des demandes pour tuer des démons. J'aurais besoin de vos services.

Malgré son apparence peu conventionnelle, la jeune femme parlait avec politesse et de manière intelligible, avant d'incliner profondément la tête. L'effet en était pour le moins saisissant.

— Pas besoin de vous incliner tout de suite. Dites-moi d'abord ce que vous avez à dire.

Il l'invita à redresser la tête. Il chassait les démons pour ses propres raisons, et n'allait pas écarter quelqu'un sous prétexte qu'il se présentait de façon un peu étrange.

— Nomari, dit-il en se tournant vers sa fille, qui hocha la tête en retour.

— Je sais. Je t'attends au fond.

¹ c'est une longue bande de coton blanc (parfois de lin), enroulée étroitement autour du torse, du ventre ou de la poitrine.

Ce n'était pas la première fois qu'un client venait, et elle savait quoi faire. Nomari détourna rapidement son visage triste, puis s'éloigna d'un pas léger vers leur chambre.

Jinya semblait ne causer que du souci à sa fille. Il se jura intérieurement de lui rendre tout cela un jour.

— J'espère que ça ne te dérange pas, mais je lui ai tout raconté à ton sujet. Elle n'a pas changé d'avis, cela dit, fit Somegorou.

À en juger par le ton employé, il était allé jusqu'à lui révéler que Jinya était un démon. Mais Somegorou n'était pas homme à agir à la légère. S'il estimait qu'il pouvait révéler un tel secret, c'est qu'il jugeait la jeune femme digne de confiance. Dans ce cas, Jinya n'avait pas à s'inquiéter de ce qu'elle savait. Lui-même faisait assez confiance à Somegorou pour cela.

— Bref, je vous laisse là-dessus, dit Somegorou. On se revoit plus tard.

— Tu t'en vas déjà ? demanda Jinya.

— Je te fais confiance pour ne rien tenter de bizarre, ha ha. Cette fille est une vieille connaissance, tu sais. Rends-lui service, s'il te plaît.

Malgré son ton léger, son regard était sincère. Sans attendre de réponse, il quitta le restaurant. En le voyant s'éloigner, Jinya ne put s'empêcher de trouver ses épaules un peu frêles, lorsqu'il les regardait de dos.

— Allez-y, asseyez-vous, dit-il.

Maintenant qu'ils étaient seuls tous les deux, il lui servit du thé, puis s'installa au hasard pour faciliter la conversation. La jeune femme choisit la place en face de lui, de l'autre côté de la table. Une fois assise, elle s'inclina légèrement.

— Comme vous l'avez sans doute entendu, je suis Kadono Jinya. Je chasse les démons pour vivre, même si je n'en donne pas l'impression en ce moment.

La jeune femme esquaissa un sourire discret. Avec ses vêtements de tous les jours, Jinya avait tout du propriétaire ordinaire d'un restaurant de soba. Il était difficile de l'imaginer combattant, et il en avait parfaitement conscience.

Cela dit, à en juger par sa réaction, elle ne semblait pas douter un instant de sa véritable activité.

— Comment dois-je vous appeler ? demanda-t-il.

Son regard glissa un instant vers le sabre qu'elle portait à la taille. Sans la moindre hésitation, elle répondit :

— Kaneomi.

Un faux nom, évident qui plus est. Visiblement, « Kaneomi » n'avait aucune intention de révéler sa véritable identité.

Mais cela lui convenait très bien. À vrai dire, il se moquait éperdument de son nom. Ce qui comptait, c'était ce qu'elle savait sur les démons. Peu importait qui elle était ou même ce qu'elle était. Elle aurait pu être un démon attendant le moindre relâchement de sa part pour lui trancher la tête, cela ne changeait rien. Tant qu'il avait une occasion de tuer un démon, tout le reste lui était égal.

— Alors c'est bien une Kaneomi, hein ?

Même son sabre l'intéressait plus que son identité. Le fourreau de fer qu'elle portait ne présentait aucun ornement. Il ne pouvait voir la lame, mais la courbure du fourreau lui laissait penser qu'il s'agissait d'un tachi, et non d'un uchigatana. Plus révélateur encore, c'était la présence qui s'en dégageait. Elle lui rappelait celle d'une autre lame qu'il avait déjà croisée.

— Une Yatonomori Kaneomi, pour être précis. Forgée par le forgeron Kaneomi à la fin de l'époque Sengoku.

Les Yatonomori Kaneomi étaient quatre sabres démoniaques ayant reçu artificiellement le pouvoir d'un démon supérieur. Elles avaient été forgées par un couple humain et démon, animé du souhait de voir leurs espèces coexister.

— Vous connaissez les lames Kaneomi ? demanda la jeune femme.

— On peut dire que j'ai un certain lien avec elles.

L'un de ces sabres démoniaques, ou plutôt le pouvoir qu'il renfermait, appartenait à Jinya. Il n'aurait jamais pu se tromper quant à la présence d'un autre.

— Mais ce n'est pas le sujet. Revenons à nos affaires. Pardonnez-moi, Kaneomi-dono, mais j'aimerais en venir directement au fait. Qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui ?

— Eh bien... Connaissez-vous le pont Gojo Ohashi ?

Le pont Gojo Ohashi enjambait la rivière Kamogawa. On l'appelait aussi Kiyomizu-bashi, car les voyageurs l'empruntaient sur la route menant au célèbre temple Kiyomizu-dera. C'était un pont historique, déplacé à son emplacement actuel et reconstruit en pierre sur ordre du seigneur Toyotomi Hideyoshi, la dix-septième année de l'ère Tenshō (1589 de notre ère).

Kaneomi poursuivit :

— Chaque nuit, un démon du nom de Jishibari y apparaît. Je veux que vous le capturiez.

— Le capturer ? Pas le tuer ?

— Oui. Il m'a pris quelque chose de précieux, que je dois absolument récupérer.

Son apparence distinguée pouvait aisément faire croire qu'elle venait d'une famille aisée. Voir une femme aussi belle afficher un tel tourment aurait brisé bien des cœurs, mais Jinya n'était pas assez naïf pour éprouver une sympathie déplacée. Il attendit en silence, sans dire un mot, tandis que la jeune femme serrait les dents avec amertume.

— Pour tout dire, j'ai déjà affronté Jishibari... et perdu. C'est pourquoi je suis venue chercher votre aide, ayant entendu dire que vous pouviez occire un démon d'un seul coup.

En tant que bretteur lui-même, Jinya comprenait à quel point elle devait avoir honte de faire une telle demande.

— Souhaitez-vous que je vous explique les choses plus en détail ? demanda-t-elle, relevant les yeux vers lui pour scruter son expression.

Elle taisait bien des choses : son lien avec le démon nommé Jishibari, ce qu'il lui avait pris, et même qui elle était réellement. Sa requête avait quelque chose de louche, et elle en avait pleinement conscience.

Elle semblait même éprouver un certain remords à garder autant de secrets. Mais Jinya ne s'en souciait pas particulièrement. Somegorou lui avait dit qu'elle était une vieille connaissance, et cela lui suffisait pour lui faire confiance.

— Chacun a ses raisons, qu'il n'est pas obligé d'expliquer. Si vous ne souhaitez pas en parler, vous n'y êtes pas tenue.

— Merci.

Elle esquaissa un léger sourire, puis sortit de son kimono une liasse de papiers.

— J'ai préparé soixante yens² en acompte.

Une somme suffisante pour vivre pendant six mois sans travailler.

— Accepterez-vous ma demande ?

Elle jeta l'argent devant lui comme si de rien n'était. Le fait qu'une jeune femme comme elle puisse disposer d'une telle somme piqua légèrement la curiosité de Jinya, mais l'argent en lui-même n'avait pas grande importance à ses yeux. Il valait toujours mieux en avoir trop que pas assez, bien sûr, mais il y avait autre chose qu'il voulait clarifier avant tout.

— Il y a une chose que j'aimerais vérifier d'abord, dit-il.

— Je vous écoute.

— Une fois que vous aurez récupéré ce que Jishibari vous a pris, vous souciez-vous de ce qu'il adviendra du démon ?

— Que voulez-vous dire ?

— Peu vous importe qu'il vive ou qu'il meure ?

— Ah... Je vois.

Son regard se baissa légèrement, trahissant une infime hésitation.

— Non. Vous êtes libre d'agir à votre convenance, tant que mon objectif est atteint.

— Cela ne vous dérange pas non plus si je le tue, donc ?

² Ndt : À cette époque le Yen était très puissant. Un ouvrier agricole pouvait gagner 5 à 10 yens par an.

— Pas le moins du monde.

Jinya fut soulagé de l'entendre. Si ce Jishibari était un démon supérieur, il aimerait grandement le dévorer. Il lui fit savoir qu'il acceptait la mission sans réserve, et elle afficha un sourire radieux.

— Vraiment ? Merci... du fond du cœur.

Sa voix était douce, mais ses yeux humides trahissaient une gratitude sincère. Une telle manifestation directe d'émotion mit Jinya quelque peu mal à l'aise. Pour dissimuler son embarras, il se racla la gorge.

— Hem. Mais vous ne trouvez pas ce paiement un peu... excessif ?

— Pas du tout. C'est simplement l'expression de ma reconnaissance.

Elle poussa la coquette somme vers lui. Il l'accepta poliment, puis revint à l'essentiel.

— Pouvez-vous me décrire ce Jishibari ?

— Elle a le même âge que moi : dix-sept ans. Sa taille est aussi juste en dessous de cinq shaku, tout comme moi.

Elle énonçait cela d'un ton neutre, presque dénué d'émotion. Vu le lien qu'elle semblait entretenir avec ce démon, elle semblait davantage se contenir qu'éprouver une réelle indifférence.

— Elle a une silhouette fine, un teint pâle, là encore comme moi. Et je crois qu'elle est plutôt jolie, à l'instar de moi-même.

Elle ne semblait pas parler par vanité. Sa beauté dépassait clairement la moyenne, mais ce n'était pas ce qu'elle cherchait à souligner.

— Le démon qui apparaît sur le pont Gojo Ohashi aura l'apparence que vous voyez en ce moment.

Devinant la question que Jinya allait poser, elle acquiesça avant même qu'il ne parle.

Une expression lasse et résignée se peignit sur son visage, accompagnée d'un sourire teinté d'autodérision.

3

Une fois l'agitation de l'heure du déjeuner retombée, Akitsu Somegorou se rendit au restaurant. Il ne semblait pas avoir de raison particulière cette fois ; il était simplement venu partager un repas avec son disciple. Tous deux avaient l'habitude de venir ici déjeuner ou dîner, mais le disciple ne s'était toujours pas accommodé de Jinya et le dévisageait actuellement d'un œil mauvais.

— Maître, on ne peut pas manger ailleurs ?

— Qu'est-ce que tu reproches à cet endroit, Heikichi ? Ce n'est pas comme si tu payais.

— Je vous suis reconnaissant de m'inviter, mais j'aimerais autant éviter de manger dans un restaurant tenu par un démon, si possible.

— Hé, fais attention à ce que tu dis. On ne sait jamais qui pourrait entendre. Enfin, j'imagine qu'il n'y a que nous ici, cela dit.

Heikichi regarda précipitamment autour de lui.

— J-Je le savais. Je ne suis pas si négligent...

Le jeune garçon s'appelait Utsugi Heikichi. Il venait d'avoir douze ans cette année et apprenait l'art de la sculpture de netsuke auprès de Somegorou. Il avait accepté cet apprentissage parce qu'il rêvait de devenir, comme son maître, un utilisateur d'esprits. Pourtant, à son grand désespoir, il n'avait encore rien appris de cet art. Il en voulait à Jinya, convaincu qu'un démon n'avait rien à faire parmi les humains. Chaque fois qu'ils se croisaient, Heikichi le fusillait du regard.

— Deux kitsune soba. Allez, assieds-toi, Heikichi, dit Somegorou en ignorant les jérémiades de son disciple avant de passer commande.

Heikichi obéit à contrecœur et s'assit. Cette routine de protestations suivies de résignation était devenue habituelle, aussi Jinya n'y prêta-t-il aucune attention et se mit à préparer les soba sans un mot.

— Voilà, deux kitsune soba.

— Merci. Dis-moi, je me suis toujours demandé... pourquoi ton kitsune soba est servi avec du tofu frit ? Ça devrait plutôt être tanuki soba !

— C'est une question de région, en réalité. Là d'où je viens, les renards étaient vénérés, alors j'ai opté pour « kitsune », pour porter chance.

À Kadono, où Jinya avait grandi, on vénérât une déesse du feu nommée Mahiru-sama. Selon la légende, c'était autrefois un renard vivant dans la forêt locale. Se rappelant cela, Jinya avait baptisé ce plat kitsune soba sur un coup de tête, « kitsune » signifiant « renard ». Le plat rencontra un franc succès, comme s'il avait été béni, et devint rapidement le plus vendu du restaurant.

— Oh, je vois, dit Somegorou. Hé, dépêche-toi de manger avant que tes nouilles ne refroidissent, Heikichi.

— Oui, Maître, répondit celui-ci en soupirant. — ...C'est peut-être un démon qui les a préparées, mais la nourriture, elle, n'a rien fait de mal.

Le jeune garçon avait assurément un sacré caractère, mais cela ne dérangeait pas particulièrement Jinya. L'impertinence d'un enfant ne le troublait en rien. Était-ce parce qu'il avait vécu un temps à Edo, où la gentillesse n'était pas monnaie courante, ou bien simplement parce qu'il s'était adouci avec l'âge ? Quoi qu'il en soit, Jinya sentait en lui une légère transformation au fil du temps.

— Ah, je m'en lasse jamais, fit Somegorou après une bouchée.

— C'est bon, oui. Mais êtes-vous certain qu'on puisse vraiment laisser un démon en liberté comme ça, Maître ?

— Si ton seul but, c'est de tuer des démons, alors va donc étudier auprès de Nagumo au Sabre Démoniaque, ou de Kukami au Magatama. Les Akitsu sont des onmyôji, on extrait les émotions des objets pour en faire des démons, alors ce serait honteux de les haïr aveuglément alors même qu'on s'en sert. Un démon, c'est rien d'autre qu'une émotion poussée à l'extrême. Ce n'est pas à nous de supposer s'il est malfaisant ou non, mais de le découvrir.

— Donc, c'est une question de fierté ?

— Non, de respect. Puisqu'on tire notre pouvoir des émotions, c'est à nous plus qu'à quiconque de les respecter.

Somegorou avait véritablement l'air d'un maître accompli en réprimandant ainsi son disciple avec douceur. Lors de leur rencontre à Edo, Somegorou n'était pas aussi mesuré. Il avait même averti Jinya que les démons étaient des créatures à traquer. Lui aussi, avec le temps, avait évolué.

— Pour résumer, il y a des bons et des mauvais parmi les démons, comme chez les humains. On ne peut pas juger les autres quand on ne les connaît même pas.

— Je comprends ce que vous voulez dire... mais je n'arrive toujours pas à accepter les démons.

— Voyons, voyons. Tu comprendras avec le temps. Enfin, j'espère que ce sera plus tôt que tard.

La discussion s'arrêta là, et ils se remirent à manger. Somegorou avait généralement une approche plutôt détachée avec son disciple, mais le voir lui offrir de véritables conseils avait quelque chose de réconfortant. C'était sans doute ce que ressentaient Ofuu et Naotsugu en observant Jinya s'occuper de Nomari.

— Être maître, ça ne doit pas être de tout repos, dit Jinya.

— Ha ha, c'est sûr. Mais j'imagine qu'être père, c'est pas beaucoup plus facile.

Ils échangèrent un sourire en coin, dans une atmosphère paisible. L'amitié naissait parfois dans les circonstances les plus inattendues.

— Pourquoi être devenu ami avec un démon ? grogna Heikichi en fusillant Jinya du regard.

Jinya poussa un soupir et esquissa un nouveau sourire amer. Après tout, ce n'était qu'un gamin.

— Allons, cesse donc de le regarder comme ça, le réprimanda Somegorou.

— Oui, oui.

Heikichi détourna les yeux avec un air boudeur avant de se remettre à aspirer ses nouilles bruyamment. Le réprimander ne faisait que le rendre plus renfrogné, apparemment.

Jinya le laissa faire et orienta la conversation vers un sujet un peu plus sérieux.

— Somegorou, j'aimerais te poser une question à propos de Kaneomi.

La nuit précédente, Somegorou avait prétendu que Kaneomi était une vieille connaissance. Jinya voulait savoir quel genre de personne elle était, mais le regard de confusion que lui renvoya Somegorou l'étonna.

— Kaneomi ? Qui ça ?

— La femme d'hier.

— Ah, elle s'appelait Kaneomi, hein ? Ça faisait si longtemps que je l'avais pas vue, j'avais complètement oublié.

Somegorou hocha la tête, but une gorgée de thé, puis se redressa.

— Pour dire la vérité, je ne la connais pas si bien que ça. Nous n'avions pas grand-chose à voir l'un avec l'autre.

— Alors, comment la connais-tu ?

— Eh bien, je connaissais son maître. On exerçait le même métier. On s'est battus côte à côte à plusieurs reprises, mais il semblerait qu'un démon ait fini par l'avoir.

C'était tout ce qu'il fallait à Jinya pour saisir à peu près la situation. Kaneomi avait servi un maître assez puissant pour se battre aux côtés de Somegorou, mais ce dernier avait perdu la vie face à un démon.

Désormais seule, elle s'était tournée vers la seule personne qu'elle connaissait et qui pourrait lui venir en aide : l'ancien camarade de son maître, Somegorou. C'est ainsi qu'elle avait entendu parler de Jinya et était venue lui demander de tuer le démon nommé Jishibari.

— Elle cherche donc à se venger.

— On dirait bien. Tu en apprendras sûrement plus en lui posant directement la question. Mais fais preuve de tact. Elle est plus fragile qu'elle ne le laisse paraître.

Somegorou n'ajouta rien, et Jinya ne jugea pas utile d'insister. La conversation en resta là. Lorsque la nuit tomba, Jinya se rendit au pont Gojo Ohashi en compagnie de Kaneomi. Même s'ils étaient un homme et une femme, leur excursion n'avait rien de romantique. Kaneomi dégageait un air sombre, et Jinya était absorbé par ses propres pensées.

Le démon qui apparaissait chaque nuit, Jishibari, ressemblait apparemment beaucoup à Kaneomi. Il ignorait pourquoi. D'après ce qu'avait dit Somegorou, il pouvait supposer qu'un lien les unissait d'une manière ou d'une autre, mais il hésitait à poser la question directement. Le savoir n'y changerait rien, de toute façon. Il tuerait le démon, puis le dévorerait. C'était la seule raison pour laquelle il avait accepté ce travail. Plutôt que de s'attarder sur des détails, il valait mieux se concentrer sur le combat à venir.

— Vous connaissez les Shizuka jumelles ? demanda soudain Kaneomi, rompant le silence.

— Oui, répondit Jinya. — C'est une petite plante à fleurs blanches qui pousse à l'ombre et fleurit de la fin du printemps au début de l'été. Elle ressemble à la Shizuka solitaire, mais au lieu d'une seule tige florale, elle en fait apparaître deux côte à côte, comme deux fines colonnes blanches, d'où son nom de Shizuka jumelles.

Une femme que Jinya avait connue autrefois lui avait appris bien des choses sur les fleurs, ce qui lui permettait aujourd'hui de répondre sans hésiter. Kaneomi sourit légèrement de côté et secoua la tête.

— Vous vous y connaissez bien en fleurs, mais je parlais du nô¹ de Zeami.

— Oh...

¹ Expression esthétique et allusive d'une des formes du théâtre classique japonais, le nô, fortement influencé par le zen, associe la danse au chant, le mime à la poésie, la musique à la littérature.

Il connaissait un peu les fleurs, mais il était loin d'être aussi familier avec les chants nô.

Toujours tournée vers l'avant en marchant, Kaneomi poursuivit :

— Il y avait un sanctuaire nommé Katte dans un village appelé Yoshino. Là-bas, chaque 7 janvier, les habitants avaient coutume de cueillir des légumes près de la rivière Natsumigawa, au pied de leur montagne, et de les offrir à leur divinité...

Un jour, une femme connue sous le nom de Cueilleuse de légumes se rendit comme chaque année à la rivière Natsumigawa. Tandis qu'elle cueillait les légumes, une autre femme apparut.

« Si vous retournez à Yoshino, je vous en prie, portez la nouvelle. Que les gens me pardonnent et pleurent mes fautes, afin que je puisse trouver le repos. »

À travers ses larmes, la femme adressa sa supplique à la Cueilleuse de légumes. Cette dernière lui demanda son nom, mais elle ne répondit pas. Elle disparut simplement dans les airs.

Intriguée par cette apparition, la Cueilleuse de légumes retourna dans son village et raconta au grand prêtre ce qui s'était passé. Mais au fil de son récit, son visage et sa voix commencèrent à changer. Le grand prêtre, stupéfait, demanda :

— *Qui va là ?*

La Cueilleuse de légumes répondit :

— *Je suis Shizuka.*

Au sanctuaire de Katte, on disait que Shizuka Gozen, danseuse de cour et maîtresse de Minamoto no Yoshitsune, avait captivé les prêtres par sa danse à l'époque de sa capture par les opposants politiques de Yoshitsune. En fait, le monticule sur lequel elle aurait dansé subsistait encore à l'intérieur du sanctuaire. Connaissant bien cette histoire, le grand prêtre comprit que l'esprit qui possédait la Cueilleuse de légumes pouvait être celui de Shizuka Gozen.

— *Puisque nous ne pouvons tenir de service, offrez-nous votre danse.*

Convaincu, le grand prêtre demanda à l'esprit de danser. La Cueilleuse de légumes se rendit dans la trésorerie du sanctuaire, d'où elle sortit un splendide hakama² et une tunique de soie légère ornée de fleurs sauvages d'automne, les mêmes vêtements de danse que Shizuka Gozen avait confiés au sanctuaire. Elle les enfila, puis se mit à danser, ses gestes souples, mais gracieux, d'une beauté envoûtante. Cela ne pouvait être que la danse de Shizuka Gozen elle-même.

Tous les spectateurs restèrent émerveillés, mais peu à peu, ils commencèrent à distinguer une ombre derrière la cueilleuse de légumes. En plissant les yeux, ils parvinrent à deviner la silhouette d'une autre danseuse. Sur la scène se tenait la femme possédée, et derrière elle, le fantôme de Shizuka Gozen. Les deux Shizuka dansaient à l'unisson.

— Et c'est ainsi que naquit l'histoire de Shizuka jumelles, conclut Kaneomi.

— Danser avec un fantôme... Quelle étrange histoire, commenta Jinya.

— En effet. Mais ce qu'il y a d'étrange, ce n'est pas que le fantôme de Shizuka Gozen soit apparu.

La voix de Kaneomi se teinta d'une certaine tristesse.

— Si la cueilleuse de légumes a pu danser, c'est parce qu'elle avait été possédée par Shizuka Gozen. Mais alors... aurait-elle pu continuer à danser une fois que le fantôme de Shizuka Gozen s'était manifesté ?

Peut-être que la danse venait d'elle-même. Peut-être était-ce un écho des souvenirs laissés par Shizuka Gozen. Ou peut-être était-ce tout autre chose, quelque chose que nul ne pourrait jamais comprendre.

— Qui pourrait le dire ? Je crains de ne pas être si instruit que ça. Ce genre de sujet compliqué me dépasse un peu.

Jinya jeta l'éponge sans insister. Ce n'était qu'une conversation vide de sens pour tuer le temps.

² Pantalon large traditionnel.

Quelles que soient ses réflexions, il n'y aurait jamais de réponse définitive à ce mystère, alors il cessa d'y penser, redressa le regard avant de reprendre d'un ton posé :

— De toute façon, on n'a plus vraiment le temps de bavarder.

Le pont Gojo Ohashi se profilait désormais à l'horizon. Bien que la distance fût encore importante, la lumière de la lune permettait de discerner la scène avec netteté. Une femme se tenait sur le pont, clairement visible. Elle paraissait jeune, vêtue d'un haori³ masculin, d'un hakama par-dessus son kimono, et ses yeux rouges, luisants dans la pénombre, la faisaient ressortir même dans l'ombre la plus profonde.. S'il éprouva d'abord une certaine surprise mêlée de méfiance à sa vue, ce fut surtout l'étonnement qui domina.

— Intéressant. Une audience avec Shizuka Gozen en personne, lança-t-il d'un ton sarcastique, tout en dégainant Yarai et en pointant la lame vers le démon, le regard sévère.

Le démon était l'image crachée de Kaneomi.

— Jishibari...

Grimaçant, Kaneomi foudroya du regard le démon. Elle dégaina à son tour son Yatonamori Kaneomi et en dirigea la pointe vers son adversaire. La tension de ses muscles et le léger déplacement de ses appuis révélaient sa maîtrise du sabre.

— Je vais te faire rendre ce qui m'appartient aujourd'hui.

— Eh bien, tu ne renonces jamais, hein ? Je te l'accorde.

La voix du démon, bien que semblable à celle de Kaneomi en apparence, était différente. Celle de Jishibari était légèrement plus aiguë, son ton plus enfantin. Elle n'avait pas cette voix rauque caractéristique des démons. Tant par l'apparence que par la voix, elle ressemblait à une humaine.

— Tu as amené ton petit ami, cette fois ?

Sur un ton moqueur, elle plissa les yeux et détailla Jinya avec une expression de mépris.

³ Veste traditionnelle japonaise qui descend jusqu'aux hanches ou aux cuisses

Il abaissa son sabre sur le côté, la lame pointée derrière lui, prêt à frapper.

— Je m'appelle Jinya. Serais-tu prête à me donner ton nom ?

Les yeux de Jishibari s'écarquillèrent. Elle le dévisagea de la tête aux pieds, comme si elle contemplait quelque chose d'étrange.

— Oh, tiens donc. J'ai tellement entendu parler de toi.

Il semblait qu'elle avait déjà entendu parler de lui. Peut-être couraient-ils, parmi les démons, de sinistres rumeurs à propos de celui qui traquait les siens.

— Je suis Jishibari. Sur les ordres de Magatsume-sama, je chasse actuellement les humains.

Avec une théâtralité affectée, Jishibari se présenta poliment.

Encore ce nom : Magatsume. Magatsume-*sama* ? Un individu, donc. Était-ce le supérieur de ce démon ?

— Magatsume est-il ton maître ? demanda Jinya.

— Hein ? Non, pas du tout.

— Alors qui est-ce ?

— Désolée, mais tu es venu bavarder ? répliqua le démon avec un rictus.

Il était inutile de l'interroger.

— C'est vrai. J'aurai mes réponses après t'avoir abattue.

Ses souvenirs lui appartiendraient, une fois qu'il l'aurait dévorée.

Il fit le vide en lui. Qu'elle soit une femme n'y changeait rien, il la frapperait sans hésiter.

— Kadono-sama, Jishibari n'est pas un démon ordinaire. Je vous en prie, soyez prudent, dit Kaneomi.

— Entendu.

D'un œil calme, Jinya observa Jishibari. Sa silhouette était fine, semblable à celle de Kaneomi.

À sa posture, elle ne paraissait pas formée aux arts martiaux. Elle ne montrait aucun signe de transformation imminente, et hormis le haori d'homme qu'elle portait, elle semblait être une femme tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Pourtant, Kaneomi avait été vaincue par ce démon. Il devait donc y avoir quelque chose à quoi se méfier. Sans doute une capacité démoniaque propre à Jishibari. Sans baisser sa garde, il ajusta sa posture pour réduire la distance.

— Hein ?!

Il s'arrêta net. Juste au moment où il allait s'élancer, quelque chose fonça droit sur lui. Sans attendre, il dévia l'objet d'un coup d'épée.

— ...Une chaîne ?

Ayant perdu de son élan, une chaîne avec une petite boule de métal à son extrémité tomba sur le sol.

Il n'eut pas le temps de se demander d'où elle venait : la chaîne s'anima soudain et fusa de nouveau vers lui. Il la repoussa une fois encore, puis recula pour reprendre de la distance. Il inspira profondément et fixa Jishibari du regard, ses yeux s'écarrillèrent aussitôt.

Il y en avait cinq... non, six, en comptant celle qu'il venait d'écarter. Les chaînes ondulaient en encerclant le démon. Chacune était indépendante des autres, reliée à rien, comme si elles avaient jailli du néant avec leurs lourdes boules de métal sombre.

— Je m'appelle Jishibari, et c'est aussi le nom de mon pouvoir...

Le démon esquissa un sourire arrogant et tendit paresseusement un doigt, d'abord en direction de Kaneomi, puis de Jinya.

— ...Jishibari.

Les chaînes jaillirent tels des serpents, cliquetant tandis qu'elles lançaient leurs boules de métal vers leur proie, semblables à des mâchoires hérissées de crocs. Elles visaient à la fois Kaneomi et Jinya.

Ce démon pouvait créer des chaînes et les manipuler à sa guise. C'était la première fois que Jinya voyait une capacité de ce genre, mais il en comprit aussitôt la dangerosité.

Avec un tel pouvoir, même un corps faible pouvait se battre sans difficulté. Il aurait été trop risqué d'esquiver de justesse, car elle en contrôlait chaque mouvement. Il bondit donc de côté avec un grand saut.

Un choc sourd retentit quand une chaîne heurta son sabre. L'une de celles qu'il avait évitées contourna sa position pour l'attaquer dans le dos. Mais il s'y attendait, et para le coup avec Yarai en lançant un regard par-dessus son épaule.

Jishibari reformait déjà son cercle de chaînes autour d'elle.

— Eh bien. Tu as des yeux derrière la tête, ou quoi ?

— Et si c'était le cas ?

Il s'était contenté d'anticiper ses gestes, mais n'avait aucune raison de le lui confirmer. Il jeta un coup d'œil à Kaneomi, à ses côtés, constata qu'elle avait elle aussi échappé aux chaînes, puis reporta son attention sur le démon.

— Voilà un adversaire bien gênant.

— En effet. Seule, je n'ai même pas réussi à lui porter un seul coup, dit Kaneomi.

— Le fait que vous ayez survécu face à elle est déjà impressionnant.

Malgré le combat en cours, Kaneomi esquissa un léger sourire à cette louange modeste. Elle savait qu'il ne faisait que lui sauver la face, mais cela restait agréable à entendre.

— Vous avez vraiment le temps de bavarder ? lança Jishibari, alors que l'air se déchira dans un rugissement. Deux chaînes souples jaillirent comme un fouet.

Jinya utilisa *Ruée* pour atteindre sa vitesse maximale en une seule impulsion, se glissant entre les chaînes à une allure inhumaine. Il réduisit la distance qui le séparait du démon, mais les quatre chaînes restantes formaient un écran protecteur. Les trancher ne serait pas une mince affaire.

— O-oups. C'était moins une, dit Jishibari.

Impassible, Jinya planta son regard sur Jishibari, derrière ses chaînes, et discerna une légère inquiétude sur son visage.

C'était peut-être la première fois que quelqu'un parvenait à s'approcher d'aussi près. Une sueur froide lui coulait dans le cou, mais il y avait aussi du soulagement dans son expression, elle avait réussi à se protéger à temps.

— C'est vraiment le moment de rester plantée là ? répliqua-t-il.

Son sabre n'était qu'un leurre, ce qu'il visait réellement, c'était le flanc frêle de la jeune femme, qu'il frappa d'un violent coup de pied.

— Argh !

La panique déforma les traits de Jishibari tandis qu'elle vacillait, mais elle parvint de justesse à bloquer le coup avec ses chaînes.

Jinya ne s'arrêta pas là. Tandis que le démon tentait de prendre ses distances, il lui lança un regard furieux tout en projetant *Lame Volante*. Sa mission était de la capturer, non de la tuer, alors il visa son bras.

Mais l'attaque n'atteignit pas sa cible. Il pensait la toucher à coup sûr, peut-être même lui sectionner le bras, mais deux chaînes surgirent juste devant elle et interceptèrent le coup.

— Ngh...

Titubante, Jishibari parvint à s'éloigner de Jinya. Elle avait réussi à se défendre, mais pas totalement. Ses chaînes, dont elle était si fière, avaient été un peu trop lentes : une manche de son kimono s'était déchirée, et une entaille aiguë marquait sa peau pâle.

En observant la vitesse anormale de Ruée et de Lame Volante projetées, Kaneomi fronça les sourcils.

— Comment avez-vous ... Ah, je vois. Vous êtes un démon, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

Désormais, Jinya n'éprouvait plus de réticence à révéler ses pouvoirs démoniaques. Il s'était montré plus réservé par le passé, mais il avait depuis rencontré des personnes capables de l'accepter tel qu'il était. D'autant plus que Kaneomi lui avait été présentée par Somegorou. Il lui faisait confiance, même s'il ignorait tout de ses origines.

Il tourna les yeux vers elle et crut discerner un reproche naissant sur son visage, qui se dissipa aussitôt. Elle déclara :

— Peu importe ce que vous êtes, le fait est que vous m’aidez. Je vous accorderai donc ma confiance.

Impossible de dire s’il s’agissait d’une confiance sincère ou d’un simple calcul. Mais elle avait donné son accord pour l’instant, ce qui lui permettait de concentrer toute son attention sur Jishibari.

— Reprenons, veux-tu ?

Il s’avança et foudroya du regard le démon, encore secoué. En apparence, il restait calme. Pourtant, au fond de lui, quelque chose le troublait. Ces chaînes s’étaient révélées particulièrement pénibles. Il avait l’avantage, certes, mais rien ne disait qu’il s’en sortirait indemne. Il n’était guère surprenant que Kaneomi ait été vaincue par Jishibari. Elle possédait assez de force pour continuer à se battre, même après avoir subi deux de ses techniques.

À vrai dire, Jishibari n’était pas forte. Elle ne possédait ni la maîtrise martiale de Tsuchiura, ni la puissance brute du démon de l’*Assimilation*, et encore moins la technique écrasante d’Okada Kiichi. Parmi tous les démons qu’il avait affrontés, Jinya ne la plaçait pas parmi les plus redoutables. Et pourtant, elle était parvenue à lui échapper avec à peine une égratignure.

Ses mouvements trahissaient un évident manque d’expérience au combat. Mais entre de meilleures mains, et dans des circonstances propices, ces chaînes qu’elle contrôlait librement auraient pu devenir meurtrières. Si elles n’étaient pour l’instant qu’une gêne, c’était uniquement à cause de son inexpérience. Qu’elle trouve un jour l’occasion juste et le temps de les maîtriser, et elle deviendrait une menace sans pareille.

La main de Jinya se resserra autour de Yarai. Peu importait ce que l’avenir lui réservait, à cet instant précis, il avait l’avantage. Il ne devait pas laisser passer cette occasion. Il allait utiliser *Ruée* une fois encore et en finir. Il abaissa sa posture, prêt à foncer à pleine vitesse, mais il s’immobilisa en entendant une voix familière, au léger zézaïement.

— Tu vois ? Qu’est-ce que je t’avais dit ?

Sans quitter Jishibari des yeux, il balaya les environs du regard. Il aperçut bientôt une silhouette assise sur la rambarde du pont. Son cœur se serra en la reconnaissant.

— Qui est cette fille... ? murmura Kaneomi.

Mais Jinya n'avait pas la force de lui répondre.

Ils ne s'étaient rencontrés qu'une seule fois, bien trop peu pour qu'il puisse parler d'attachement. Pourtant, la voir ici le troublait profondément. Cette jeune fille, vêtue à présent d'un kimono bleu, il l'avait rencontrée quelques jours auparavant.

— Himawari...

— Bonsoir, Mon Oncle. Merci de m'avoir aidée l'autre jour.

Toujours assise sur la rambarde, la fillette lui sourit, telle une fleur d'été en pleine floraison. En pareil moment, une salutation aussi banale sonnait terriblement déplacée.

— Je suis impressionnée. Je ne pensais pas que vous arriveriez à acculer ma petite sœur comme ça.

— ...Ta petite sœur ?

— Oui. Jishibari est ma cadette. Je n'en ai peut-être pas l'air, mais je suis bien l'aînée, affirma-t-elle d'un ton léger.

Allez savoir pourquoi, mais il la crut sans peine. Tous les fragments d'informations jusque-là épars s'assemblaient enfin. Le grand nombre de démons. Magatsume. Jishibari, subordonnée de Magatsume. Et sa sœur aînée : Himawari.

— Je comprends, dit-il. — Ces démons qui t'entouraient, ce soir-là... ils ne t'attaquaient pas du tout.

C'était elle qui les menait. Cette fillette, en apparence si jeune, commandait ces démons.

— Oui. Ma mère me les a confiés. Mais j'étais vraiment heureuse que vous veniez à mon secours, même si c'était un malentendu.

Elle rayonnait de joie en disant cela, et son sourire semblait sincère. Elle avait l'air si innocente, et cela ne faisait que peser davantage sur le cœur de Jinya.

— ...Qui est ta mère ?

Il s'en doutait. Mais il posa la question tout de même, espérant, sans trop y croire, se tromper.

Malheureusement, la réalité se plaît souvent à trahir les espoirs.

— Oh, je ne te l'ai pas encore dit ? répondit Himawari en souriant, les yeux doux comme des gemmes écarlates. — Ma mère s'appelle Magatsume.

4

Himawari, la démons qui s'était proclamée fille de Magatsume, sauta de la rambarde et s'avança vers Jishibari. Elle ressemblait à une jeune fille ordinaire, mais ses mouvements étaient vifs. Elle n'était de toute évidence pas humaine.

— Ça va ?

— Je vais bien, Grande Sœur

S'étant enfin ressaisie, Jishibari se releva. Son visage aux traits harmonieux devint impassible comme un masque de nô, et elle fixa Jinya de ses yeux sans iris.

La capacité de Jishibari était pénible à gérer, mais elle-même ne l'était pas ; après tout, une simple égratignure au bras avait suffi à la décontenancer. Et pourtant, ses yeux ternes portaient une intensité qu'il ne parvenait pas à saisir à présent.

— Je te l'avais dit, non ? Il est fort, dit Himawari.

— Tu avais raison. Honnêtement, je ne suis pas certaine de pouvoir le capturer.

Dans ce cas... Himawari fit signe à Jishibari de se pencher et lui chuchota à l'oreille. Alors même qu'elles étaient en plein combat, elles paraissaient aussi insouciantes que des sœurs se confiant des secrets.

Himawari avait affirmé que Jishibari était la cadette, et cela semblait vrai puisque Jishibari lui obéissait sans un mot.

— Je vois... C'est une bonne idée, dit Jishibari en hochant la tête, tandis qu'un sourire mauvais lui tirait les lèvres.

Son visage était le même que celui de Kaneomi, mais il produisait une impression tout autre. Elle restait belle, et cela la rendait seulement plus inquiétante.

Himawari jeta un regard à Jinya et lui adressa un sourire éclatant tandis que les six chaînes se remettaient en mouvement. Elles s'entrechoquèrent, et les têtes se dressèrent vers Jinya et Kaneomi.

— Oncle Jinya, ça vous dérange que nous les sœurs, combattions à deux contre vous ?

— Faites ce que vous voulez, dit Jinya.

Il regarda Kaneomi, qui hocha la tête d'un air compréhensif.

Retour au point de départ. L'air froid emplit ses poumons, et il se durcit le cœur. Quel que fût l'adversaire, ce qu'il devait faire n'avait pas changé. Himawari était désormais une ennemie.

— Alors, commençons.

Aux paroles d'Himawari, les chaînes rampèrent en avant. Quatre jaillirent d'un coup : deux pour Jinya, deux pour Kaneomi. Jinya esquiva la première et repoussa la seconde, mais elles infléchirent aussitôt leur course pour revenir à l'assaut. En jetant un regard vers Kaneomi, il constata qu'elle luttait tout autant que lui.

Bien que ses connaissances fondamentales vinssent des leçons de sa jeunesse, Jinya était surtout autodidacte dans l'art du sabre, et il avait affûté son propre style au feu des combats réels. Kaneomi, à l'inverse, avait des déplacements et des frappes orthodoxes, fidèles aux bases de bout en bout. Elle ne manquait pas d'adresse, mais un art du sabre aussi orthodoxe et humain n'était pas fait pour affronter des démons.

— Ngh...

C'était pour cela qu'elle peinait contre Jishibari. Les techniques qu'elle connaissait visaient des adversaires humains. Affronter un démon humanoïde aurait encore été une chose, mais parer des chaînes qui se mouvaient dans tous les sens était autrement difficile. Il en allait de même pour Jinya. Jamais il n'avait affronté un adversaire de ce genre. Himawari attendait toujours derrière Jishibari.

Puisque Jishibari était un démon supérieur, Himawari, l'aînée, l'était presque sûrement elle aussi, avec une capacité démoniaque qui lui était propre. Dans ces conditions, il ne pouvait laisser Jishibari les retenir longtemps.

Il lui faudrait accepter quelques concessions pour se dégager de la situation. Il se prépara à forcer l'approche de son adversaire, en acceptant la possibilité d'être blessé.

Il écarta les chaînes, visant la brève ouverture entre deux assauts, et fit un pas en avant. Himawari observait, le visage toujours empreint d'un sourire serein.

— Maintenant.

À la voix juvénile de son aînée, Jishibari brandit la main gauche. Les chaînes qui visaient Jinya revinrent vers elle avant de repartir dans une charge folle, en fendant le vent. Les deux autres chaînes qui attendaient s'y joignirent, et les six visaient à présent Kaneomi.

L'esprit de Jinya se vida aussitôt. Kaneomi n'avait aucun moyen de parer les six chaînes à la fois.

— Vous n'êtes pas du genre à rester planté là à regarder quelqu'un être blessé, dit Himawari. — Voilà pourquoi nous n'avons pas besoin de vous viser directement.

Elle avait raison. Peut-être autrefois aurait-il pu se montrer si impitoyable, mais ce n'était plus le cas. Vivre à Edo l'avait changé. Ce qu'il y avait gagné l'avait affaibli au point qu'il ne pouvait plus tout sacrifier à son unique véritable but.

— Si nous visons simplement cette femme, vous ferez le reste pour nous, n'est-ce pas ?

Par réflexe, Jinya utilisa *Ruée* pour se déplacer vers Kaneomi. Désormais posté devant elle, il fit face de front aux chaînes qui approchaient, sachant parfaitement que c'était ce que l'ennemi voulait.

— Kadono-sama ! s'écria Kaneomi.

Il tenta d'écarter les chaînes avec Yarai, mais à chaque parade une autre s'abattait sur lui l'instant suivant.

Sa pire crainte se réalisa. Jishibari s'adaptait désormais à la situation pour tirer le meilleur parti de sa capacité. Après quelques indications seulement sur la manière d'employer son pouvoir, elle poussait Jinya à bout.

Il avait beau esquiver ou parer, une autre chaîne suivait aussitôt. Il ne connaissait pas particulièrement Kaneomi, mais il ne pouvait se résoudre à l'abandonner à son sort. Sa propre obstination l'exaspérait.

Une chaîne, deux, trois. Il trancha l'une d'elles, mais les maillons se courbèrent, puis se redressèrent et repartirent à l'assaut. Il s'efforça de parer au mieux les attaques venant de toutes parts, mais il ne pouvait pas tout contenir.

— Je te tiens, ricana Jishibari.

Il avait beau se défendre, il lui était impossible de repousser les chaînes indéfiniment. L'une parvint à se faufiler autour de sa jambe gauche et l'entrava.

— Ngh ?!

La chaîne devint brûlante un instant. Quand il baissa les yeux pour vérifier, elle avait disparu.

Les assauts cessèrent. Jishibari se tenait debout, calme et parfaitement impassible, comme si son agitation de tout à l'heure n'avait jamais existé.

— Qu'as-tu fait ?

Jinya la fixa d'un regard dur.

— Tu voudrais bien le savoir, n'est-ce pas ? répondit-elle avec un sourire arrogant.

Elle n'enchaîna pas, même si elle l'avait pris au piège. Il n'en connaissait pas la raison, mais il supposait que cela avait à voir avec sa capacité. Sinon, pourquoi afficherait-elle une telle assurance alors qu'il était encore indemne ?

Arrivé à ce point, il chassa toute pensée. Les conjectures ne lui apporteraient rien ici. La seule voie était de soumettre Jishibari. Il combla la distance d'un seul mouvement, puis effectua une taillade en diagonale vers le bas. Dans l'ouverture qui suivit, il remonta la lame pour frapper Jishibari avec la poignée. Du moins, était-ce ce qu'il avait l'intention de faire.

— Oh, quelle malchance.

Ses pieds ne bougeaient pas comme il le voulait... Non, c'était *Ruée*. *Ruée* ne s'était pas déclenchée. Comme un sot, il resta figé un bref instant et faillit ne pas remarquer la chaîne qui fondait sur lui.

— Bon sang...

Il se serait donné des coups de pied pour s'être montré assez négligent pour laisser son attention se relâcher en plein combat. Il dévia la chaîne qui était à deux doigts de lui atteindre le plexus solaire et lança à Jishibari un regard noir.

— Ainsi, même les coups bas ne t'atteignent pas. Comme c'est agaçant... Mais au moins, ma capacité a enfin pris effet.

Elle paraissait fanfaronner, déjà sûre de la victoire. À cette assurance, Jinya fut certain que c'était là son véritable pouvoir. Ce n'était pas un pouvoir de contrôle des chaînes. Leur apparition et leur manipulation n'en constituaient qu'un aspect secondaire. La véritable nature du pouvoir de Jishibari résidait dans l'entrave.

— Ta vitesse a été entravée, déclara Jishibari.

Il ne pouvait pas utiliser *Ruée*. Les chaînes repartirent à l'assaut, Kaneomi toujours derrière lui. Il n'avait devant lui qu'une répétition de l'affrontement précédent.

— Pardonnez-moi, Kaneomi-dono. J'ai besoin que vous battiez en retraite.

Tout en parant à toute vitesse les chaînes, il souffla ces mots à voix basse à l'adresse de Kaneomi.

— Je vous prie de m'excuser, mais je ne peux pas bouger ma jambe.

Une voix contrariée, pleine de remords, lui répondit ainsi. Quoique légère, la division de son attention fit vaciller un instant ses réflexes. Une chaîne s'enroula autour de son bras droit. Il tenta à la hâte de la rejeter d'un coup, mais il sentit la chaîne lui brûler la peau.

— Tes coups de lames volantes sont gênants aussi. Laisse-moi les entraver.

Cette fois, cette nouvelle capacité fut liée.

La situation n'était pas bonne. À ce rythme, ils allaient y passer tous deux.

Il saisit Kaneomi et la souleva sous son bras gauche, puis se replia aussi loin qu'il le put. Une fois à une bonne distance prise, il baissa les yeux vers elle dans son bras et vit son visage déformé par la contrariété.

— Pardonnez-moi. Je n'ai fait que vous ralentir.

Elle était indemne. Sous son kimono, toutefois, il distinguait un motif de chaînes tatoué sur l'une de ses jambes fines. Il regarda son propre bras droit et y vit le même motif. Il ne pouvait pas vérifier, mais sa jambe gauche était probablement dans le même état.

— Jishibari...

Jinya se retourna vers le pont, dans toute l'obscurité de Kyoto. Le démon se tenait là, les fixant d'un air arrogant. Trois chaînes tournoyaient autour d'elle.

— Je vois. Chacune de tes chaînes doit donc pouvoir entraver une chose.

Très probablement, son pouvoir pouvait affecter n'importe quoi, qu'il s'agît de capacités démoniaques ou de mouvements, tant que son emploi consistait à entraver.

— C'est exact. Mais savoir cela ne te servira plus à rien maintenant, ricana Jishibari.

Elle ne manquait pas d'assurance pour quelqu'un qui avait perdu son sang-froid après une seule blessure.

— Tu es un peu stupide, n'est-ce pas ? dit Jinya avec un soupir exaspéré.

— ... Qu'as-tu dit ?

Elle réagit aussitôt à la provocation. Son pouvoir était pénible, mais elle-même était facile à berner. Il vit une nouvelle occasion de forcer une ouverture.

Il avança d'un pas de promeneur, comme s'il se baladait nonchalamment, sans prêter la moindre attention à Jishibari. Furieuse, elle lança ses trois chaînes à toute allure vers lui.

— Attends, non ! cria Himawari.

Mais il était trop tard. Kaneomi était hors de portée, et les chaînes fonçaient déjà vers Jinya. Il en aurait presque remercié Jishibari d'être aussi simple d'esprit.

Jinya brandit Yarai et balaya les chaînes. Certaines de ses capacités étaient indisponibles, ce qui signifiait en retour qu'il y avait moins de chaînes à gérer. Jishibari ne pouvait plus non plus se permettre de garder des chaînes en réserve pour la défense pendant ses attaques. Jinya aurait été bien en peine de savoir comment attaquer si elle avait gardé toutes ses chaînes en retrait pour défendre, ce que Himawari cherchait vraisemblablement. Mais à présent qu'elles servaient toutes à l'attaque, celle qui se retrouvait en difficulté, c'était Jishibari.

Invisibilité. Jinya se fondit dans le décor.

— Quoi ?

Jishibari resta stupéfaite. Elle se figea et scruta les environs. Elle n'était pas différente d'une fille ordinaire, en dehors du fait qu'elle possédait un pouvoir démoniaque. Jinya en éprouva même un léger scrupule, mais cela ne signifiait pas qu'il allait se retenir. Il raffermi aussitôt son cœur et réduisit la distance.

— Il est juste devant toi ! cria Himawari.

Il se demanda comment elle l'avait su, mais ne s'arrêta pas. Les chaînes jaillissaient déjà, mais il savait qu'il atteindrait Jishibari le premier. Leurs échanges précédents avaient déjà montré qu'elle n'avait pas la capacité physique de se défendre.

— Hiii, gah... ?!

Il frappa l'abdomen de Jishibari du seul plat de son sabre, mais c'était tout de même un coup à pleine puissance, qui devait faire mal.

Elle se plia en deux, s'effondra au sol et laissa tomber la tête. Il esqua les chaînes lorsqu'elles arrivèrent enfin et tenta de poser sa lame contre son cou, mais les chaînes bloquèrent sa lame. L'une jaillit vers sa tête, si bien qu'il recula. Jishibari en profita pour se remettre debout et foudroya Jinya du regard.

— Retirons-nous, dit Himawari en s'approchant de Jishibari.

— Mais...

— Tu n’as pas encore accompli ce que Mère attend de toi. Il est hors de question que tu meures ici, dit-elle d’une voix glaciale.

— Ngh... D-d’accord.

Amère, Jishibari n’objecta pas à sa sœur. Elle comprenait, elle aussi, qu’il n’y avait plus moyen de renverser la situation.

— Je vous prie de m’excuser, Mon Oncle, mais nous allons prendre congé à présent.

— Penses-tu vraiment que je vais vous laisser partir toutes les deux, Himawari ? dit Jinya en s’avançant, décidé à les poursuivre.

Les chaînes attaquèrent en mouvements irréguliers pour entraver sa progression. La première vint de face, mais il l’évita d’un pas de côté et poursuivit sa course. Une autre l’attaqua en biais, ainsi, il se courba brusquement et se laissa glisser sous l’attaque. La troisième rampait au sol, puis bondit vers son visage. Il s’arrêta et l’écarta d’un coup de Yarai.

Finalement, il évita les trois chaînes. Les démons n’avaient plus aucun moyen de défense. Il n’aurait même pas besoin de *Ruée* pour les atteindre avant le retour des chaînes. Il s’élança à toute vitesse à la poursuite des deux démons en fuite, mais sa charge fut interrompue.

— Derrière vous ! avertit Kaneomi.

Avant même qu’il ne se retourne, une boule de métal s’écrasa contre son dos.

— Gah ?!

La douleur le traversa. Il lutta pour rester debout et abattit de nouveau la chaîne qui l’avait frappé par-derrière.

Il se retourna vers Jishibari et Himawari, prêt à repartir à leur poursuite, mais elles avaient disparu.

— ... Elles se sont enfuies.

Il régnait un calme silencieux sur le pont Gojo Ohashi. On n'entendait que le cours de la rivière en contrebas. Il ne percevait aucune empreinte à suivre. Elles avaient disparu.

— Kadono-sama..., dit Kaneomi en s'approchant de lui.

Le tatouage sur sa jambe avait disparu. La quatrième chaîne qui l'avait frappé par-derrière devait être celle qui la liait.

— Je suis désolée.

— Non, ne vous en faites pas. C'était ma faute.

Kaneomi paraissait abattue, peut-être parce qu'elle croyait n'avoir fait que freiner Jinya. Il ne lui en tenait pourtant aucunement rigueur. Toute la colère qui montait en lui à présent se tournait contre lui-même.

Il revint sur l'affrontement. En termes de puissance, Jishibari était bien plus faible que Tsuchiura ou Okada Kiichi. À première vue, elle ne représentait pas une menace. Mais son pouvoir démoniaque compensait sa faiblesse physique, l'absence d'art martial et l'écart d'expérience qui les séparait.

Jinya avait eu de nombreuses occasions de l'emporter, mais son orgueil l'en avait détourné. Il s'était cru incapable de perdre face à un démon comme Jishibari, et pour cela, il méritait la défaite.

— Magatsume...

Après avoir ruminé sa défaite, il pensa au cerveau qui commandait les démons. Jishibari avait affirmé chasser des humains sur ordre de Magatsume. Si Magatsume était quelqu'un qui voulait nuire aux gens, il ne serait sans doute qu'une question de temps avant son affrontement, Jishibari et Himawari incluses.

Il serra la poignée de son sabre et se jura de ne plus commettre pareilles bévues. Pourtant, une pointe de tristesse inexplicable le traversa.

— Merci d'avoir mangé chez nous.

Jinya s'inclina tandis qu'un client passait le noren. Il ne souriait jamais à ses clients, pas même d'un sourire commercial, mais les habitués y étaient si accoutumés qu'ils n'y prêtaient plus attention.

L'animation du déjeuner s'était dissipée et le calme était revenu. Ayant raccompagné son dernier client, il devait avoir un peu de répit avant que l'affluence ne reprenne le soir.

Jinya avait ouvert son restaurant comme d'ordinaire à l'aube, mais, tandis qu'il travaillait, son esprit était resté rempli par les événements de la nuit précédente. Il n'arrivait pas à chasser l'idée de sa défaite humiliante.

En fin de compte, il n'avait pas vaincu le démon du pont Gojo Ohashi. Jishibari avait échappé à sa capture, et ses techniques *Ruée* et *Lame Volante* avaient été neutralisées. Un échec d'une ampleur vertigineuse, qui ne lui laissait rien.

Restait la question de Magatsume. Magatsume elle-même était presque certainement puissante, puisqu'elle était la mère d'au moins un démon doté d'une capacité. D'après ce qu'avait dit Himawari, Magatsume avait clairement donné des ordres aux deux démons avec un objectif en tête. Il ignorait ce que pouvait être cet objectif, mais ce n'était certainement rien de plaisant.

— Parfait.

Il poussa un soupir, l'humeur assombrie, quand Nomari revint à cet instant. Remarquant que quelque chose clochait, elle accourut aussitôt vers lui.

— Il y a un problème, Père ?

— Rien qui vaille la peine de t'inquiéter. Comment s'est passée l'école aujourd'hui ?

— Bien. On a fait des mathématiques et de l'écriture. J'apprendrai vite pour pouvoir aider au restaurant !

Comme c'était gentil, pensa Jinya. Son cœur lourd s'était allégé, et il caressa la tête de sa fille.

— Tu dois être fatiguée.

— Hé hé, pas du tout. L'école, ce n'est rien.

— Je vois. J'ai un moment libre. Tu veux boire un thé avec moi ?

— On peut ?

Elle rayonna de joie, puis son expression s'assombrit. Son regard se posa sur une femme qui mangeait dans le restaurant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Il reste encore une cliente.

La femme ne leur prêta aucune attention et continua de manger ses soba. Nomari regarda Jinya avec hésitation, se demandant s'il était vraiment convenable qu'ils prennent le thé alors que le service continuait. Il lui tapota affectueusement la tête et dit :

— C'est bon. Elle ne compte pas.

La femme ne réagit pas à sa remarque. Son dernier client était parti peu de temps auparavant ; autrement dit, cette femme n'était pas une cliente. Elle termina ses soba et tendit le bol vide à Jinya., Je prendrai un kakiage soba ensuite, s'il vous plaît.

— Un deuxième bol ne vous a pas suffi, n'est-ce pas ? dit-il avec exaspération. Vous savez, la plupart des gens paient ce qu'ils mangent.

— Mais j'ai payé. Soixante yen, pour être précise.

— ... Soit, mais vous mangez tout de même beaucoup trop. D'ailleurs, pourquoi êtes-vous encore ici ?

La femme n'était autre que sa cliente de la veille, Kaneomi.

Pour une raison quelconque, elle était restée *Au Soba du Démon* car elle avait mangé deux bols de soba et en commandait à présent un troisième à ses frais.

Il avait bien le droit de s'en plaindre, à ce stade.

— Puisque vous êtes chasseur de démons, on peut supposer que vous finirez par vous retrouver face à Magatsume. Qui plus est, vous avez désormais une raison de pourchasser activement Jishibari, tout comme moi, n'est-ce pas ?

Il en avait une. Jishibari lui avait ôté *Ruée* et *Lame volante*. En la vainquant, il retrouverait peut-être ses pouvoirs. Il avait désormais plus d'une raison de poursuivre Jishibari, au-delà de la seule requête de Kaneomi.

— Sans doute, admit-il. — Mais cela n'explique toujours pas pourquoi vous êtes ici.

— Puisque vous poursuivez Jishibari, j'aimerais que vous m'autorisiez à vivre chez vous. Ainsi, nous pourrions partager les informations que nous trouverons et être mieux préparés s'ils frappent les premiers.

Elle formula cette proposition déconcertante avec un beau sourire. Jinya se demanda où avait bien disparu la jeune femme modeste et réservée de la veille. Elle savait se montrer très assurée malgré son ton humble. Il avait peine à croire qu'il ne l'avait jamais crue délicate, ne serait-ce un qu'un peu.

— Père, que se passe-t-il ? demanda Nomari en levant vers Jinya un regard légèrement contrarié.

— Nous avons le même objectif, répondit Kaneomi, donc ma présence ne devrait poser aucun problème. Je m'entraînerai pour ne pas vous freiner, et j'aiderai au restaurant.

— Il serait inconvenant pour une jeune femme de séjourner chez un homme qu'elle ne connaît pas. Je crains de devoir refuser, dit Jinya.

— Mais vous avez accepté ma demande, et je vous ai payée d'avance. Logiquement, je suis encore votre cliente. Nul besoin d'aller jusqu'à me servir comme on servirait son maître, mais je crois que certaines concessions s'imposent.

Jinya se trouva à court de contre-arguments. Elle lui avait en effet déjà versé une belle somme de soixante yen, et il avait en outre échoué à vaincre Jishibari. Il lui était redevable.

Après l'avoir vu se battre, Kaneomi avait sans doute décidé que Jinya était capable de vaincre Jishibari, et elle ne retirerait pas sa demande à présent. Même s'il proposait de lui rendre son paiement, elle n'accepterait pas.

— Qu'en dites-vous ? demanda-t-elle en penchant légèrement la tête, l'air aimable. — Et puis nous pouvons cesser les formalités.

Il n'eut d'autre recours. Sans un mot, il gagna la cuisine et entreprit de préparer le plat avec un détachement froid. Peu après, il déposa devant elle le bol achevé.

— Tiens. Un kakiage soba.

— Puis-je prendre cela pour un oui ? dit-elle en affichant un large sourire, visiblement très satisfaite.

À l'exact opposé, Nomari gonfla les joues, prenant un air boudeur.

À bien y penser, Magatsume n'était pas le seul mystère. L'identité de Kaneomi et la raison pour laquelle Jishibari lui ressemblait demeuraient, elles aussi, inconnues.

— C'est délicieux.

S'apercevant du regard de Jinya, Kaneomi lui adressa un petit sourire. Elle était pleine de mystère, mais au moins, elle ne semblait pas être une mauvaise personne. Dans un faible soupir, Jinya se demanda s'il pourrait réclamer un petit loyer afin d'en tirer au moins quelque chose.

Les démons se déchaînaient, et une femme nommée Magatsume manigançait quelque chose. Des êtres inconnus rôdaient dans les ténèbres de Kyôto, mais la vie quotidienne de Jinya n'en avait pas pour autant beaucoup changé. Le jour, il tenait son restaurant de soba, et la nuit, il chassait les démons. Mais même cette routine n'échappait pas à de menus changements.

— Ouf...

Enfin rassasiée, Kaneomi tapota délicatement sa bouche. Jinya la regarda avec exaspération.

— J'espère que l'on va bien s'entendre tous les trois.

C'est ainsi, qu'*Au Soba du Démon* gagna une pensionnaire bien mystérieuse.

Interlude : Conte de Pommes d'Amour et de la Nymphes Céleste

1

Il était une fois sept sœurs nymphes célestes¹ qui vivaient au-delà des nuages.

Ces enfants de divinités tissaient une belle étoffe blanche, qui, une fois taillée en vêtement et portée, permettait à quiconque de voler.

Un jour, l'une des sœurs eut envie de prendre un bain ; elle prit son manteau fait d'une telle étoffe et descendit sur la terre en volant.

Or, sur la terre vivait un jeune homme. Ses parents étaient morts tôt, aussi vivait-il frugalement avec un renardeau dans son village de forgerons. Ce renardeau, le jeune homme l'avait trouvé blessé dans la forêt voisine et l'avait sauvé. Depuis, le renardeau lui était attaché.

Une nuit, tandis que le jeune homme était allongé dans son lit, le renardeau lui parla en langue humaine.

— Maître, demain, une belle nymphe céleste descendra sur terre pour se baigner. Si vous dérobez son vêtement, elle ne pourra plus regagner les cieux et devra vous épouser.

Le jeune homme fut surpris d'entendre le renardeau parler, mais il n'eut pas peur, puisqu'il le connaissait depuis longtemps. Il fit comme l'animal le lui avait dit, se rendit sur la berge de la rivière, puis attendit l'apparition de la nymphe.

À sa stupéfaction, une dame somptueuse descendit du ciel, comme le renardeau l'avait annoncé. La nymphe céleste ôta son vêtement et le posa sur une branche avant de commencer à se baigner. Voyant sa chance, le jeune homme s'approcha discrètement de la branche, puis déroba le vêtement. Lorsqu'elle eut terminé son bain, la nymphe s'aperçut que son vêtement avait été pris et se mit à se lamenter, suppliant le jeune homme.

¹¹ En japonais « tennyo », femmes célestes associées à la beauté, la grâce et la musique dans le paradis bouddhique. Elles font office de servantes et messagères du Divin.

— Je vous en prie, rendez-moi mon vêtement. Sans lui, je ne peux pas regagner les cieux.

Mais le jeune homme ne s'exécuta pas. Au contraire, il prit le vêtement et le brûla sous ses yeux. Tandis qu'elle se désolait, il dit :

— Je suis pauvre, mais je travaillerai dur pour vous. Voulez-vous bien devenir ma femme ?

Incapable de regagner sa demeure dans le ciel, la nymphe céleste n'eut pas le choix. Ainsi devint-elle sa femme.

Mais l'histoire ne s'arrêtait pas là. Fidèle à sa parole, le jeune homme travailla dur pour elle. À voir ses efforts, elle se prit peu à peu d'affection pour lui. Avec le temps, elle finit par l'accepter, et tous deux s'aimèrent.

Ainsi la nymphe céleste devint-elle véritablement la femme du jeune homme.

— Extrait de « *Le Miroir du Renard* »

Contes folkloriques du Japon ancien

Éditions Kono

... Elle leva les yeux vers ce ciel clair habituel. Il fut un temps où elle volait dans l'étendue bleue, mais désormais elle demeurait à jamais hors de sa portée. Elle avait beau le désirer, elle ne pouvait pas regagner les cieux. Elle appartenait désormais à cette terre lointaine en tant qu'épouse du jeune homme, et elle savait qu'elle devait s'y résigner. Elle était liée à la terre et n'avait plus que ses souvenirs des cieux vers lesquels se tourner.

Le temps s'écoula paisiblement, et la nymphe céleste cessa un jour de pleurer. Elle s'habitua au rôle d'épouse qu'on lui avait imposé et, peut-être, finit par l'apprécier. Les journées étaient bien remplies, mais, dans ses instants libres, il lui arrivait de lever les yeux vers le ciel. Un jour, à force de contempler le bleu lointain, elle s'aperçut de quelque chose. Le ciel était toujours là, et pourtant elle levait moins souvent les yeux vers lui. Sans même s'en rendre compte, elle avait oublié comment jadis elle se mouvait dans les cieux.

Août 2009.

Aujourd'hui, j'eus droit à un spectacle plutôt rare.

— Oh, Miyaka.

Le soir, je tombai par hasard, dehors, sur un camarade de classe. Je l'avais rencontré pour la première fois environ un mois avant la rentrée, et nous étions depuis devenus de simples connaissances. J'irais même jusqu'à dire que c'était le garçon dont j'étais la plus proche dans ma classe.

Je n'étais pas sûre d'aller jusqu'à nous dire amis, toutefois. Je n'avais rien contre lui, et réciproquement, mais c'était toujours lui qui me prêtait main-forte quand je me retrouvais impliquée dans des histoires d'occultisme ; il me semblait un peu déplacé de le qualifier d'ami alors que je lui étais à ce point redevable. Je pensais qu'il m'appréciait, cela dit, mais seulement de cette façon dont on ne peut s'empêcher de se soucier d'un enfant mignon et démun.

— Quelle est cette tenue ? demandai-je.

Ses vêtements me surprirent un peu. Je ne le voyais d'habitude qu'en uniforme scolaire, ou en jean avec un simple tee-shirt, et là, il portait un yukata comme si de rien n'était. Cela lui allait parfaitement, comme s'il sortait tout droit du tournage d'un drama historique.

— Exactement ce que ça a l'air d'être. Il y a un festival à ton sanctuaire aujourd'hui, non ?

Aujourd'hui, c'était le 15 août, ce qui signifiait que le sanctuaire de ma famille tenait effectivement un festival.

Depuis hier, il y avait tant de stands qui se mettaient en place que certains débordaient même sur la chaussée. Beaucoup l'attendaient comme l'un des temps forts de la fin des vacances d'été.

— Oui. Tu y vas ? demandai-je.

— C'est l'idée. Et toi ?

— J'y serai. Mais pour aider.

En tant qu'Itsukihime, j'étais tenue à diverses tâches et ne pouvais pas profiter du festival comme les autres. Ma mère m'avait dit que je n'étais pas obligée d'aider si je ne le voulais pas, mais je savais à quel point les choses se compliquaient chaque année et je voulais en partager le fardeau.

— Je suis un peu surprise, pourtant. Je ne te pensais pas du genre à te joindre de toi-même à ce genre de choses.

Nous étions déjà allés à la plage, nous avons fait des courses et même du karaoké, mais, en général, c'était toujours mon cercle d'amis qui l'invitait. Il donnait l'impression d'un garçon trop sérieux, peu sociable, et pourtant il se révélait étonnamment agréable et acceptait souvent les invitations. J'étais tout de même surprise qu'il vienne de lui-même à un événement comme celui-ci.

Il eut un sourire en coin et dit :

— Il n'y a rien d'étrange à ça. Pouvoir boire de l'alcool en écoutant la musique du festival, c'est un vrai plaisir.

— Ouh là. J'ai du mal à croire qu'un lycéen puisse dire ça.

J'eus l'impression d'entendre quelque chose d'un peu répréhensible. À ce qu'on disait, il était en règle pour l'âge, alors peut-être que cela allait.

— Donc tu portes un yukata pour le festival ?

— Hein ? Oh, ceci est un kinagashi, pas un yukata.

Je ne connaissais à peu près rien à ce genre de choses et j'étais bien incapable d'en faire la différence.

— Un yukata est un vêtement que l'on porte après le bain ou en été. Le kinagashi, c'est lorsqu'on porte un kimono sans haori ni hakama, expliqua-t-il.

Il était toujours étrangement au fait des choses les plus curieuses, et pourtant ce même garçon ne comprenait rien à l'électronique. Il lui arrivait encore de confondre des DVD avec des cassettes vidéo. Je n'étais pas très douée non plus, mais j'arrivais malgré tout à lui apprendre des choses sur ce sujet et d'autres. C'était dire.

— Je remarque que tu n'es pas avec Kaoru aujourd'hui. Elle m'a dit qu'elle venait, alors je suis surprise qu'elle ne soit pas avec toi, dis-je.

— Ah, oui. J'ai un autre engagement aujourd'hui.

C'était bien dommage. Azusaya Kaoru était ma meilleure amie depuis le collège, et tous trois, nous faisions souvent des choses ensemble. Elle se réjouissait vraiment du festival, et je me sentais un peu mal de ne pas pouvoir y aller avec elle. Il était un peu trop indulgent avec elle, alors je supposais qu'il s'en voulait aussi... ou peut-être pas ? Il paraissait même s'amuser un peu, en cet instant.

— Vraiment ? Tu sembles l'attendre avec impatience.

— Ah oui ?

— Oui. Tu t'es même donné la peine de t'habiller.

Beaucoup de femmes portaient un yukata aux festivals, mais peu d'hommes se mettaient en tenue pour l'occasion. Le voir pousser les choses aussi loin avait quelque chose d'un peu étrange.

Il afficha un large sourire de manière douce et naturelle.

— Même moi, il m'arrive de m'enthousiasmer. Je dois retrouver une vieille connaissance. C'est une promesse que j'ai faite il y a longtemps.

Sa manière de parler était si douce que je devinai plus ou moins ce qui se passait.

— Ne me dis pas que c'est une fille ?

— Oui. Comment as-tu deviné ?

Il l'admit très simplement, sans dénégation ni la moindre gêne. Je n'avais pas l'intention de le critiquer, je n'en avais pas le droit, puisque je n'étais pas sa petite amie ni rien de tel. Cela me contraria pourtant un peu.

— Vraiment ? Tu as l'air vraiment ravi de la voir. Elle est jolie ?

Il ne sembla pas s'en formaliser ; il acquiesça et plissa les yeux, songeur.

— Bien sûr. C'est une nymphé céleste après tout, dit-il comme si c'était l'évidence même.

Je ne savais s'il plaisantait ou non, mais il arborait un léger sourire. Il y avait dans sa voix une telle fierté, comme s'il avait pris l'avantage sur moi, que j'en restai saisie.

Peut-être amusé par ma réaction, il sourit et se remit en marche.

— Il vaut mieux que j'y aille. À plus tard.

— Hein ? Hé, attends !

Il continua d'avancer tandis que je demeurais toute décontenancée. Bientôt, il disparut de mon champ de vision.

Il disait souvent que Kaoru ressemblait à une nymphe céleste. Apparemment, c'était parce que Kaoru rappelait une vieille connaissance à lui qui en avait l'allure.

Alors, il allait rencontrer cette soi-disant nymphe aujourd'hui ? Peut-être. Cela ne me concernait pas, je n'aurais pas dû m'en soucier, mais... j'avais tout de même l'impression d'avoir perdu quelque chose.

... « Ça ne me plaît pas du tout », marmonnai-je.

Comme en réponse, un corbeau croassa.

On était désormais en août, la cinquième année de l'ère Meiji (1872 apr. J.-C.). Tout commença lorsqu'Akitsu Somegorou apporta une étrange nouvelle.

— Dans sept jours, le sanctuaire Aragi Inari tiendra un festival.

Si l'on quittait la rue Sanjyou où se trouvait *Au Soba du Démon*, on tombait sur un sanctuaire local célèbre, entouré d'arbres. C'était le sanctuaire Aragi Inari, un ancien lieu de culte qui recevait encore aujourd'hui de nombreux visiteurs. Toutefois, le sanctuaire devait moins sa renommée à ses rites religieux qu'à son festival du 15 août. Son enceinte était vaste, suffisamment pour accueillir en ces jours de fête un grand nombre d'étals. En général, les festivals se tenaient des jours jugés propices sur le plan religieux, ce qui les rattachait directement aux enseignements shintô comme bouddhiques, mais, pour la majorité des gens, cela n'était guère qu'un prétexte à célébrer. Ceux de l'Aragi Inari ne faisaient pas exception : la plupart les considéraient comme des divertissements, non comme des offices religieux.

— Tu devrais y faire un tour avec Nomari-chan. Il est bon de se détendre de temps à autre.

En apparence, Somegorou suggérait à Jinya de souffler un peu avec sa fille, mais son faux sourire indiquait à Jinya qu'il y avait autre chose.

D'un air impassible, Jinya alla droit au but.

— Bon. Qu'est-ce qui se passe en vérité ?

Le visage de Somegorou s'éclaira comme s'il n'attendait que cette réplique.

— Merci, ça nous fait gagner du temps à tous les deux. J'ai des rumeurs qui pourraient t'intéresser.

Il était venu refiler des ennuis à Jinya. À vrai dire, c'était exactement ce que Jinya souhaitait. L'un se débarrassait de ses problèmes, l'autre s'occupait des problèmes. Chacun y trouvait son compte.

— Tu sais quel divinité est vénéré au sanctuaire Aragi Inari ?

— Puisque c'est un sanctuaire Inari, il doit évidemment vénérer Inari.

Inari était un sujet de culte commun à de nombreux sanctuaires. On reconnaissait aisément ces sanctuaires à leurs statues de renards, les renards étant des messagers d’Inari.

— Exact, Aragi vénère le grand renard. C’est pourquoi le go-shintai du sanctuaire est un miroir en métal, vois-tu, mais il y a là-dessus une histoire intéressante. On raconte qu’une nymphe céleste descendue sur terre utilisa ce miroir pour regagner les cieux.

Une fois ses soba terminées, Somegorou poursuivit ses explications entre deux gorgées de thé.

Au sanctuaire Aragi Inari, on contait l’histoire d’une nymphe céleste venue du ciel qui épousa un homme de la terre. Des légendes similaires d’unions entre êtres de natures différentes n’étaient pas rares et se retrouvaient un peu partout sous une forme ou une autre. Cette histoire était, elle aussi, commune et répandue : presque toujours, la nymphe céleste descendait sur terre et se voyait dérober son vêtement par un homme qu’elle épousait ensuite.

— Encore un vol de vêtement ? dit Jinya.

— Oui, oui, c’est bien le terme. Mais la version d’Aragi diffère un peu des autres. Dans cette version, la nymphe céleste se fait voler son vêtement et est forcée d’épouser le jeune homme comme d’ordinaire, puis elle tombe malade, si bien que l’homme tente de renvoyer son épouse aux cieux. Ils utilisent un miroir capable de relier le ciel et la terre, lequel se trouve être le go-shintai en métal vénéré au sanctuaire.

— Intéressant...

Jinya ne tenait pas cette histoire pour une légende vaine. Il savait que les objets pouvaient receler une puissance. Yarai était vénérée comme un sabre sacré qui pouvait durer mille ans sans le moindre signe d’usure, et, de fait, elle ne s’était pas ébréchée une seule fois en plus de trente années de combats. Les lames de Yatonomori Kaneomi étaient elles aussi particulières, dotées de leurs propres pouvoirs en raison du sang de démon forgé en elles. Il en allait de même des esprits provenant d’artefacts qu’employait Somegorou. Les objets pouvaient, au fil des longues années, en venir à abriter des émotions.

Un objet vénéré comme le go-shintai d'un sanctuaire pouvait fort bien acquérir, avec le temps, la faculté de relier le ciel et la terre.

— Maintenant, ce point est important, alors écoute bien, dit Somegorou.

— La nuit dernière, il y aurait eu une lumière mystérieuse provenant du sanctuaire intérieur où se trouve le miroir. Le témoin dit avoir entrevu faiblement quelqu'un, mais le grand prêtre pense que ce n'était qu'un voleur avec une lanterne qui cherchait à dérober des offrandes en argent. Intéressant, non ?

Il eut un sourire en coin.

— Je n'ai pas de clients particuliers à te confier cette fois, mais tu aimes assez ce genre de choses, de toute façon, pas vrai ?

La réalité des pouvoirs du miroir restait incertaine, mais l'existence de nymphe céleste n'avait rien d'inconcevable, puisqu'il existait bel et bien des démons.

— Ça, oui, dit Jinya. — Considère que ton repas est payé.

— Oh, quelle générosité.

Somegorou l'avait aidé bien des fois, aussi un bol de soba n'était rien. Ravi d'avoir un repas gratuit, Somegorou laissa échapper un rire jovial, but une seconde tasse de thé et repartit travailler pour l'après-midi.

— Un festival, hein ? marmonna Jinya.

Le récit de la nymphe céleste et le témoignage de la lumière mystérieuse l'intriguaient, mais le festival en lui-même l'intéressait aussi. À bien y penser, il n'avait encore jamais emmené Nomari à un festival. Peut-être pourrait-il régler vite cette affaire surnaturelle, puis passer un moment tranquille avec sa fille là-bas, comme Somegorou le lui avait suggéré.

— Merci de votre patience. Je suis le grand prêtre de ce sanctuaire, Kunieda Koudai.

— Merci de m'accueillir. Je suis Kadono Jinya. Je tiens un restaurant de soba sur la rue Sanjyou.

Après avoir parlé avec Somegorou, Jinya avait fermé le restaurant et s'était rendu au sanctuaire Aragi Inari pour s'enquérir de la légende transmise en ces lieux, ainsi que de la lumière mystérieuse et de la personne aperçue. Le grand prêtre du sanctuaire, Kunieda Koudai, était un homme maigre d'une quarantaine bien avancée. Il était aimable et ne s'offusqua pas des questions directes de Jinya.

— Oui, nous avons bien une légende qui parle d'une nymphe céleste descendue en cette contrée. Le go-shintai de notre sanctuaire est aussi bel et bien un miroir en métal censé relier les cieux et la terre. Mais je crois vraiment que l'incident d'hier n'était qu'un voleur s'essayant au vol des offrandes. Il est un peu difficile de croire que ce soit davantage ; si les légendes sont des légendes, c'est précisément parce qu'elles ne surviennent pas souvent, après tout.

Le grand prêtre paraissait convaincu que l'intrus n'était qu'un voleur d'offrandes et ne faisait aucun cas de l'incident.

— Je vois, dit Jinya. Me serait-il possible de voir ce miroir ?

— J'en ai bien peur que non. Nous n'autorisons pas le public à le voir.

Les sanctuaires se composaient en général de deux parties principales : le sanctuaire intérieur et la salle de culte. Lorsque l'on visitait un sanctuaire pour prier, on entrait en général dans la salle de culte. Plus loin se trouvait le sanctuaire intérieur où était vénéré le go-shintai, auquel n'accédaient en principe que les personnes qui œuvraient au sanctuaire.

Le go-shintai n'était pas tenu pour la divinité elle-même, mais il n'en demeurait pas moins assez sacré. C'est pourquoi on le plaçait d'ordinaire tout au fond, dans le sanctuaire intérieur, et on le conservait en outre dans une alcôve derrière de petites portes pour le soustraire au regard du public. Il semblait que cette coutume était également en vigueur au sanctuaire Aragi Inari.

— Kadono-san, vous avez mentionné que vous teniez un restaurant de soba, n'est-ce pas ? Souhaitez-vous tenir un étal pendant le festival ? Il nous reste encore beaucoup de place dans l'enceinte.

— Je vous remercie de votre offre, mais je crains de devoir refuser, dit Jinya en s'inclinant légèrement.

Il parcourut des yeux le terrain du sanctuaire et constatait que les préparatifs pour le festival prévu dans sept jours touchaient peu à peu à leur terme. Les personnes qui transportaient du matériel seraient sans doute celles qui tiendraient les étals.

— Hm ?

Jinya se redressa.

— Y a-t-il un problème ?

— ... Non, rien d'important.

À l'instant, il avait vu quelque chose bouger dans le bosquet qui entourait le sanctuaire, du côté du sanctuaire intérieur. Le grand prêtre ne semblait cependant rien avoir remarqué.

— Quelque chose a retenu votre attention ?

Jinya fit non de la tête. Il était certain de ne pas avoir rêvé, mais en parler au grand prêtre serait vain. À la place, il dit :

— C'est bien animé, aujourd'hui.

— Et ce sera encore plus animé le soir du festival. J'avoue que je l'attends chaque année avec impatience.

Jinya n'avait lancé qu'une remarque anodine pour changer de sujet, mais le grand prêtre répondit avec enthousiasme. Son regard prenait comme une teinte de nostalgie, à mesure qu'il se remémorait sa jeunesse.

— J'en déduis que vous gardez de bons souvenirs du festival ? demanda Jinya.

— Oui, et ils me reviennent toujours à cette époque de l'année. Les souvenirs d'un festival d'été d'il y a bien, bien longtemps...

Le brusque emportement de sa voix surprit légèrement Jinya. Il s'apprêtait à en demander davantage lorsqu'une voix de femme les interpela.

— Veuillez m'excuser très cher.

La voix venait d'une femme à l'air bienveillant, proche de la vieillesse, au menton marqué et aux paupières un peu tombantes.

— Oh, Chiyo.

— Je déteste interrompre, mais un visiteur demande à voir mon mari, dit-elle en s'inclinant avec des excuses, avant d'adresser à Jinya un sourire.

Elle semblait être l'épouse du grand prêtre. Tous deux paraissaient former un couple harmonieux, à en juger par la familiarité de leurs échanges.

— Pardonnez-moi, Kadono-san, mais je dois m'occuper de quelque chose.

— Aucun problème. Je vous remercie de votre temps.

Il n'y avait de toute façon plus rien à gagner à poser des questions. Jinya s'inclina légèrement et les regarda quitter l'enceinte du sanctuaire.

Chiyo se retourna soudainement et sourit avec douceur.

— Jinya-sama, n'hésitez pas à revenir si vous avez besoin de quoi que ce soit. Vous serez toujours le bienvenu ici.

Intuitivement, Jinya comprit qu'elle parlait avec le cœur et non par simple politesse.

— Merci.

Chiyo lui adressa un large sourire, hocha la tête, puis s'éloigna.

La visite de Jinya avait été impromptue, et ses questions, plutôt poussées. Malgré cela, le grand prêtre, et Chiyo, son épouse, l'avaient accueilli avec bienveillance du début à la fin. Il fallait sans doute des gens d'une telle bonté et d'un tel cœur pour servir une divinité. Cette pensée ne fit qu'accentuer la culpabilité qu'il ressentait à l'idée de ce qu'il s'apprêtait à faire.

Il quitta l'enceinte pour se diriger vers le sanctuaire intérieur sacré, dans l'espoir de vérifier ce qu'il avait aperçu plus tôt. Toutefois, s'approcher sans précaution attirerait inmanquablement l'attention. Au pire, les autorités locales pourraient s'en mêler. C'est pourquoi il usa d'*Invisibilité* pour échapper d'abord aux regards.

La plupart des sanctuaires étaient ceints d'un bosquet appelé « bois sacré ». Autour de l'Aragi Inari, les arbres n'étaient pas assez nombreux pour qu'on puisse parler d'un véritable bosquet, mais ils étaient loin d'être clairsemés. Jinya resta vigilant à tout ce qui l'entourait tandis qu'il avançait dans l'ombre que projetaient les arbres.

Ssshft. Au moment même où il atteignit l'arrière du sanctuaire intérieur, il entendit des herbes qu'on foulait. Il leva son *Invisibilité* et fit sauter la lame du fourreau, prête à être tirée à tout instant. Sa cible, qui ne l'avait pas encore remarqué, marchait avec insouciance.

Jinya se demanda quel démon ce pouvait être. Il fit glisser les pieds d'un demi-pas, affûta ses sens et posa les yeux sur l'ennemi.

— Beurk, où suis-je ? Les gars ? Vous pouvez sortir, maintenant. C'est pour le boulot, hein ? Allez, vous tous, ce n'est plus drôle, franchement.

La tension quitta son corps d'un coup. Il se sentit bien sot d'être resté sur ses gardes devant ce qui semblait n'être qu'une jeune fille ordinaire.

— Qu'est-ce que...

Elle avait une silhouette frêle et portait un yukata bleu clair brodé d'une ipomée. Elle paraissait avoir treize ou quatorze ans. Ses cheveux étaient noués d'une étoffe rouge d'un éclat étrange, mais rien d'autre en elle n'avait quoi que ce soit de suspect.

— Ouah !

Elle remarqua enfin la présence de Jinya, puis s'illumina et se rua vers lui comme un chiot enjoué.

— Te voilà ! Dieu merci, on a enfin réussi à se retrouver.

Elle s'approcha sans hésitation, puis se figea une fois tout près.

— Hein ? Attends, quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Des sons de pure confusion lui échappèrent.

2

Leurs jours de bonheur se prolongèrent longtemps.

Le jeune homme et la nymphé céleste formèrent un couple harmonieux, sans la moindre rancœur entre eux. Comme il l'avait promis, le jeune homme travailla avec ardeur malgré sa pauvreté avec le soutien de sa femme. Leur commencement avait été singulier, mais ils étaient bel et bien devenus mari et femme.

Mais tout cela prit soudainement fin.

Un jour, la nymphé céleste fut frappée de maladie. Inquiet, le jeune homme voulut rassembler le peu d'argent qu'ils possédaient pour appeler un médecin, mais elle refusa avec calme.

— Je suis née des cieux. Je ne suis pas faite pour vivre longtemps sur la terre.

Les nymphes célestes ne pouvaient vivre qu'en se nourrissant de l'air pur de leur lieu natal. La vie sur terre était pour elle comme patauger dans du poison.

— J'ai bien vécu pour t'avoir connu. Mais, au terme de tout cela, je souhaite retourner une fois encore aux cieux.

Le jeune homme regretta d'avoir brûlé son manteau. Il se creusa la tête, cherchant comment venir en aide à son épouse. Alors le renard, à présent adulte, parla de nouveau la langue des hommes.

— Brûle mon corps, mêle mes cendres à du métal, et sers-t'en pour forger un miroir. Ce miroir deviendra un pont entre le ciel et la terre.

Sur ces mots, le renard s'arracha la langue et mourut. Le jeune homme fit comme le renard l'avait dit, brûla sa dépouille, incorpora les cendres au métal et forgea un miroir. Lorsque la nymphé céleste, affaiblie, prit le miroir de métal entre ses mains, il se mit à luire, et la voie des cieux s'ouvrit à elle.

— Avec ceci, tu peux à présent retourner aux cieux, dit le jeune homme.

Elle s'était préparée à mourir en épouse à ses côtés, mais le souhait du jeune homme de la voir retourner vivre la sauva.

— Merci. Mais ne m'oublie pas. Même si les cieux et la terre nous séparent, nous serons toujours mari et femme, dit-elle.

Ainsi, elle retourna dans les cieux.

Le jeune homme fit conserver le miroir de métal dans un sanctuaire, puis reprit sa vie d'autrefois.

Il arrive pourtant, dit-on, que le miroir se mette à luire. N'est-ce pas alors que la nymphe céleste descende sur la terre pour s'y divertir ?

Ainsi se transmet, au sanctuaire Aragi Inari de Sanjyou, à Kyôto, l'histoire du « Miroir du Renard ».

— ... Et voilà le « Miroir du Renard », la légende du vêtement transmise à Sanjyou, à Kyoto.

De retour du sanctuaire, Jinya écoutait Kaneomi. Il avait dit vouloir se pencher sur la version particulière de la légende du vêtement telle qu'on la racontait au sanctuaire Aragi Inari, et Kaneomi la connaissait justement.

— Merci. C'est tout de même une sacrée coïncidence que tu connaisses cette histoire, dit Jinya.

— Je l'ai simplement apprise parce que j'ai emprunté un livre qui la contenait, voilà tout. Elle lui montra un ouvrage dont la couverture portait le titre de Contes folkloriques du Japon ancien ?

Son cœur se mit à battre plus vite, saisi de nostalgie.

— Ce livre réunit quantité de récits, célèbres comme obscurs. Il y a « L'Amanojaku et Urikohime », « La Princesse et le Démon bleu », « Le Spectre Ubume », « Le Démon invisible de la ville- temple », « L'Allée aux fantômes », et d'autres encore. On y trouve bien des histoires qu'on ne voit guère ailleurs, et les commentaires du compilateur sont assez intéressants... Jinya-sama, y a-t-il un problème ?

— Ce n'est rien, dit-il.

En vérité, il se sentait troublé. Il avait entendu parler de ce livre pendant la journée factice qu'il avait passée avec Yuunagi, la mère de Nomari. Il avait pensé que cet ouvrage n'existait pas réellement, mais il l'apercevait à présent sous ses yeux. Ce fait le déconcerta. Toutefois la prise de conscience que tout n'avait pas été mensonge, ce jour-là, lui rendit un peu de courage.

— Si tu le dis. Pardon, je m'éloigne du sujet, n'est-ce pas ? La légende du vêtement que tu voulais à ce point entendre, c'était ce « Miroir du Renard », n'est-ce pas ? Au fait, qui est cette jeune fille ? demanda Kaneomi en jetant un regard à la fille que Jinya avait rencontrée dans le bosquet du sanctuaire.

— B-bonjour.

Prise au dépourvu, la jeune fille esquissa un sourire crispé. Elle avait dit n'avoir nulle part où aller, aussi Jinya l'avait-il menée *Au Soba du Démon* pour l'instant. Il n'avait encore rien expliqué à Kaneomi, qui hésitait donc sur le ton à adopter avec la jeune fille.

— Appele-moi Kaneomi, je te prie. Puis-je connaître ton nom ?

— Enchantée. Je suis, euh... Attends, est-ce que j'ai le droit de donner mon nom ici ?

La jeune fille avait d'abord salué, puis s'était mise à marmonner pour elle-même avant de se taire complètement. Ne sachant qu'y faire, Kaneomi chercha du regard l'aide de Jinya, qui résuma l'identité de la jeune fille aussi brièvement que possible.

— C'est une nymphe céleste.

— Hein ? firent la jeune fille et Kaneomi d'une seule voix.

Kaneomi laissa paraître sa perplexité, et la jeune fille rougit jusqu'aux oreilles d'être ainsi nommée. Toutes deux fixèrent Jinya avec insistance, mais il n'avait vraiment pas d'autre manière de le dire, aussi se contenta-t-il de se répéter.

— J'ai dit que c'était une nymphe céleste.

Un demi-koku¹ plus tôt, dans le bosquet du sanctuaire, l'étrange jeune fille regarda Jinya, déconcertée.

— Hein ? Attends... quoi ? Que se passe-t-il ?

— C'est à moi que tu demandes ça ?

— Hein ? E-euh...

Bien qu'elle lui fût inconnue, il ne ressentait aucune méfiance envers la jeune fille. Elle était de toute évidence humaine et ne donnait pas l'impression d'être versée dans les arts martiaux. Il gardait pourtant la main gauche sur son fourreau, prêt à dégainer à tout instant.

— Donne-moi d'abord ton nom, dit-il. — Je suis Kadono Jinya.

— Hein ? Pourquoi tu te présentes ?

— Hm ? Comment ça ?

— Comment ça, « comment ça » ?

La jeune fille inclina la tête. Ils n'étaient manifestement pas sur la même longueur d'onde.

— Je... ne vois pas du tout où tu veux en venir, mais soit. J'aimerais te poser quelques questions, si tu le permets, dit-il.

— D-d'accord, bien sûr. Oh, en fait, j'aurais d'abord quelques questions, avant ça si ça ne te dérange pas.

En le voyant acquiescer, la jeune fille demanda avec hésitation.

— C'est quoi, ces vêtements ?

Jinya baissa les yeux vers sa tenue. Il portait un haori noir et un hakama gris, sans faux plis et en bon état. Le sabre à sa ceinture pouvait paraître étrange, mais on voyait encore d'anciens samourais s'obstiner à porter le sabre, même à l'ère Meiji. Son apparence demeurait somme toute ordinaire.

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas dans ma tenue ?

¹ Environ deux heures

— Hein ? O-oh, non, tu as fière allure, mais, euh...

Elle eut un sourire un peu crispé. Puis, comme frappée d'une soudaine évidence, elle écarquilla les yeux et s'exclama.

— Attends ! C'est pas vrai. Heu... où est-ce qu'on est exactement, si je puis me permettre... heu...cher monsieur ?

— Le sanctuaire Aragi Inari.

— Non, non, je veux dire les environs, comment s'appelle cette ville, ou... enfin, s'il est possible d'avoir cette information bon mon sieur.

— Nous sommes à Kyôto, du côté de la rue Sanjyou. Et tu n'as pas besoin de te donner tant de mal pour parler si poliment si cela te gêne.

— O-oh, d'accord, merci, ouf, dit-elle, un peu embarrassée.

Elle rumina ses mots, songeuse.

— Kyôto, hein... ? Ok, dernière question. Quelle année sommes-nous ?

— L'an 5 de l'ère Meiji.

La jeune fille laissa tomber les épaules et poussa un soupir, comme si elle venait de saisir quelque chose.

— Merci. Je crois que je comprends maintenant. Donc, cette histoire d'une centaine d'années, c'était vrai, alors... Waouh, je n'arrive même plus à être effrayée par ce genre de choses.

Elle paraissait étrangement lasse.

— Si c'est tout, j'aimerais à présent te poser quelques questions. D'abord, que fais-tu ici ? demanda Jinya.

Ils se trouvaient dans un taillis derrière l'oratoire intérieur du sanctuaire Aragi Inari. Ce n'était pas un lieu pour des gens ordinaires. Les seuls qu'il pouvait imaginer ici étaient des voleurs cherchant à s'introduire dans le sanctuaire.

— Hmm, oui. Bonne question. Qu'est-ce que je fais ici ? La jeune fille laissa tomber les épaules et baissa la tête. Il y a eu une vive lumière qui a brillé un instant et, la seconde d'après, paf, je me suis retrouvée ici. Alors, oui. Je ne sais pas trop pourquoi je suis là.

— Je vois. Par hasard, sais-tu comment rentrer chez toi à partir d'ici ?

— Non. J'ai jeté un coup d'œil aux alentours, mais ce coin n'est clairement pas le mien. Je n'ai même pas la moindre idée de ce que je pourrais faire pour rentrer.

Ses yeux humides et son expression peinée ne semblaient pas feints. Jinya n'avait aucune idée de qui elle était, mais elle ne paraissait pas chercher à le duper.

À prendre ses paroles au pied de la lettre, elle avait été enveloppée de lumière et transportée ici d'un tout autre lieu. Il se rappela ce qu'il avait entendu la veille au sujet du miroir de métal qui s'illuminait et se demanda si, peut-être, elle venait d'un endroit auquel on ne pouvait revenir par des moyens ordinaires, comme dans une certaine légende.

— Serais-tu, en vérité, une nymphé céleste ?

— Et ensuite, tu l’as amenée ici, je suppose ? dit Kaneomi.

Au final, la jeune fille ne lui avait pas donné de réponse claire. Jinya l’avait néanmoins ramenée chez lui ; il se serait mal vu la laisser seule alors qu’il savait qu’elle n’avait nulle part où aller. Après l’avoir écouté, Kaneomi poussa un léger soupir.

— Tu... Comment dire ? Disons que tu n’es pas étranger au fait de ramener des femmes chez toi. Moi d’abord, et maintenant cette fille...

C’était assez discourtois, et cela le faisait passer pour un coureur de jupons. D’ailleurs, c’était Kaneomi qui avait insisté pour loger chez lui, elle n’avait donc aucun droit de tenir pareil propos.

— Mais, cela mis à part, tu crois vraiment que cette fille est une nymphe céleste ? demanda-t-elle.

— Je n’en suis pas tout à fait sûr, mais elle semble venir d’une contrée lointaine.

La jeune fille avait dévoré des yeux le paysage de la ville tout le chemin du retour jusqu’*Au Soba du Démon*. Les vêtements du pays la laissaient aussi un peu décontenancée. Elle devait venir soit d’un pays étranger, soit d’un autre monde. Jinya ne savait trop lequel, mais il sentait qu’elle était, en tout état de cause, fort éloignée de la culture du Japon.

— Donc, chère Nymphe céleste...

Jinya se tourna vers la jeune fille, qui vira au rouge.

— Euh, Kadono-kun ? Tu pourrais arrêter de m’appeler comme ça ?

Elle rejetait ce surnom par embarras. Il serait toutefois malvenu de poursuivre la conversation sans manière de s’adresser à elle, et elle ne lui avait toujours pas donné son nom.

— Eh bien, tu ne veux pas que nous connaissions ton vrai nom, n’est-ce pas ?

— Oui... J’ai comme l’impression que ça finirait par devenir bizarre.

Il ne demanda pas pourquoi. Il se dit qu'elle avait ses raisons et ne fit pas de zèle.

— Très bien. Et si nous t'appelions simplement Asagao ?

Sur le yukata de la jeune fille s'épanouissait une ipomée éclatante, en japonais, asagao. Ce n'était pas le nom le plus inspiré, mais pour un provisoire, cela ferait l'affaire.

— Tu n'es pas allé chercher bien loin, commenta Kaneomi.

Il en pensait autant, mais le fait de l'entendre dire la chose avec une telle **Brusquerie** l'irrita malgré tout

— Tu es la dernière personne de qui je veux entendre ça, « Kaneomi ».

— « Kaneomi » n'est pas un alias, pourtant.

— Certes. Quoi qu'il en soit, « Asagao » te convient-il ? demanda Jinya, revenant au sujet.

— Donc ça venait de là, marmonna la jeune fille pour elle-même, avant de comprendre qu'il s'adressait à elle. Elle hocha précipitamment la tête.

— O-oh, oui !

Encore un peu décontenancée, la jeune fille, Asagao, laissa éclore un sourire enfantin et heureux.

— Parfait. Donc, comme j'allais le dire, tu peux rester ici quelque temps si tu en ressens le besoin.

— Attends, vraiment ?

— Cela ne me dérange pas. Tu n'as nulle part où aller, n'est-ce pas ?

Même Jinya s'étonna de sa propre indulgence. Il jeta un coup d'œil à Kaneomi pour s'assurer qu'elle approuvait sa décision.

— En tant que profiteuse, je n'ai pas voix au chapitre, répondit-elle aussitôt, n'ayant sans doute aucune intention de s'y opposer depuis le début.

Voyant la discussion toucher à sa fin, elle se leva de sa chaise et se dirigea vers la sortie.

— Où vas-tu ? demanda Jinya.

— La conversation me semble à peu près terminée, alors je pensais prendre congé. J'ai un rendez-vous galant.

Surpris par cette réplique inattendue, Jinya la regarda. Amusée, elle afficha un sourire empreint de mutisme.

— C'est un homme qui pourrait rivaliser avec toi d'ailleurs.

Sur ces mots, elle s'en alla. Elle avait une telle vivacité dans la démarche qu'il ne put que la suivre des yeux, stupéfait.

— Je n'arrive décidément pas à la cerner, dit Jinya.

Peut-être que ce rendez-vous galant n'était qu'une plaisanterie et qu'elle partait chercher Jishibari... ou peut-être pas. Il n'en savait rien. Elle demeurerait impénétrable.

— Ah, pardon. Alors, qu'en dis-tu ? Tu n'es nullement obligée de rester si tu ne le souhaites pas, bien sûr.

— Oh, euh...

Asagao baissa la tête, songeuse. C'était une décision difficile à prendre sur l'instant. De son point de vue, un homme qu'elle venait tout juste de rencontrer lui proposait de loger chez lui. Toute hésitation de sa part se comprenait.

Jinya n'avait, bien entendu, aucune arrière-pensée. La voir sans refuge lui rappelait sa propre situation, lorsqu'enfant il avait fui Edo pour l'inconnu. En vérité, il agissait moins par souci pour la jeune fille que par pure sentimentalisme.

— Es-tu sûr qu'il m'est permis de rester ? demanda-t-elle. — Je veux dire, je n'ai pas d'argent à te donner, ni rien du tout.

— Je n'ai pas besoin d'argent. Je gagne déjà de quoi vivre amplement.

— D'accord, mais tu ne te méfies pas de moi, ne serait-ce qu'un peu ?

— Tu ne représentes aucun danger. Mais tu peux toujours tenter de me prendre au dépourvu, si le cœur t'en dit.

Il fit passer son habituelle expression impassible à un mince sourire hardi.

Les yeux d'Asagao se remplirent de nostalgie.

— Ha, ha. Tu sais, tu es vraiment gentil.

Ce choix de mots lui parut singulier, mais il ne creusa pas. Il aurait été dommage de gâcher cette expression réjouie.

— J'accepte, alors.

Son sourire, à l'opposé de celui, crispé et déconcerté, d'auparavant, était doux et paisible.

— Encore une ?

Quand Nomari revint de l'école primaire et apprit qu'Asagao allait rester chez eux, son expression s'assombrit.

— Bonjour. Ravie de te rencontrer, Nomari-chan. Je suis, hum... Asagao. Oui.

Asagao se présenta maladroitement peu habituée encore à son alias. Même après s'être inclinée devant l'enfant, Nomari n'en parut pas plus contente. Ses joues se gonflèrent à cause de la moue qu'elle faisait.

— Nomari, dit Jinya d'un ton encourageant.

Ce n'est qu'alors qu'elle s'inclina légèrement en réponse.

— Enchantée..., dit-elle, avec toujours au fond des yeux une lueur de tristesse.

— Pardon d'avoir décidé sans te demander, dit-il.

— Non, ce n'est rien...

Nomari n'était pas une enfant capricieuse, mais cela n'autorisait pas pour autant Jinya à lui imposer autant de choses.

D'ailleurs, à y réfléchir, il s'était montré ces derniers temps si absorbé par la chasse aux démons qu'il avait passé peu de moments seul avec elle. Il se dit qu'il devait, pour une fois, la gâter un peu.

— Écoute, pour me faire pardonner, si on sortait faire quelque chose tous les deux ? dit-il.

— Vraiment ? Quoi, par exemple ?

— Eh bien, Aragi a bientôt un festival. Je me disais que nous pourrions aller voir les étals ce jour-là.

— Un festival ?!

Son visage s'illumina aussitôt. Elle leva de grands yeux vers Jinya et sourit.

Rassuré de la voir si contente, Jinya lui tapota la tête et dit :

— Et si, dès demain, nous sortions chercher des yukata à porter pour l'occasion ?

— On peut ? Merci, Père !

Elle se jeta à son cou, sa morosité d'avant dissipée comme si elle n'avait jamais existé.

Il lui arrivait d'être assez calculatrice, mais même ce travers-là lui paraissait charmant. Il esquissa un mince sourire.

— Eh bien, tu es vraiment père, fit remarquer Asagao.

Il lui avait parlé de Nomari à l'avance, mais Asagao s'était obstinée à penser qu'il plaisantait et refusait d'y croire. Il n'y avait pourtant plus le moindre doute en le voyant couvrir Nomari d'attentions.

— Je te l'avais bien dit, non ? fit-il.

— Oui, c'est vrai, mais c'était beaucoup demander que de te croire, tu sais ?

Elle pinça les lèvres, légèrement agacée.

Compte tenu de son apparence, ses doutes se comprenaient sans doute.

— Je suppose que tu as raison.

En l'entendant acquiescer, elle bomba la poitrine d'un air victorieux. Nymphé céleste ou non, elle était expressive comme une enfant.

— Je ne t'imaginais pas si paternel, en revanche. Pour le coup, c'est inattendu.

— On me le dit souvent.

— Ha, ha, je m'en doutais, dit Asagao en riant.

Bien qu'elle logeât chez un inconnu, elle ne montrait aucune crispation. Son sourire était franc et joyeux, sans la moindre ombre de tristesse.

Ainsi la nymphé céleste se trouva liée à la terre.

Pourquoi elle ne pouvait plus voler, Jinya l'ignorait encore.

3

9 août.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle sentit que quelque chose n'allait pas autour d'elle.

— Hm... ?

Elle se frotta les yeux encore lourds de sommeil et balaya les lieux du regard ; elle se trouvait dans une chambre au sol couvert de tatamis. Une jeune fille dormait sur un futon près d'elle. Un autre futon se trouvait aussi dans la pièce, soigneusement replié.

Elle se demanda brièvement où elle pouvait bien se trouver, puis se rappela les événements de la veille. Comment aurait-elle pu les oublier ? Elle, Azusaya Kaoru, avait été mystérieusement transportée à l'ère Meiji.

Elle soupira. Elle ignorait comment elle était arrivée ici et, par conséquent, n'avait aucune idée de la manière de rentrer. Mais il y avait tout de même un mince motif de consolation, puisqu'elle avait au moins croisé une connaissance et trouvé un endroit où dormir.

— Hein, personne ne me croira si je dis que je suis allée à l'ère Meiji et que j'y ai rencontré un camarade de classe.

Elle eut un petit rire malgré elle. Elle n'avait pu reconnaître le Jinya de cette époque comme étant le même homme qu'elle connaissait dans son présent que parce qu'il lui avait un jour révélé sa nature de démon, et qu'il avait plus de cent ans. Bien sûr, son sabre constituait aussi un indice de poids. Yarai lui était cher ; depuis l'instant où le chef de son village le lui avait remis, il l'avait accompagné au fil des années. En vérité, il ne l'avait apparemment confié à quelqu'un d'autre qu'une seule fois dans toute sa vie. Voilà pourquoi elle pouvait être sûre que l'homme qu'elle avait rencontré n'était ni un sosie ni un ancêtre du Kadono Jinya qu'elle connaissait, mais le véritable Kadono Jinya en personne.

Elle lui savait gré de sa bonté en lui offrant un endroit où dormir, mais elle ne pouvait demeurer indéfiniment à cette époque. Elle réfléchissait à la suite lorsqu'un bruit se fit entendre. Poussée par la curiosité, elle quitta la chambre et gagna la salle du restaurant. Là, elle trouva Jinya dans la cuisine, devant une marmite, sans doute le petit-déjeuner, qui bouillonnait sur la flamme du fourneau.

— Ah, tu es réveillée, dit-il.

— Euh, sal... Bonjour.

Elle rougit ensuite, comprenant qu'elle n'était pas vraiment présentable à peine sortie du lit. Se montrer ainsi échevelée devant un garçon, et un camarade de classe, qui plus est, demeurerait gênant, même si ce n'était pas la première fois.

— Il y a un endroit où je peux me passer un peu d'eau sur le visage ?

— Bien sûr. Il y a un petit puits dans la cour, derrière.

— Ah, ah. D'accord. Un puits...

L'idée de devoir puiser de l'eau à un puits contrariait ses réflexes modernes, mais elle dissimula sa surprise derrière un rire un peu gêné et se dirigea vers la cour.

— Cette fille est aussi étrange que Kaneomi. Qu'est-ce qu'elles ont, les jeunes femmes, de nos jours ?

En entendant Jinya marmonner comme un vieux alors qu'elle s'éloignait, Kaoru éclata de rire.

— Bienvenue !

Akitsu Somegorou arriva *Au Soba du Démon* un peu après midi, visant l'heure où l'activité retombait. Tandis qu'il passait sous le noren de l'entrée, une voix vive de jeune fille l'accueillit. Un tel accueil aurait dû faire naître un sourire, mais Somegorou, lui, en fut déconcerté.

— Hein ? On s'est trompés d'endroit ?

— Non, Maître. C'est bien ici.

Somegorou avait l'habitude de ne voir que Nomari et son ancienne connaissance Kaneomi parmi les rares femmes à travailler au restaurant, aussi fut-il surpris d'y trouver une autre jeune fille. Son disciple Heikichi paraissait un peu curieux, lui aussi, et lui jetait des regards en coin.

— Oh, Somegorou, dit Jinya.

— Hm ? Oh, tiens. Où est Kaneomi ?

— Elle a un rendez-vous galant, paraît-yil. Que prendrez-vous ?

— Pour moi, un kitsune soba. Et toi, Heikichi ?

— Juste un tempura soba pour moi.

À l'inverse du duo distrait, Jinya se comportait exactement comme d'ordinaire en prenant leur commande. En le voyant, ils en vinrent à se demander si ce n'étaient pas eux qui exagéraient en trouvant quelque chose d'étrange.

Maladroitement, ils allèrent s'asseoir sur des places toutes proches. La jeune fille, Asagao, arriva avec un plateau de tasses de thé.

— Tenez !

Son jeune sourire était ravissant, et elle trottnait sans relâche dans le restaurant, pareille à une petite créature adorable qui aurait enfilé un yukata. Pourtant, pour les habitués du Soba du démon, sa présence avait tout d'une incongruité.

— Merci.

— ...Merci.

Leurs réponses manquaient de naturel et leurs expressions étaient un peu gênées.

— Une nymphe céleste, donc ?

Après que Jinya lui eut tout raconté, Somegorou poussa un grand soupir.

— Eh bien, ce n'est peut-être pas impossible.

— Vraiment ? Avec ton métier, est-ce si difficile à croire ? demanda Jinya.

— Ha. Touché...

Alors que la plupart accueilleraient avec réserve l'histoire d'une nymphe céleste apparue dans un éclair de lumière au sanctuaire Aragi Inari, l'idée d'un homme qui se servait des esprits nichés dans les objets comme d'instruments de combat n'était pas moins de nature à faire sourciller. Somegorou n'était pas en position de mettre ce récit en doute, mais il n'était pas assez téméraire pour l'accepter sans réserve non plus. Le sourire figé encore aux lèvres, il contempla la jeune fille.

Elle pouvait tout aussi bien être un esprit cherchant à les abuser, ou peut-être une personne ordinaire entraînée dans quelque affaire surnaturelle, ou bien d'autres choses. Les possibilités ne manquaient manifestement pas. Et pourtant, Jinya avait décidé de la traiter comme une nymphe céleste quelle que fût en réalité la vérité.

— Euh... il y a un problème ? demanda Asagao.

— Oh, non, pas du tout. Je ne pouvais pas m'empêcher de te regarder parce que tu es si mignonne, petite demoiselle.

— Hein ? O-oh... hé, hé... merci, dit la jeune fille, un peu embarrassée.

Elle paraissait d'une naïveté désarmante et ne semblait nourrir aucune intention cachée. À tous égards, elle avait l'air d'une jeune fille ordinaire, douce et innocente.

Jinya faisait assez confiance à la jeune fille pour la laisser rester chez lui, et elle paraissait inoffensive. Dès lors, Somegorou cessa de la regarder avec méfiance, perdit son sourire figé et se présenta.

— Oh, où sont passées mes manières ? Je suis Akitsu Somegorou, le meilleur ami de celui-ci.

— Et depuis quand sommes-nous les meilleurs amis ? dit Jinya.

— Ha, ha, tu dis parfois des choses invraisemblables, l'ami.

Asagao eut un petit rire à leur échange, puis se présenta, maladroite mais enjouée.

— Oh, je... euh... Asagao. Enchantée !

Plus on vieillissait, plus la pureté des enfants paraissait éclatante.

— Oui, enchanté. Allez, à toi, Heikichi.

Somegorou hocha gaiement la tête en direction de son disciple, qui se contenta de fixer Asagao sans se présenter.

— Cette fille serait apparue dans un éclair de lumière ? Je n'y crois pas. On est sûrs qu'elle n'est pas un démon, elle aussi ?

— Hein ? E-euh...

L'atmosphère paisible se gâta aussitôt tandis qu'Asagao reculait de quelques pas, timidement. Heikichi, pourtant, ne détourna pas son regard farouche.

— Hé, ça suffit, Heikichi. Désolé pour ça, Asagao-chan. Ce garçon est un peu simplet, vois-tu.

Sourire aux lèvres, Somegorou abattit ses jointures sur le crâne de son disciple.

— Aïe !

Les larmes aux yeux, Heikichi se frotta la tête. Son maître ne s'était pas beaucoup retenu.

— Pourquoi ça, Maître ?

— Si tu l'ignores vraiment, alors tais-toi et réfléchis jusqu'à le comprendre.

À contrecœur, Heikichi se tut.

Craignant qu'ils se disputent par sa faute, Asagao s'affola.

— O-oh, euh, Akitsu-san ? Ça ne me dérange pas vraiment, alors, vous savez...

— Ah, ah. Tu es une gentille fille, Asagao-chan. Mais je ne lui en veux pas parce qu'il t'a traitée de démon, ou quoi que ce soit du genre.

— Hein ?

Elle le regarda, déconcertée. Il se sentit bien sot d'avoir, ne fût-ce qu'un instant, douté d'une fille aussi naïve.

— Mon disciple, ici, deviendra peut-être un Onmyôji un jour. Avec un peu de chance, il sera même Akitsu Somegorou le quatrième.

Heikichi parut aussi surpris que l'était Asagao à ces mots. Somegorou sourit, amusé par la réaction de son disciple, et sa voix s'adoucit.

— Mais je ne peux rien confier à quelqu'un d'assez intolérant pour se montrer hostile sous prétexte qu'il ignore la nature de quelqu'un. Il te faut l'esprit large si tu veux porter le nom d'Akitsu Somegorou.

Somegorou ne transmettrait pas son nom à Heikichi s'il n'était pas capable de faire face à quiconque, nymphe céleste ou démon, et de lui laisser au moins une chance. Mais, à l'inverse, cela signifiait aussi qu'il était prêt à le lui transmettre si Heikichi changeait.

Comprenant l'approbation implicite de son maître, les yeux d'Heikichi s'humidifièrent.

— M... Maître...

— Je ne te dirai pas d'aimer les démons, mais nous sommes des Onmyôji. Nous utilisons des démons pour accomplir notre travail, alors si tu ne peux au moins les supporter, eh bien, tu vas avoir la vie dure.

— Mais... Oui, j'ai compris.

La haine d'Heikichi pour les démons était profonde. Il ne pouvait pas encore accepter l'idée, mais au moins ne la rejeta-t-il pas d'emblée.

Somegorou proposa de manger, et Heikichi s'exécuta. C'était un garçon obstiné, mais il obéissait.

— Désolé pour ça, Asagao-chan. J'espère qu'on ne t'a pas trop importunée.

Somegorou s'inclina devant la jeune fille, qui agita vivement les mains en réponse.

— Non, pas du tout !

Elle lui adressa un doux sourire lorsqu'il releva la tête. Devant tant d'expression et de sincérité, ce qui lui restait de soupçons s'évanouit.

— Au fait, tu restes ici, chez lui, maintenant ? demanda-t-il.

— Oui. C'est uniquement grâce à Kadono-kun que je ne dors pas dehors. Il m'a vraiment sauvé la mise.

— Je vois, je vois.

Elle n'avait pas l'habitude d'un langage soutenu, et sa manière de parler n'était pas sans maladresse à divers moment mais Somegorou ne s'en formalisa nullement. Sa seule présence était même une source agréable de divertissement. Le visage du maître avisé qui venait de réprimander son élève s'effaça, et ses lèvres se plissèrent en un sourire en coin, un rien malicieux.

— Pas mal, Jinya. Vraiment pas mal.

D'abord Kaneomi, et maintenant Asagao. Alors même qu'il avait une fille, Jinya avait ramené deux femmes pour vivre chez lui. Somegorou n'aurait sans doute jamais pareille occasion de taquiner son ami sans la moindre romance.

— ... Qu'est-ce que tu insinues ? demanda Jinya.

— Oh, je me disais simplement que tu avais réussi un fameux tour, faire venir deux jeunes femmes chez toi alors que tu as un enfant. Bon, je pense que je vais filer à Tokyo, maintenant. Il faut bien que quelqu'un mette Ofuu-chan au courant.

— Et dire que je te croyais attaché à la vie.

— Hé, je plaisante, je plaisante ! Allons, pas la peine de me lancer ce regard-là !

Après l'une de ses plaisanteries coutumières, Somegorou se retrouva sous le regard noir de Jinya. Aucun des deux n'était sérieux ; ils se lançaient seulement des piques amicales.

— Qui est Ofuu-san ? demanda Asagao. Elle ne prêta aucune attention aux plaisanteries de bas étage, plus intéressée par la femme qu'on venait d'évoquer.

Jinya prit un air embarrassé un instant, mais, voyant qu'Asagao ne le laisserait pas éluder, il répondit à contrecœur :

— Quelqu'un à qui je dois beaucoup. Ofuu m'a beaucoup appris. Je ne suis celui que je suis aujourd'hui que grâce à elle.

— Oh, je vois. Donc c'est quelqu'un de spécial pour toi, hein ?

— Rien de ce que tu t'imagines. C'est une amie, et peut-être comme une sœur aînée pour moi. Je ne sais pas trop comment l'exprimer.

Voyant un sourire naturel se dessiner sur son visage, elle sourit de bon cœur. Jinya trouva un peu étrange qu'elle se réjouît autant du bonheur d'autrui.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Rien. Je me dis juste que j'apprends tant de choses inattendues sur toi. Tu as même un meilleur ami !

— Je n'en ai pas.

— Mais oui, mais oui.

Somegorou les observait en souriant. D'après ce qu'on lui avait dit, ils ne s'étaient rencontrés que la veille, et pourtant rien, dans leur façon d'être, ne l'aurait laissé deviner.

Qu'Asagao ne se démonte pas face à la brusquerie de Jinya surprenait plus encore. Elle avait plus de courage qu'on n'en aurait attendu de son allure enfantine.

À les entendre se lancer des plaisanteries, on eût même cru qu'ils étaient déjà amis.

— Vite, Père, vite !

Après l'école, Nomari était rentrée à la maison, et Jinya l'emmena dans une boutique de tissus pour kimonos, rue Sanjyou. Kaneomi n'était toujours pas revenue de son prétendu rendez-vous, si bien qu'il n'y avait qu'Asagao au restaurant.

Cela faisait longtemps que le père et la fille n'avaient pas fait quelque chose de spécial rien que tous les deux, ce qui expliquait sans doute l'enthousiasme débordant de Nomari.

— Hé, du calme. Inutile de tirer, dit-il doucement.

Il accéléra un peu le pas, entraîné par Nomari tandis qu'ils se tenaient par la main. Les passants leur souriaient en les croisant, le cœur réchauffé par la scène.

Kyôto avait connu, il y a quelques années à peine, le sommet de ses troubles politiques. Les sorties de ce genre auraient alors été difficiles, car on ne savait jamais vraiment si l'on serait en sûreté, mais à présent la paix était revenue. Tous deux pouvaient profiter de l'après-midi sans réserve.

Le monde avait changé, et Jinya sentait cruellement la différence. Certains passants jetaient des regards curieux au sabre à sa hanche. L'époque présente n'avait plus besoin de sabres, et elle paraissait décidée à le lui rappeler à chaque pas.

— Bienvenue !

Ils entrèrent dans une boutique de tissus pour kimonos remplie de rangées de rouleaux d'étoffes. Jinya ne s'y connaissait pas assez en kimonos pour distinguer d'emblée les pièces de la meilleure qualité ; il appela donc le propriétaire, un homme aux larges épaules, jugeant qu'il valait mieux demander que risquer un choix malheureux.

— Nous cherchons à acheter un yukata.

— Je vois. Que diriez-vous d'un modèle réalisé selon la technique de teinture nagaita honzome chugata ? Les yukata teints par cette méthode peuvent offrir des motifs détaillés, bien qu'ils soient en coton. Ils n'ont rien à envier aux kimonos de soie en beauté et en élégance.

— Qu'en dis-tu, Nomari ?

— Je veux que tu choisisses, Père, dit-elle avec un sourire.

Jinya se gratta légèrement la tête, sentant la pression peser sur lui. Il avait beau savoir se battre, il n'avait guère l'œil pour l'esthétique. Il ne pouvait pourtant pas décevoir sa fille.

— Nous prendrons un modèle réalisé avec cette technique nagaita... peu importe son nom.

— La technique de teinture nagaita honzome chugata ?

— Oui, celle-là. C'est elle qui le portera. Pour le motif... avez-vous la belle de nuit¹ ?

— Oui, nous en avons. Je vous en apporte un tout de suite.

Le propriétaire disparut alors vers l'arrière-boutique.

Ils eurent un peu de temps à tuer en attendant, et flânèrent donc dans la boutique. Les affaires semblaient bonnes ; il y avait pas mal d'autres clientes, des femmes âgées jusqu'aux jeunes filles.

— Merci, Mère.

— Mais de rien, ma chérie.

Une mère et sa fille faisaient elles aussi leurs achats. La fille souriait de bonheur tandis que la mère lui relevait les cheveux avec un morceau d'étoffe qu'elle venait d'acheter. Le tissu ressemblait à celui dont se servait Asagao.

— Hm...

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, ce n'est rien.

¹ Ou Fleur de lune.

Nomari fixait la mère et la fille, mais détourna les yeux et sourit lorsque Jinya l'appela. À la tristesse dans son regard, cela n'avait rien de « rien ». Il pensa à creuser, mais le propriétaire revint.

— Désolé de vous avoir fait attendre. Voici ce que vous avez demandé.

— Merci. Au fait, puis-je vous demander ce que c'est ? dit Jinya en regardant le duo mère-fille et l'étoffe décorative qu'elles avaient achetée.

Il n'y connaissait pas grand-chose en accessoires, mais il était certain de n'avoir jamais vu aucune femme de sa connaissance se nouer les cheveux avec un tel objet, hormis Asagao, du moins. Sa curiosité était sincère.

— Ah, oui. C'est un « ribbon² ».

— Un rii-boon ? répéta Jinya, sourcil levé, devant ce mot étrange.

Le propriétaire expliqua aussitôt.

— Oui, un accessoire pour attacher les cheveux venus d'Occident. Les étrangères en raffolent, à ce qu'il paraît. Cela ne s'est pas encore vraiment imposé ici, car c'est nouveau, mais certaines dames plus cosmopolites l'ont adopté.

La seule coiffure féminine un tant soit peu à la mode dont Jinya eût connaissance était le chignon. L'époque changeait bel et bien. Sans doute verrait-on affluer encore davantage de culture étrangère désormais. Il se dit que l'accueillir pourrait avoir son charme.

— Nous prendrons aussi un de ces rii-boon... des « rubans », alors.

— Très bien, monsieur. Quelle couleur désirez-vous ?

— Je ne vois pas de blanc... Avez-vous du rose ?

— Nous en avons. Je l'emballerai avec le yukata pour vous.

Le propriétaire se mit à envelopper le yukata et le ruban dans du papier. Jinya regarda, se sentant un peu étrange devant tout cela.

² Ribbon veut dire « ruban » en anglais. Nous l'avons gardé tel quel, car c'est un emprunt étranger.

Depuis les temps anciens, il existait un art d'emballer les objets dans du papier, appelé « origata ». Lorsque le papier se répandit à l'époque d'Edo, l'origata servit à envelopper des choses comme des cadeaux. Le choix du papier par le donateur et la manière d'y déployer sa créativité en plis complexes offraient une belle occasion d'exprimer à la fois sa fantaisie et sa sincérité. Cependant, avec l'essor de l'impression sur papier à l'ère Meiji, on se mit à emballer les objets de façon plus sommaire. On ne voyait presque plus l'origata.

Autrefois, le papier était une denrée rare. Le plier passait pour un acte à la fois d'étiquette et de prière. On ne pouvait plier le papier sans que cela vienne du cœur. Un présent pouvait n'être qu'éphémère, mais la sincérité avec laquelle on l'offrait demeurait. Là résidait l'esprit de l'origata. Aujourd'hui pourtant, le papier était un produit fabriqué en masse, employé pour emballer les objets dans le travail de tous les jours.

La technologie des pays étrangers poussait le Japon en avant, mais quelque chose de précieux se perdait en chemin.

La prédiction laissée par Hatakeyama Yasuhide s'était révélée exacte. Jinya n'avait aucune intention de rejeter les progrès et la culture qui se profilaient, mais il éprouvait un pincement au cœur devant ce qui disparaissait dans leur sillage.

Tous deux se tenaient par la main sur le chemin du retour, alors que le ciel prenait la lueur du soir. Sans doute fatiguée après toute son exubérance de plus tôt, Nomari restait silencieuse et gardait les yeux baissés. Après un moment sans un mot, elle leva les yeux vers Jinya.

— Père ?

— Oui ?

— Comment était ma mère ?

Sa voix hésitait. Il semblait que son silence ne venait pas de la fatigue, mais des pensées nées à la vue du duo mère et fille un peu plus tôt. Nomari était encore jeune ; peut-être aspirait-elle à une mère.

— Laisse-moi réfléchir...

Jinya n'était pas très sûr de la façon de répondre. Il considérait vraiment Nomari comme sa fille, mais elle avait d'abord été un nourrisson abandonné, et il ne savait rien de ses véritables parents. Il n'avait pas de réponse claire à donner.

« Tu t'en sortiras. Je sais qu'elle sera en sécurité avec toi. »

Cela dit, il connaissait une femme qui avait le droit d'être appelée sa mère, même si aucun lien de sang ne les unissait.

— Le nom de ta mère était Yuunagi.

Les mots lui vinrent naturellement tandis qu'il se rappelait ce ciel du soir chargé de nostalgie qu'ils avaient contemplé.

— Et c'était une menteuse.

— Comment ? Une menteuse... ?

— Oui. Elle disait des mensonges tels que « Je déteste les enfants », ce genre de choses.

Il se souvint du sourire taquin de Yuunagi et de sa manière de se tenir. Tout demeurait en lui. Elle mentait et demeurait impénétrable jusqu'au bout, mais il était heureux de pouvoir se souvenir d'elle telle qu'elle était.

— Mais elle veillait à être douce quand elle te prenait dans ses bras. Elle prétendait détester les enfants, et pourtant elle se souciait de ton avenir malgré tout. C'était une menteuse qui ne pouvait en réalité espérer cacher son amour pour toi. C'était une femme maladroite de bout en bout.

Yuunagi pouvait mentir, en contradiction avec la nature même des démons, mais elle ne pouvait pas mentir quant à son amour pour Nomari. Elle aurait pu le nier, Jinya croyait pourtant que Yuunagi méritait réellement d'être appelée la mère de Nomari.

— Ton nom vient d'une fleur appelée « belle de nuit » qui éclot le soir. Je t'ai donné ce nom pour te relier à ta mère, dont le nom signifie « Accalmie du soir ».

Nomari écouta sans rien dire, le visage impénétrable. Jinya avait parlé aussi doucement qu'il le pouvait, dans l'espoir de transmettre un peu de la bonté de Yuunagi. Il sentait que c'était son devoir en tant que mari, même si cela n'avait duré qu'un jour.

— Je n'avais pas de mère moi-même, donc je ne sais pas très bien ce qu'une mère est censée être, mais je sais avec certitude que Yuunagi t'aimait. Ce sont des personnes comme elle qu'on devrait considérer comme des mères.

— ...Je vois.

Nomari sembla prendre son temps pour digérer ses paroles. Puis elle inspira profondément et releva la tête, laissant reparaître un sourire à la place de son expression triste.

— Merci, Père. J'étais juste un peu curieuse de savoir à quoi ressemblait mon vrai parent.

Sa formulation le surprit. Son vrai parent, ce qui signifiait qu'elle ne voyait pas Jinya dans ce rôle.

— Nomari... dit-il, les yeux écarquillés.

— Ce n'est rien. Je sais.

Elle lui sourit, un peu gênée.

À bien y repenser, elle savait déjà qu'il était un démon. Elle n'était plus assez jeune pour s'imaginer qu'ils avaient un lien de sang malgré toutes les différences entre eux, n'est-ce pas ? Non, elle avait grandi.

Elle soutint à présent le regard de Jinya sans baisser les yeux. Ce n'était pas l'instant de mentir ni de se dérober. D'un léger hochement de tête, il admit la vérité.

— Oui. Je ne suis pas ton vrai père.

Cela lui fit mal de le dire. Il avait beau la chérir, il ne pouvait rien changer au fait qu'aucun lien de sang ne les unissait. C'était peut-être la véritable raison pour laquelle il avait évité le sujet jusqu'ici. Pourtant, Nomari eut un doux sourire.

— Si, tu l'es.

Elle secoua la tête, plus pour le rassurer que pour toute autre chose. Elle avait demandé à entendre parler de sa mère, non de ses véritables père et mère.

— Je me suis toujours un peu demandé pourquoi je n'avais pas de mère.

Elle parlait comme si elle ne faisait que bavarder, par égard pour son père.

— Mais ce n'est pas vraiment important puisque je t'ai, toi. Pour moi, tu es mon vrai père.

Son sourire candide semblait y laisser transparaître une pointe de maturité.

— Dire que l'autre jour encore, je te changeais les couches.

Il ne put s'empêcher de sourire, un peu embarrassé, devant cet élan d'amour sans détour. Il la croyait encore enfant, et elle avait grandi sans qu'il s'en rende compte.

— Hé, hé.

Elle sourit elle aussi, rougissant un peu de gêne.

— On rentre ?

— Oui.

Ils se reprirent la main, et un sourire leur venait dès que leurs regards se croisaient. Ils poursuivirent leur chemin vers la maison, père et fille.

Elle s'arrêta bientôt et laissa échapper :

— Oh...

— Qu'y a-t-il ?

— Hum, je voulais juste préciser que je ne veux pas de mère ni rien de tel.

Déconcerté par une remarque si soudaine, Jinya ne répondit pas.

Comme pour l'obliger à parler, Nomari se redressa et approcha son visage autant qu'elle put du sien.

— Encore une fois, je te demandais juste de me parler de ma mère parce que je voulais entendre parler d'elle, pas parce que je veux en avoir une nouvelle.

— Attends, d'où cela te vient-il ?

— Eh bien... Kaneomi-san et Asagao-san sont un peu chez nous en ce moment, alors je me suis dit...

La voir bouder lui fit comprendre. Elle craignait qu'il épouse une femme. Autrement dit, elle voulait garder encore un peu l'affection de son père pour elle seule. Cette inquiétude d'enfant le fit sourire. Il lui ébouriffa doucement les cheveux avant de lui répondre :

— Ne t'inquiète pas. Je n'ai pas l'intention de me chercher une épouse pour le moment.

— Vraiment ?

— Je ne mens pas. J'ai déjà fort à faire avec la vie telle qu'elle est. L'idée de me marier ne m'a même pas effleuré.

— Je vois. Hé, hé.

Elle se tortilla de contentement et serra sa main tandis qu'ils se remettaient en marche.

Il leva les yeux et vit que l'accalmie du soir s'installait. Cela lui rappela un certain sourire taquin.

Des émotions chaleureuses ondulèrent dans la lumière du crépuscule. Le couchant, qu'il voyait chaque jour, lui parut aujourd'hui d'une beauté particulière sans qu'il en sache la raison.

— Dis, Père ? Tu as dit que tu n'avais pas de mère toi non plus ?

— C'est exact.

Sa mère était morte quand il était trop jeune pour s'en souvenir. Dans son second foyer, à Kadono, celui qui l'avait élevé avait été Motoharu. Il avait rarement côtoyé Yokaze et n'avait jamais éprouvé auprès d'elle un sentiment maternel.

— Dans ce cas, je deviendrai ta mère !

— Comment ? Qu'entends-tu par là ?

Il ne put s'empêcher de sourire à cette étrange déclaration.

Mais elle n'y voyait rien d'étonnant. Elle se mit à parler de l'avenir avec un mélange de sérieux et de gaieté.

— Tu es devenu mon père, alors je deviendrai ta mère quand je serai plus grande et je te dorloterai autant que tu voudras.

C'était une idée saugrenue, mais elle lui tira malgré tout un sourire. Il ne se moquait pas ; il était simplement trop heureux pour ne pas sourire. Elle était sincère. Nomari, avec ses toutes petites mains, déclarait qu'un jour ce serait à elle de veiller sur lui.

Elle avait grandi en une jeune fille si bienveillante. À dire vrai, Jinya n'avait pas été certain d'avoir tenu comme il fallait son rôle de père. Mais la nature attentionnée de sa fille ne signifiait-elle pas qu'il l'avait bien élevée ? N'avait-il pas de quoi être fier ?

— Je vois. Alors j'attendrai ce jour-là avec impatience, répondit-il.

Les ombres s'allongeaient dans le soleil couchant. Côte à côte, leurs propres ombres se fondaient en une seule. Bientôt ils seraient assez près pour apercevoir leur maison, et alors leur paisible moment ensemble prendrait fin.

Il souhaitait pourtant marcher encore un peu à ses côtés. Il savait qu'une fin devait venir tôt ou tard, mais cette certitude même lui faisait souhaiter qu'elle tardât.

— Oh, bon retour.

À leur retour, la nymphé céleste les salua d'un geste de la main.

— Nous sommes rentrés, Asagao-san.

— Hein ?!

Nomari salua Asagao d'un ton enjoué, ce qui fit écarquiller les yeux de cette dernière. Nomari avait clairement mal supporté sa présence la veille, et ce brusque changement d'attitude la prit de court.

— O-oh... euh, tu as trouvé quelque chose de bien ?

— Mmh-hm. Je te montrerai plus tard !

Affichant un large sourire et serrant dans ses bras le paquet qui contenait leur achat, Nomari trottina vers l'arrière.

— Pourquoi a-t-elle l'air si différente ? demanda Asagao.

Jinya ne trouva pas de bonne réponse et éluda.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

4

— Dis, où est Kaneomi-san ?

Asagao s'était réveillée en même temps que Jinya, s'étant sentie gênée à l'idée d'être hébergée gratuitement et de dormir tandis que le maître de maison travaillait. Mais comme elle n'était pas du matin, une expression encore ensommeillée lui restait au visage. Elle et Jinya échangèrent quelques mots pendant qu'il préparait le petit-déjeuner. Elle finit par émerger assez pour remarquer l'absence de Kaneomi.

— Elle est déjà partie. Apparemment, un autre rendez-vous galant, répondit-il.

— Vraiment ? L'épée qu'elle porte est une Kaneomi, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Yatonomori Kaneomi, une épée démoniaque. Je suis surpris que tu connaisses.

— Oui, eh bien, j'en ai déjà vu une, dit-elle avec un sourire satisfait.

Jinya en fut un peu surpris. Il existait au total quatre lames Yatonomori Kaneomi, si bien qu'il n'était pas impossible d'en apercevoir une autre quelque part, mais qu'une nymphé céleste en connaisse une le surprenait. Il lui demanda où elle l'avait vue, et elle répondit qu'elle appartenait au père d'une de ses amies, qui vivait dans un sanctuaire. Pour une raison ou une autre, cela semblait beaucoup l'amuser.

— Tu as bien dormi cette nuit ? demanda-t-il.

— Mmh-hm, oui. Honnêtement, je ne te remercierai jamais assez de me laisser rester ici.

— Ce n'est rien. Et puis, tu m'aides au restaurant.

— Il faut bien te rendre la pareille. Et puis, faire du service en salle contre toute attente, c'était amusant. Je suis peut-être faite pour ça !

— Service en salle ? répéta-t-il, sans reconnaître le mot.

Elle gloussa. Elle ne paraissait pas se moquer de lui, mais il ne pouvait s'empêcher de se dire que les jeunes femmes d'aujourd'hui étaient décidément une énigme.

— N'y fais pas attention. J'ai remarqué que Nomari-chan t'apprécie beaucoup, cela dit. Vous vous entendez bien, hein ?

— Je suppose. Elle est encore à cet âge où elle veut être choyée.

Il était, au fond, fou de joie d'entendre dire qu'il semblait proche de Nomari, et il ne put retenir un léger sourire.

— Et tu es trop heureux de la choyer, n'est-ce pas ?

— Je ne le nierai pas, mais ce n'est pas un sujet pour taquiner quelqu'un.

— Ah ah, d'accord, d'accord.

Cela faisait trois jours qu'Asagao était arrivée *Au Soba du Démon*, et, en ce laps de temps, elle s'était passablement détendue avec les autres. Jinya avait cru qu'elle serait plus anxieuse dans un pays qu'elle ne connaissait pas, mais il n'en était rien. Elle était plus hardie qu'elle n'en avait l'air, capable de parler avec une franchise surprenante à un homme de près de six shaku de haut qu'elle venait seulement de rencontrer.

— Je sais que je l'ai déjà demandé, mais tu es vraiment le père de Nomari-chan, n'est-ce pas ?

— Je le suis.

— Waouh. Je veux dire, tu as toujours eu quelque chose de « paternel » par certains côtés, mais ça fait tout de même étrange de penser que tu es réellement père.

— On me le dit souvent.

Elle était décidément audacieuse de poser pareille question. Jinya comprenait qu'il paraissait trop jeune pour être un père puisqu'il ne vieillissait pas, mais il avait un peu mal à l'idée qu'avec le temps il semblerait encore moins le père de Nomari.

— Bon, le petit-déjeuner est presque prêt. Je vais réveiller Nomari.

Jinya retrouva son calme et coupa court à la conversation. Il se dirigea vers la chambre, mais s'arrêta à mi-chemin et jeta un regard en arrière.

— Au fait, je sortirai moi aussi une fois Nomari partie à l'école.

— Oh ? Où vas-tu ?

— Au sanctuaire Inari d'Aragi.

— Pour quoi faire ? demanda-t-elle, l'air perdu.

Impassible comme à l'accoutumée, il répondit :

— D'après la légende, leur Miroir du Renard a renvoyé la nymphé céleste dans les cieux. Je me dis qu'on pourrait y trouver un indice.

Après le départ de Nomari pour l'école primaire, Jinya et Asagao se rendirent au sanctuaire Inari d'Aragi. Les préparatifs de la fête étaient plus avancés que l'autre jour, et il y avait aussi davantage de monde. Bien des étals étaient déjà prêts à ouvrir, et le sanctuaire avait perdu son habituelle quiétude, étouffée par le vacarme. On ressentait au plus profond de soi que la fête approchait. Jinya et Asagao se mêlèrent à la foule et parcoururent les lieux.

Ils n'étaient pas là pour repérer les lieux avant la fête, ni rien de tel. La nature de la lumière mystérieuse dont avait parlé Akitsu Somegorou demeurait inconnue, mais Asagao était, sans l'ombre d'un doute, arrivée ici depuis un endroit qui n'était pas le leur. Qu'elle fût une véritable nymphé céleste ou non, il semblait certain qu'au moins quelque chose de surnaturel était à l'œuvre. Cet élément était, selon toute vraisemblance, le Miroir du Renard, go-shintai du sanctuaire, que l'on disait relier le ciel et la terre. Dans ces conditions, le sanctuaire était le premier endroit à examiner. On n'obtiendrait peut-être pas grand-chose à se contenter d'observer ainsi, mais c'était malgré tout un début.

Comme il s'agissait d'un sanctuaire d'Inari, ils furent naturellement accueillis, une fois passés sous le torii, par des renards de pierre placés de part et d'autre de l'allée.

Curieusement, pourtant, l'œil gauche de chaque renard avait été fracassé. À part cela, ils ne remarquèrent rien de particulier. L'endroit ressemblait à celui d'un sanctuaire ordinaire.

Il n'y avait aucun intérêt à simplement regarder le bâtiment extérieur du sanctuaire. S'ils voulaient enquêter sur le Miroir du Renard, il leur faudrait se faufiler jusqu'au sanctuaire intérieur. Mais au moment même où cette idée lui venait, un visage familier l'appela.

— Tiens donc. Serait-ce vous, Jinya-sama ?

Elle s'appelait Chiyo, s'il se souvenait bien. C'était une femme déjà proche de la vieillesse. Elle s'avança vers eux avec un sourire doux. Bien sûr, il ne pouvait pas l'ignorer et s'inclina légèrement. Elle lui rendit une révérence polie et gracieuse, releva le visage pour hocher la tête et lui adressa un sourire assuré.

— Qui est donc cette jeune drame avec vous ?

— Oh, enchantée. Je suis Asagao.

— Ravie de te rencontrer, ma chère. Je suis Chiyo.

Toutes deux s'inclinèrent l'une devant l'autre. Asagao ne marquait plus de pause avant de donner son faux nom, tant elle s'était habituée à l'utiliser. Il n'y avait rien de particulier dans cet échange, pourtant quelque chose troublait Jinya. Pour une raison obscure, Chiyo semblait déjà connaître son nom alors qu'il ne le lui avait jamais dit, et ce depuis leur première rencontre. C'était étrange, puisqu'il ne l'avait jamais revue depuis son arrivée à Kyôto.

— Pardonnez-moi, Chiyo-dono, mais il ne me semble pas vous avoir donné mon nom..., dit-il avec un air interrogateur.

Malgré sa franchise, elle ne parut nullement déstabilisée.

— Ah, en effet. Je l'ai demandé à mon mari, répondit-elle.

— Mais alors, comment avait-elle su son nom dès leur première rencontre ?

Ses doutes demeuraient, même si elle paraissait inoffensive.

— Bien sûr. Excusez mon insistance. Il finit par se retenir, comprenant qu'il n'obtiendrait rien de plus.

— Pas du tout. Elle s'inclina légèrement, puis tourna les yeux vers Asagao. Êtes-vous mariés ?

— Q-quoi ? Non ! s'écria Asagao.

Malgré le brouhaha du sanctuaire, sa voix résonna au loin. Elle semblait profondément embarrassée, les joues écarlates.

— Oh, vraiment ? Je pensais que vous aviez prévu un rendez-vous pour le festival.

— N-non, pas du tout.

— Comme tu es adorable !

Chiyo s'amusa de l'attitude enfantine d'Asagao, dépourvue de malice. Jinya n'était pas opposé aux bavardages, mais il aurait préféré qu'ils passent aux choses sérieuses. Il lança un regard à Chiyo, qui hocha la tête.

— Puis-je demander ce qui vous amène aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— J'espérais parler à Kunieda-dono, répondit-il.

— Je vais l'appeler tout de suite. Au fait, Jinya-sama...

Elle plongea son regard dans ses yeux. Elle restait aussi courtoise qu'auparavant, mais son expression semblait réclamer quelque chose, empreinte d'une légère insatisfaction.

— Oui ?

— Oh, ce n'est rien de grave. Je me demandais seulement si vous ne pourriez pas me parler sans formalités, comme autrefois.

— Pardon ?

Cette requête inattendue le surprit. À sa connaissance, ce n'était que la deuxième fois qu'ils se rencontraient, et la première où ils échangeaient vraiment.

— C'est simplement étrange que vous vous montriez si formel envers moi. Vous n'avez pas à vous abaisser ainsi. Je vous en prie, sentez-vous libre de m'appeler sans honorifiques.

— Jamais je ne pourrais.

Il hésitait trop à s'adresser à une femme mariée sans marque de respect, même si elle le lui demandait. Devant ce refus, elle porta la main à sa joue et baissa tristement le regard.

— Hélas, quelle déception. Enfin, je vais chercher mon mari, Koudai. Je vous prie d'attendre là-bas.

Elle désigna un banc dans un coin de l'enceinte du sanctuaire, probablement installé pour permettre de se reposer durant le festival. Avec un sourire fébrile et hésitant, elle s'inclina poliment puis se dirigea vers le pavillon de prière.

Jinya et Asagao s'assirent sur le banc. Tout autour, le sanctuaire fourmillait de monde en pleine préparation. Asagao observait, les yeux brillants de curiosité, les allées et venues de chacun.

— Il y a tellement de monde, et le festival n'a même pas encore commencé, dit-elle.

— Le festival d'Aragi est assez important. Il y a beaucoup à préparer.

— Vraiment ? Ça donne un peu d'excitation, non ? s'exclama-t-elle en serrant les poings, visiblement ravie.

L'endroit vibrait en effet d'une énergie particulière, rarement perceptible. On entendait parfois des éclats de voix impatients, mais les travailleurs restaient gais, et nombre d'entre eux buvaient déjà sous prétexte que les préparatifs faisaient partie du festival, si l'on s'autorisait cette interprétation généreuse. L'atmosphère était à la fois agitée et paisible. Un tel spectacle ne pouvait être savouré le jour même du festival.

— Il y a tellement de sortes d'étals ! Hein ? Ici c'est quoi ? Quelque-chose... tem.

Il y avait des stands de dango, d'épices, des étals d'exposition, et même des de confiseries sculptées. Tous étaient en plein montage, et parmi eux se trouvait celui qu'elle désignait : un stand de tempura, dont les caractères « pu » et « ra » sur la bannière semblaient trop difficiles pour elle. De plus, elle tentait de lire de gauche à droite, pour une raison obscure.

— C'est un étal de tempura, expliqua-t-il.

— Ohh, donc on peut écrire tempura comme ça aussi. Attends, quoi ?
Du tempura dans un festival ?

Elle paraissait encore plus déconcertée qu'auparavant.

— Comment ça ? Le tempura est un classique des festivals. On en trouve partout.

Il n'y voyait rien d'étrange, mais après tout, leurs sensibilités différaient.

— Tu plaisantes. Les vraies nourritures de festival, ce sont plutôt les bananes au chocolat, les saucisses, les yakisoba, les takoyaki, et ce genre de choses.

Il la regarda, éberlué, sans reconnaître le moindre des mets qu'elle énumérait.

— Ah, c'est vrai. L'ère Meiji, murmura-t-elle. — J'imagine que tu t'y connais mieux... les pommes d'amour ! Oui, les pommes d'amour, c'est délicieux. J'adore ça.

— Oh, je sais ce que sont les pommes.

Enfin, voilà un mot qu'il reconnaissait.

Les pommiers avaient été introduits au pays depuis l'Asie continentale durant l'époque Heian. On les cultivait surtout comme ornement, mais leurs petits fruits pouvaient se manger comme friandise. Jinya ignorait ce que signifiait « pomme d'amour », mais il en déduisit qu'il s'agissait d'une sorte de sucrerie à base de pomme, très courante dans les festivals d'où elle venait.

— Les festivals doivent être bien différents, là d'où tu viens, dit-il.

— Hein ? O-oh, euh, peut-être, oui.

Elle esquissa un sourire ambigu et hocha la tête. Il jugea qu'elle pourrait tout aussi bien essayer de participer à leur festival, puisqu'elle semblait si intéressée.

— J'irai à ce festival avec Nomari. Tu peux venir avec nous si tu le souhaites.

— Hein ? Vraiment ?

— Bien sûr, tant que cela ne te gêne pas d’être après elle. Je dois lui accorder la priorité sur toi.

— Ah ah ah. Tu aimes vraiment ta fille, n’est-ce pas ? Mais oui, ça ne me gêne pas. J’adorerais découvrir le festival.

Il l’avait invitée sur un coup de tête, mais elle se montra d’un enthousiasme inattendu. Par la suite, elle se moqua gentiment de la façon dont il chérissait Nomari, et tous deux continuèrent à parler de festivals. Finalement, quelqu’un les aborda.

— Bonjour, Kadono-san.

C’était Kunieda Koudai, le grand prêtre du sanctuaire. Il ne sembla pas dérangé par la visite imprévue de Jinya et l’accueillit d’un sourire chaleureux. Jinya et Asagao interrompirent leur conversation et se levèrent. Asagao se présenta, puis tous trois échangèrent quelques mots, jusqu’à ce que Jinya trouve enfin l’occasion d’aborder le sujet de sa venue.

— Pourriez-vous m’accorder un instant ?

— Je suis un peu occupé par les préparatifs du festival, mais un moment devrait aller, répondit le grand prêtre.

— Merci infiniment. Connaissez-vous l’histoire du Miroir du Renard ?

— Bien sûr. Je suis le grand prêtre de ce sanctuaire, après tout. Je connais fort bien la légende de notre go-shintai.

Malgré l’étrangeté de la question, l’homme répondit avec un sourire et entreprit de raconter l’histoire.

— Voici comment elle se transmet... Dans un village de forgerons vivaient autrefois un jeune homme et un renardeau doué de parole. Un jour, une nymphe céleste descendit sur terre, et le jeune homme brûla ses habits...

Le récit du grand prêtre correspondait pour l’essentiel à celui qu’avait rapporté Kaneomi.

Jinya plissa les yeux, songeur.

— Qu'en pensez-vous ? Ce n'est pas une drôle d'histoire ? dit l'homme avec entrain. — Kyôto regorge de récits de nymphes céleste, mais celui du Miroir du Renard est un peu plus étrange que les autres.

— Sans doute. Il est rare que ces récits se terminent par le retour d'une nymphe céleste aux cieux.

— En effet, cette partie est assez singulière. Mais ce qui est encore plus étrange, c'est que l'histoire n'a pas été rapportée tout à fait correctement.

Jinya avait trouvé le récit plutôt conventionnel, mais le grand prêtre semblait sous-entendre le contraire, avec une tournure bien curieuse. Déconcerté, Jinya allait demander des explications, mais l'homme reprit avant qu'il n'ouvre la bouche.

— Kadono-san, des contes de ce genre n'ont aucune portée s'ils sont entièrement inventés, mais ils n'éveillent pas non plus l'intérêt s'ils sont racontés platement, sans la moindre exagération. Une légende doit mêler vérité et fiction dans une juste mesure.

— Vous voulez dire qu'il y a des mensonges dans l'histoire du Miroir du Renard ?

— Oui, et aussi de la vérité.

La certitude avec laquelle l'homme parlait donna à Jinya l'impression qu'il ne s'agissait pas de propos en l'air. Au contraire, il lui semblait qu'il avait percé à jour ses intentions et savait exactement ce qu'il recherchait. Pourtant, le sens de ses paroles lui échappait. Asagao paraissait tout aussi perplexe, songeuse, le visage marqué d'une expression complexe.

— Ton nom est Asagao, n'est-ce pas ?

— Hein ? O-oh, oui ! Surprise d'entendre son nom alors qu'elle était plongée dans ses réflexions, elle sursauta légèrement.

Le grand prêtre lui laissa le temps de se reprendre avant de retrouver une voix posée.

— Aimes-tu les festivals ?

— Hein ? Oh, euh...

— Ha ha, pardonne-moi. C'est simplement que nous en aurons un ici dans cinq jours, le quinzième. Pourquoi ne viens-tu pas avec Kadonosan, si tu as le temps ?

— Ohh. Justement, nous parlions d'y aller.

Toute tension la quitta lorsqu'elle comprit qu'il ne s'agissait que d'une question banale. Elle répondit avec un sourire éclatant et un ton enjoué, elle qui n'était pas du genre timide.

— Il y aura beaucoup d'étals ce jour-là, et je m'attends à ce qu'il y ait foule. Y a-t-il quelque chose en particulier que tu attends avec impatience ?

— Oh, bien sûr, plein de choses. Mais surtout les pommes d'amour. On ne peut pas imaginer un festival sans elles, non ? J'ai un faible pour les sucreries.

Un instant, l'homme resta figé à la regarder. Puis il hocha la tête pour lui-même, poussa un soupir empreint de chaleur et plissa les yeux avec nostalgie.

— Ah, oui. Les pommes d'amour. Je les aime beaucoup, moi aussi.

— Vraiment ?

— Oh, bien entendu. Je dirais même qu'elles complètent à elles seules l'esprit du festival, bien qu'elles gagneraient à être un peu plus petites.

— Ah ah, je comprends ce que tu veux dire. Une seule suffit à caler l'estomac.

— Exactement.

À la surprise de Jinya, les pommes d'amour semblaient bien plus répandues qu'il ne l'avait cru. Tous deux continuèrent à en discuter avec entrain un long moment. Une fois ce sujet épuisé, le grand prêtre, désormais de très bonne humeur, enchaîna sur le festival. Asagao l'écoutait avec intérêt, et leur conversation paraissait devoir se prolonger indéfiniment.

Jinya, lui, ne prit pas part à l'échange.

Bien qu'il eût l'intention de venir au festival avec sa fille, il était présent aujourd'hui pour enquêter sur le Miroir du Renard, et il n'était guère enclin à s'attarder. Il espérait que leur bavardage prendrait bientôt fin.

— Très cher, ne les as-tu pas retenus assez longtemps ?

Chiyo arriva opportunément à ce moment-là et écourta avec grâce la discussion entre le grand prêtre et Asagao.

— Ah, Chiyo.

— J'ai apporté du thé pour vous.

Elle posa avec soin un plateau contenant trois tasses et une petite assiette d'isobe mochi sur le banc. Il semblait que si elle avait mis du temps à revenir, c'était parce qu'elle s'était occupée de préparer ce mochi.

— Oh, de l'isobe mochi. Quelle chance tu as, Kadono-kun, dit Asagao avec un sourire.

Elle n'avait clairement aucune intention particulière en disant cela, mais ces mots ne firent que troubler davantage Jinya. Pourquoi une personne qu'il connaissait à peine depuis quelques jours se permettait-elle de dire une telle chose ?

— J'ai pensé que cela vous plairait. Me serais-je trompée ? demanda Chiyo.

— Pas du tout. C'est même l'un de mes préférés, répondit Jinya.

— Tant mieux, dit-elle avec un soupir de soulagement. — Je vous en prie, servez-vous.

Jinya ne pouvait s'empêcher de trouver cela étrange. Asagao comme Chiyo parlaient comme si elles savaient toutes deux que l'isobe mochi était son mets favori. Il avait pu se convaincre que Chiyo connaissant son nom n'était qu'un détail auquel il accordait trop d'importance, mais cette fois, cela lui paraissait bien trop troublant pour être balayé d'un revers de main.

— Pardonnez-le, mon mari peut être intarissable quand on lui en donne l'occasion, dit Chiyo en souriant doucement, paraissant aussi naturelle qu'à son habitude.

Il y avait assurément quelque chose de singulier chez elle, mais Jinya ne la croyait pas mal intentionnée. Bien au contraire, elle lui semblait toute de bienveillance.

— Pas du tout. C'est plutôt à nous de nous excuser de l'avoir retenu si longtemps, répondit Jinya.

— Oh, je n'y ai vu aucun inconvénient, assura le grand prêtre.

Jinya laissa ses doutes en suspens, jugeant qu'il n'était pas opportun de multiplier les questions et de risquer d'entamer la relation qu'il entretenait avec eux. Chiyo jeta un coup d'œil à son mari et le réprimanda doucement.

— C'est bien de profiter, très cher, mais il ne faut pas trop importuner nos invités.

Il se gratta la joue avec un air embarrassé.

— Ah, c'est vrai. J'ai dû me laisser emporter par la nostalgie.

Les deux formaient à l'évidence un couple uni. Le ton de Chiyo était bien trop tendre pour sonner comme un reproche véritable.

— Oh ? Que voulez-vous dire par nostalgie ? demanda Asagao.

— Ah, oui. En réalité, j'ai rencontré ma Chiyo un soir de festival, voyez-vous.

Il avait parlé d'une voix empreinte de mélancolie, le regard tourné vers le pavillon de prière du sanctuaire Aragi Inari. Ses yeux reflétaient une scène lointaine tandis qu'il se mit à raconter son histoire avec émotion.

— Elle était alors prêtresse dans un autre sanctuaire. Chaque année, quand arrive le festival d'été, je me remémore cette première nuit où nous nous sommes rencontrés.

Jinya ignorait quelle vision le grand prêtre revivait à cet instant, mais il comprit que c'était quelque chose auquel l'homme ne renoncerait pour rien au monde.

— Je m'en souviens comme si c'était hier. Le ciel au-dessus était constellé d'étoiles, la musique du festival résonnait, et le sanctuaire brillait à la lueur vacillante des lanternes. Et elle se tenait là, au milieu de tout cela.

Il y avait fort à parier que, chaque fois que le grand prêtre pensait aux festivals, son esprit revenait d'abord à la nuit de sa rencontre avec sa femme, à ce moment où tout avait commencé pour lui. Jinya ignorait qu'elles avaient été ses circonstances, mais il en était certain, car lui aussi avait vécu quelque chose de semblable. Même aujourd'hui, il revoyait parfois dans son cœur ce ciel nocturne.

— Oui... Cette nuit-là, j'ai rencontré une nymphé céleste.

Les légendes des habits sacrés racontaient souvent qu'un jeune homme prenait une nymphé céleste pour épouse. Que le grand prêtre affirme avoir rencontré une telle femme, comme dans l'histoire du Miroir du Renard, montrait que l'émotion de cette nuit demeurait vive en lui, ce qui impressionna légèrement Jinya.

— Une nymphé céleste..., murmura Jinya.

— Oh, je me laisse aller à un peu de fantaisie, bien sûr. Mais la façon dont elle semblait faire corps avec la nuit me la fit voir ainsi à l'époque.

Le grand prêtre lui adressa un clin d'œil malicieux.

Chiyo ne montra aucun embarras, se contentant de sourire avec nostalgie. La seule qui rougissait étrangement de tant de sentimentalité était Asagao.

Malgré l'atmosphère, Jinya baissa la tête, le visage figé. Il n'arrivait toujours pas à saisir ce que l'homme voulait dire en affirmant que l'histoire du Miroir du Renard mêlait vérité et fiction. Il sentait pourtant qu'un détail entendu constituait un indice majeur.

— Oh, j'ai une idée. Kadono-san, Asagao-san, voudriez-vous voir le Miroir du Renard ?

Avant que Jinya ne puisse remettre ses pensées en ordre, le grand prêtre lui fit cette proposition d'un ton enjoué. Jinya leva les yeux et aperçut un sourire contenu sur ses lèvres.

Ils contournèrent le pavillon de prière pour pénétrer dans le sanctuaire intérieur. Bien qu'aucun étranger n'y pénétrât jamais, l'endroit était parfaitement entretenu, sans la moindre poussière. Seuls les grincements du plancher trahissaient l'ancienneté du sanctuaire.

— Ainsi, voilà le Miroir du Renard..., murmura Jinya.

De petites portes s'ouvrirent, révélant un présentoir en cyprès à huit pieds, ceint d'une corde de shimenawa. Sur le support reposait un miroir de métal immaculé.

Jinya et Asagao contemplèrent le Miroir du Renard, le go-shintai du sanctuaire Aragi Inari. Un go-shintai n'était pas considéré comme la divinité elle-même, mais il demeurait sacré. C'était pourquoi on le gardait à l'abri des regards, hors de la vue du public. Que le grand prêtre choisisse de le leur montrer à cet instant était un geste de grande bienveillance.

— Lui-même, dit le grand prêtre.

Malgré sa nature religieuse, le miroir de métal paraissait bien ordinaire, terne, même. Il semblait un peu usé par le temps, mais le métal était en trop bon état pour correspondre à l'ancienneté que lui prêtait la légende. Il n'avait guère plus d'un demi-siècle, tout au plus. C'était, à vrai dire, un peu décevant.

— En apparence, il ne diffère en rien d'un miroir ordinaire, dit le grand prêtre. Mais il possède bel et bien le pouvoir décrit dans l'histoire.

Jinya avait déjà vu quantité d'objets aux propriétés étranges, aussi ne serait-il pas surpris que le Miroir du Renard détienne réellement le pouvoir que la légende lui attribuait.

— Comment pouvez-vous en être si sûr ? demanda-t-il.

— Parce que je l'ai vu. J'ai vu ce miroir relier les cieux et la terre.

Le grand prêtre parlait avec conviction. Ses paroles ne laissaient place à aucune ambiguïté. Jinya, en jetant un regard de côté à son visage, y discerna une intensité qui attestait de sa sincérité. Puis l'homme se tourna vers Asagao et la fixa droit dans les yeux.

— Je suis certain que ce miroir pourrait aider votre nymphe céleste à regagner son ciel, où que ce soit, et à n'importe quel moment.

Il savait qu'Asagao était une nymphe céleste. Voilà sans doute pourquoi il avait consenti à les mener jusqu'au sanctuaire intérieur, après avoir d'abord refusé la demande de Jinya.

— ... Quoi ? Comment ? demanda Asagao, les yeux écarquillés d'incrédulité.

— Tu n'es pas la première. Une autre est arrivée ici, venue d'un lieu très, très lointain. Ou bien me serais-je trompé sur ton identité ?

L'homme n'avait aucune arrière-pensée. Il avait réellement rencontré une autre nymphe auparavant, et il ne souhaitait rien de plus que d'aider Asagao, en proie à une situation semblable. Son attitude n'avait rien de suspect ; il se montrait au contraire d'une bienveillance toute naturelle pour un grand prêtre.

Alors pourquoi Asagao recula-t-elle, épouvantée, les épaules légèrement tremblantes ?

— Il faut du sang pour activer le miroir. Si tu l'humectes de ton sang et que tu le touches, tu seras renvoyée à l'endroit et au moment où tu désires retourner.

Le grand prêtre observa calmement sa réaction tout en sortant un petit couteau. Sa déclaration paraissait insensée, mais il la prononçait avec un sérieux implacable, comme s'il cherchait à raisonner Asagao.

— Euh, mais...

— Qu'y a-t-il ? Grâce à cela, tu peux rentrer. N'est-ce pas ce que tu désires ?

Il lui tendit le petit couteau dont la lame étincelait faiblement dans la pénombre du sanctuaire intérieur.

Asagao demeura figée. Ce n'était peut-être pas le couteau qui l'effrayait.

Le grand prêtre ne retira pas sa main tendue, et Asagao ne prit pas le couteau. Un silence de mort emplit la pièce tandis que le temps s'étirait. Les secondes semblèrent durer une éternité, jusqu'à ce qu'Asagao rompe enfin le silence.

— Euh, désolée ! Mais... je crois que je ne suis pas encore vraiment prête, mentalement... Ah ah...

Son rire sonnait creux et fragile. Malgré l'occasion, elle ne prit pas le couteau. La nymphe céleste, à qui l'on offrait un objet sacré pour retourner aux cieux, le refusa de son plein gré.

Le grand prêtre acquiesça avec une pointe de déception. Sans détourner les yeux d'elle, il dit :

— Préviens-moi si tu changes d'avis. Toutefois, je te conseille de prendre ta décision avant le jour du festival.

Elle ne répondit pas et baissa la tête, pareille à une enfant réprimandée par un parent. À sa place, Jinya demanda :

— Pourquoi avant le jour du festival ? Ne pourra-t-elle plus repartir si elle attend davantage ?

— Non, rien n'empêchera son retour. Mais si elle attend jusqu'au jour du festival, j'ai le pressentiment qu'elle n'aura plus aucune envie de partir.

Le regard de Koudai se perdit au loin, comme s'il contemplait quelque chose bien au-delà de ces deux-là.

5

11 août.

— Merci ! Revenez nous voir !

La voix d'une jeune fille enjouée résonna dans le restaurant animé.

C'était le quatrième jour d'Asagao *Au Soba du Démon*. Ne voulant pas être un fardeau complet, elle avait aidé à la tenue de l'établissement durant ce temps, en lavant la vaisselle et en effectuant divers services.

Le soleil était sur le point de se coucher lorsque le dernier client quitta les lieux. Jinya ferma le restaurant, décrocha le noren de l'entrée et commença à préparer le dîner. Le repas du soir serait composé de tempuras, de miso dengaku, d'un mélange de concombre et d'algues assaisonné au vinaigre, et d'une soupe miso aux oignons verts et au tofu frit. Il y avait bien quelques restes du restaurant, mais l'ensemble demeurerait un festin assez luxueux. Seuls le père et la fille, ainsi que la nymphé céleste y prenaient part ; la quatrième pensionnaire était absente.

— Kaneomi-san met vraiment du temps à rentrer, dit Nomari avec inquiétude.

Rester dehors trop tard n'était pas bon, surtout pour une femme.

— Ne t'en fais pas. Je suis sûr qu'elle a ses raisons, répondit Jinya.

— Mais si jamais il lui arrivait quelque chose ?

— Elle est plus forte qu'elle n'en a l'air. Ça devrait aller.

— Hmm. Bon, si tu le dis.

Elle sembla rassurée par ses paroles.

Ces derniers temps, Kaneomi sortait souvent et manquait de nombreux repas partagés. Elle prétendait s'absenter pour un rendez-vous galant, mais Jinya n'était pas assez naïf pour prendre cela au pied de la lettre.

Elle refusait de lui dire ce qu'elle faisait réellement, mais cela lui convenait. Ses affaires lui appartenaient. Si elle lui demandait de l'aide, il la lui donnerait, mais elle demeurerait libre de ses choix et capable de pourvoir à ses propres besoins.

— Le dîner est vraiment bon aujourd'hui.

— N'est-ce pas ?

Nomari, de nouveau joyeuse, échangea un sourire avec Asagao. Les choses avaient été un peu tendues entre elles le premier jour, mais elles s'étaient peu à peu rapprochées. Asagao, qui se goinfrait à présent de tempura, avait quelques années de plus que Nomari, mais paraissait avoir le même âge qu'elle. Toutes deux se comportaient comme des sœurs.

— Je suis étonnée que tu saches vraiment cuisiner, Kadono-kun.

— Oui, eh bien, je voulais que Nomari puisse manger de la bonne nourriture et fraîche. Bon, je suppose que ce n'est pas si frais que ça puisque le tempura vient des restes du restaurant.

— Sans blague. On dirait que tu es un vrai papa de la tête aux pieds.

— Hmm ?

Jinya ne demanda pas ce qu'elle voulait dire, car il aurait été trop fastidieux de lui faire expliquer chacune des absurdités qui lui passaient par la bouche. Mais « papa » ne sonnait certainement pas comme un mot japonais.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

Il ne s'était même pas rendu compte qu'il la fixait. Elle eut un petit rire, un peu gênée. Elle paraissait heureuse, mais quelque chose dans son expression sonnait faux.

— Rien, répondit-il.

La nymphe céleste était censée être échouée dans une terre étrangère. Alors pourquoi, se demanda Jinya, Asagao n'évoquait-elle pas les événements de la veille, qui lui avaient offert l'objet sacré nécessaire pour regagner les cieux ?

Azusaya Kaoru n'avait pas de bonnes notes, et elle n'était pas douée en sport. Elle n'était pas une prêtresse dont l'histoire remontait à l'époque Edo, ni l'héritière d'une lignée d'exorcistes depuis des générations. Elle n'était qu'une lycéenne ordinaire, semblable à tant d'autres. La banalité de son existence n'avait jamais été un problème pour elle, et elle appréciait sa vie au lycée. Mais parfois, elle détestait le fait de n'avoir rien de spécial.

— Asagao ? appela Jinya.

Elle s'était figée, perdue dans ses pensées, alors qu'elle transportait un bol de soba. Sa voix était plate, mais il était sans doute inquiet pour elle. Elle s'excusa rapidement et reprit son service. D'un signe de tête, il se remit à cuisiner.

Depuis son entrée au lycée, Kaoru s'était retrouvée mêlée à divers incidents étranges les uns après les autres, mais jamais elle n'aurait cru voyager dans le temps jusqu'à l'ère Meiji. Heureusement, elle avait eu la chance de tomber sur le Jinya de cette époque et avait trouvé le gîte et le couvert. Elle avait même fini par comprendre le sens du nom étrange qu'il lui donnait de temps à autre. En somme, elle était heureuse de l'avoir rencontré.

Et pourtant, il n'était pas le Jinya qu'elle connaissait. Son Jinya à elle n'aurait jamais choisi de laisser passer son comportement étrange sans un mot. Son Jinya était un homme plus âgé, attentionné et prévenant, qui ne restait jamais indifférent en voyant quelqu'un en difficulté. On retrouvait encore un peu de son Jinya dans celui-ci, à travers la manière brusque dont il cherchait malgré tout à aider les autres, mais ce n'était pas le même homme.

— Bienvenue. Oh... Ce n'est que toi, Somegorou.

— Ne sois pas trop heureux de me voir. Sers-moi un kitsune soba.

— Bien sûr.

Akitsu Somegorou venait pratiquement tous les jours, semblant apprécier ses plaisanteries avec Jinya bien plus que le repas en lui-même.

Kaoru n'était pas surprise que Somegorou soit encore proche de Jinya ici. Amusée, elle songea à quel point tout cela paraissait étrange.

— Oh ? Quelque chose de drôle, Asagao-chan ? demanda Somegorou.

Elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle souriait.

— Tu n'as qu'à me prévenir si jamais Jinya essaie de te faire des avances. Je lui remettrai les idées en place.

— Hé, ne viens pas ternir ma réputation, répliqua Jinya.

Il était toujours plus détendu que d'ordinaire lorsqu'il était avec Somegorou. Jinya aurait pu le nier, mais tous deux avaient bien l'air assez proches pour être considérés comme les meilleurs amis du monde.

— Quoi ? Je n'ai rien dit de mal. J'essayais juste de la rassurer, parce que les types à la mine sombre comme toi font peur aux filles.

— Ça, c'est... vrai.

Kaoru, elle, n'avait jamais eu peur de Jinya, ni dans son époque ni dans celle-ci. Mais Jinya semblait beaucoup se soucier de son air intimidant.

Les deux hommes continuèrent d'échanger leurs plaisanteries.

Kaoru souriait, heureuse rien qu'à les écouter.

La vie ici était agréable, confortable même... Peut-être était-ce pour cela qu'elle avait un peu peur de repartir.

Les étés à Kyôto étaient étouffants. La ville, enclavée dans une vallée entourée de montagnes, laissait difficilement circuler l'air, si bien que la chaleur du jour persistait la nuit. Mais on disait que les températures extrêmes mettaient en valeur la beauté des saisons, et ce n'était peut-être pas entièrement une mauvaise chose.

Après avoir souhaité bonne nuit à Nomari, Jinya retourna au restaurant pour boire un verre. Il n'avait pas d'en-cas pour accompagner son saké, mais la chaleur persistante de l'été et la lumière vacillante des lanternes suffisaient à donner une saveur de saison.

La chaleur qui glissait dans sa gorge avait quelque chose de réconfortant.

Il but seul en silence un moment, jusqu'à ce qu'il entende une porte coulisser.

— ... Kadono-kun ?

Il leva les yeux et vit Asagao qui se tenait là, un peu hésitante, comme si elle craignait de déranger. Elle portait le yukata qu'il lui avait donné pour dormir.

— Désolé. Je t'ai réveillée ? demanda-t-il.

— Pas du tout. Je n'arrivais juste pas à trouver le sommeil.

Elle souriait d'un air gêné. Pourtant, son sourire semblait un peu triste, et il eut l'impression que ce n'était pas la faible lumière qui lui jouait des tours. La nymphe céleste qui riait toujours de bon cœur avait disparu. À sa place se tenait une enfant qui paraissait perdue et sans défense.

— Tu veux te joindre à moi ?

— Oh, désolée, mais je ne bois pas.

— Alors je vais préparer du thé. Assieds-toi.

Il avait déjà éteint le feu du fourneau pour la journée, mais il le ralluma malgré tout, ne voulant pas manquer l'occasion d'avoir enfin une vraie conversation en tête-à-tête avec elle. Elle accepta cette offre un peu forcée, s'assit et attendit sans la moindre plainte. Bien qu'elle ne fût qu'une enfant, la jeune fille n'avait jamais montré la moindre peur à son égard, quand bien même il mesurait six shaku et avait de quoi intimider.

Bien au contraire, elle s'était montrée amicale dès leur toute première rencontre. Elle avait assurément quelque chose de mystérieux, qu'elle fût réellement une nymphe céleste ou non.

— Merci. Désolée pour le dérangement, dit-elle.

— Ce n'est rien. Nous n'avons pas eu beaucoup d'occasions de parler ces derniers temps, alors je me suis dit que ce serait le bon moment.

Une nuit d'été passée à bavarder autour d'un verre de saké et d'une tasse de thé, voilà qui ne pouvait leur faire que du bien.

Asagao lui adressa un léger sourire de l'autre côté de la table. Son enjouement habituel avait disparu, remplacé par une certaine apathie.

— Tu t'occupes vraiment bien de moi, hein ?

— Ne t'en fais pas pour ça. Tu t'es habituée à la vie ici ?

— Oui. Au début, c'était vraiment confus, mais maintenant que j'ai pris mes repères, la vie est agréable.

— Tant mieux.

Ils parlèrent à loisir. Elle jouait avec sa tasse de thé, la penchant d'un côté puis de l'autre, avant d'en siroter une gorgée et de dire quelques mots par-ci par-là. Chaque fois que leurs regards se croisaient, elle esquissait un petit sourire timide.

Elle ne laissait paraître aucune inquiétude. Elle avait certes été déconcertée en arrivant dans ce pays inconnu, mais jamais elle ne semblait préoccupée par son sort, toujours encline à profiter de l'instant. La seule fois où Jinya l'avait vue éprouver de la crainte, ce fut lorsqu'ils avaient découvert un moyen pour elle de rentrer chez elle.

— Dis, il y a quelque chose que je voulais te demander, dit-elle.

— Vas-y.

— Eh bien... Pourquoi m'as-tu laissée rester ici ? Je ne comprends pas. J' imagine que tu as toujours été comme ça, mais la plupart des gens n'hébergeraient pas une inconnue juste parce qu'elle avait besoin d'aide.

Il n'était pas certain de ce qui la poussait à dire qu'il avait toujours été ainsi, mais ce n'était pas là l'essentiel. Doucement, comme pour ne pas troubler le silence de la nuit, il laissa entrevoir une part fragile de lui-même.

— Il y a longtemps, j'ai rencontré un homme qui m'a recueilli alors que je n'avais nulle part où aller.

Sa réponse ne constituait guère une explication à sa question. C'était plutôt une réminiscence. Il revit cette nuit pluvieuse où il avait fui Edo avec Suzune. La pluie glaciale les battait sans relâche, et aucun abri n'était en vue. Mais un homme était apparu et leur avait tendu la main.

— Je me souviens encore de ce qu'il a fait pour moi. C'est peut-être pour ça que j'ai eu envie, pour une fois, de faire quelque chose qui ne me ressemblait pas.

La jeune fille afficha une expression déconcertée, ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'elle ignorait son passé. Mais il n'avait rien de plus à ajouter. Il se laissait seulement aller à la nostalgie, et parler davantage n'aurait fait qu'amoindrir la portée de ses mots.

— J'aimerais aussi te poser une question, si tu le permets, dit-il.

— Bien sûr. Qu'est-ce que c'est ?

— L'endroit d'où tu viens... t'ennuyait-il ?

Elle se figea à sa question. Après un long silence, elle finit par forcer sa voix :

— Pourquoi dis-tu ça ?

Son expression était gênée et ses doigts tremblaient. Mais le lui faire remarquer ne ferait que la troubler davantage, aussi but-il une gorgée et feignit l'indifférence.

— Disons que c'est l'impression que tu donnes quand je t'observe. Appelle ça la sagesse d'un vieil homme, ou autre chose.

Elle baissa la tête et posa ses bras sur la table, paraissant si fragile qu'il craignit de la voir s'effondrer sur-le-champ.

— Ce n'était pas ennuyeux. J'y ai mes amies, bien sûr. Mais... parfois, être là-bas devenait épuisant.

Bien qu'il l'appelât nymphe céleste, Jinya n'avait jamais vu en Asagao qu'une enfant. Pourtant, la mélancolie qui pesait sur elle à cet instant lui prouva qu'il s'était trompé.

— Je vais à l'école, j'étudie, puis je rentre avec mes amies. En chemin, on fait toutes sortes de choses amusantes. Chaque jour est plein de joie.

La nymphe céleste leva les yeux vers le ciel bleu limpide et se remémora ses jours heureux, mais elle ne désirait pas y retourner.

Bien que liée à la terre après le vol de son vêtement sacré, Asagao ne s'était jamais plainte de sa situation.

— Mais parfois, la vie paraît aussi étouffante qu'elle est plaisante. J'ai une amie qui est prêtresse. Elle est dans la même classe que moi, mais elle est tellement plus mûre. Et je ne parle pas de son apparence. Elle sait déjà ce qu'elle veut faire de sa vie, et ses notes sont meilleures que les miennes.

Asagao n'était sans doute pas du genre à se plaindre ni à vouloir inquiéter les autres. Mais plus que tout, elle se contentait d'apprécier sa vie ici. Son séjour sur la terre lui plaisait assez pour lui faire oublier, l'espace d'un instant, la vie dans les cieux.

— Dans ma classe, il y a un garçon assis à côté de moi qui est tout simplement incroyable. Il est fort, gentil... Il porte en lui beaucoup de souffrance, mais il fait de son mieux malgré tout. Le voir me fait me sentir stupide de ne rien faire d'autre que profiter de ma vie sans réfléchir.

Jinya pouvait imaginer plusieurs façons dont elle avait pu se retrouver en ce monde, le Miroir du Renard, le pouvoir d'un démon, mais aucune n'avait plus de sens, désormais. Peut-être avait-elle seulement voulu fuir. Peut-être que sa vie quotidienne lui pesait trop, et qu'elle cherchait un lieu où respirer plus librement.

Pour le meilleur ou pour le pire, son souhait avait été exaucé. La nymphe céleste était descendue sur terre et tentait d'oublier les cieux.

— Est-ce mal de profiter de la vie ? demanda-t-il.

— Bien sûr que non. Mais ceux qui parviennent à persévérer dans la souffrance sont bien plus admirables que ceux qui n'y arrivent pas.

C'était pour cela qu'elle avait été si troublée de découvrir un moyen de rentrer. Elle venait à peine de trouver un lieu où elle pouvait respirer librement, et elle redoutait de retourner à une vie qui l'étouffait. Qui aurait pu l'en blâmer ?

Ce ne fut qu'avec retard que Jinya comprit enfin pourquoi la nymphé céleste de la légende avait été enchaînée à la terre.

Elle l'était par le simple fait d'être une nymphé, tout comme Asagao l'était par sa propre existence dans les cieux.

— Dis, Kadono-kun... Est-ce que tu es... heureux ?

Asagao releva enfin le visage et le fixa intensément. Sa question ressemblait moins à une interrogation qu'à une attente désespérée d'entendre une réponse, une supplique fragile, comme celles qu'un enfant adresse en tirant sur les vêtements d'un parent.

— Je ne sais pas.

Jinya n'avait aucun droit de prétendre avoir les réponses. Les décennies avaient passé, il avait tué tant de gens, et il restait l'homme aveugle et misérable qu'il avait toujours été. Il vida son verre d'une traite, puis reprit d'une voix plus faible :

— Je ne déteste pas la vie que je mène aujourd'hui, mais je ne peux pas dire que je suis heureux. Moi-même, je ne comprends pas. C'est pathétique, je sais.

Un homme habité d'autant de haine ne pouvait parler de bonheur. Quelles que soient les choses qui avaient changé, quoi qu'il en soit venu à chérir, la haine qui brûlait en lui ne disparaîtrait pas, et il l'avait accepté comme une vérité de son existence. Même avec une fille, même sans haïr la vie qu'il menait à présent, il ne pouvait s'écarter de la voie qu'il avait choisie.

— Je vois...

Peut-être étaient-ils plus semblables qu'ils ne l'auraient cru. Il connaissait lui aussi ce sentiment d'étouffement dont elle parlait.

Il n'aimait pas en reconnaître l'existence, mais il en prenait conscience chaque fois qu'il s'installait quelque part. C'était pourquoi il vivait en s'efforçant désespérément d'avancer. À l'inverse, elle, parce qu'elle se retrouvait immobile, cherchait à profiter de la vie en tant qu'Asagao.

— On ne peut pas changer ce que l'on est, dit-il. — Être en vie est déjà une lutte en soi. C'est pour ça que...

— ... Il faut finir par avancer ?

Il la regarda, surpris qu'elle ait achevé sa phrase à sa place. La mélancolie qui l'enveloppait s'était dissipée sans qu'il s'en rende compte.

— Le garçon dont je t'ai parlé m'avait dit quelque chose de semblable, alors au fond je le savais déjà. Même si cet endroit est confortable, je ne peux pas rester.

Elle souriait de tout son éclat, pareille au ciel bleu limpide où elle avait sans doute volé jadis.

— Mais j'aimerais m'attarder encore un peu. Juste un peu. Ce ne serait pas mal, si je me prélassais un moment, n'est-ce pas ?

Elle gardait encore le souvenir du ciel au fond de son cœur, mais elle était simplement trop lasse pour lever les yeux vers lui à présent...

— Je pense que ce sera très bien, dit-il. — Nous avons tous besoin de repos de temps à autre.

Voilà pourquoi une pause s'imposait. Parfois, il fallait savoir s'arrêter et reprendre son souffle. Jinya savait du moins qu'il se portait mieux depuis qu'il était capable de le faire.

12 août.

Asagao se rendit au sanctuaire Aragi Inari et y rencontra le grand prêtre.

— Excusez-moi. Je sais que j'avais dit ne pas vouloir le faire, mais... pourriez-vous me laisser utiliser le Miroir du Renard ?

— Oh ? Pourquoi ce revirement soudain ?

— J'ai décidé qu'il était temps pour moi de faire un pas et d'aller de l'avant !

C'était l'heure du déjeuner, et Au Soba du Démon était en pleine effervescence.

Les habitués s'étaient accoutumés à la présence d'Asagao, désormais habituelle, la voyant courir de tous côtés sans relâche. Certains clients lui adressaient même quelques mots.

— Alors, tu repars, hein ? Bon pour toi. Je suis surpris que ce soit si facile, d'ailleurs. Peut-être que tu pourras faire des allers-retours entre les cieux et ici quand bon te semblera ?

De tous les clients avec qui elle parlait, Akitsu Somegorou restait le plus aimable. Après avoir commandé son kitsune soba, il l'écouta lui raconter qu'elle allait rentrer chez elle, puis la félicita.

Elle devait repartir le 14. D'ici là, elle comptait continuer à travailler *Au Soba du Démon* pour remercier Jinya de toute son aide.

— Pourquoi tu t'en vas si vite ? Ne me dis pas que Jinya a fait quelque chose... Non, je suppose que je n'ai pas à m'en faire. Il ne ferait jamais rien qui pousserait Nomari-chan à le détester.

— ... J'ai horreur de ne pas pouvoir te contredire, dit Jinya.

Asagao éclata de rire. Jinya et Akitsu Somegorou étaient vraiment les meilleurs amis du monde, que ce soit maintenant ou dans le futur.

— C'est dommage d'apprendre ton départ. On vient à peine de se rencontrer.

Pour une fois, Kaneomi était présente. Elle ne participait pas aux tâches du restaurant ; elle se contentait de manger proprement son kitsune soba.

En y repensant, elle et Asagao n'avaient jamais vraiment eu l'occasion d'interagir, alors qu'elles vivaient toutes deux aux crochets de Jinya, et c'était dommage. Peut-être auraient-elles pu devenir amies.

— Kaneomi, il me semble que tu avais dit que tu aiderais au restaurant dans le cadre de notre accord ? lança Jinya d'un regard glacial.

Asagao fut un peu surprise de voir une telle expression sur son visage, connaissant ce qu'il deviendrait dans le futur.

— Mais Kadono-sama, me faire circuler dans le restaurant avec un sabre ne ferait que nuire à ton commerce.

— Dans ce cas, laisse simplement ton sabre de côté pendant que tu travailles.

— Tu plaisantes. Ce sabre est mon âme. Sans lui, je mourrais.

Kaneomi tenait manifestement énormément à son sabre, puisqu'elle continuait à le porter même en cette ère Meiji. Mais plus encore, cela sonnait comme une excuse pour ne pas travailler.

— Ah ah ah ! On dirait que tu n'as pas fini d'en voir, Kadono-kun, dit Asagao.

— En effet.

Il poussa un soupir, à bout de patience. Mais il esquissa un sourire imperceptible, et Asagao eut le sentiment que ce n'était pas une illusion.

— Asagao-chan, tu pars ?

— Oui. Merci pour tout, Nomari-chan.

— Oh...

Nomari parut peinée par la nouvelle. Malgré leurs débuts difficiles, les deux s'étaient bien entendues.

Elles avaient pris l'habitude de se promener ensemble le soir, d'aider Jinya à préparer les repas, vivant comme des sœurs le temps de quelques jours.

— Mais c'est dommage, pas vrai, Jinya ? dit Somegorou.

— Qu'est-ce qui est dommage ?

— Oh, tu sais bien. C'aurait pu être une bonne occasion de trouver une mère pour Nomari-chan.

— Toi et tes plaisanteries.

Le restaurant devenait toujours plus animé quand Somegorou était là. Jinya avait beau se plaindre de lui, il se montrait en réalité un peu plus bavard que d'ordinaire en sa présence.

— Asagao, commande prête.

— J'y vais !

Jinya préparait les soba, et Asagao les servait. Tous deux s'étaient habitués à ce partage des tâches et fonctionnaient presque à l'unisson.

C'était la première fois qu'Asagao travaillait dans un restaurant, mais elle y prenait plaisir. Le monde dans lequel elle avait échoué par hasard était un monde agréable.

Mais le temps s'écoulait d'autant plus vite lorsqu'on s'amusait. Avant qu'elle ne s'en rende compte, deux jours s'étaient écoulés, et le moment des adieux approchait à grands pas.

— C'est demain, hein ? dit-elle en soupirant.

Encore une fois, après que Nomari eut été couchée, Jinya et Asagao s'étaient retrouvés assis face à face autour de la table. C'était une autre nuit d'été humide, mais cette fois l'atmosphère paraissait plus légère.

— Tu tiens le coup ?

— Oui. C'est juste un peu de tristesse, voilà tout.

Elle souriait doucement, sans la moindre ombre de malice.

Jinya buvait son saké et Asagao son thé, et tous deux laissaient le temps s'écouler paisiblement. L'idée que ce serait la dernière fois qu'ils se retrouvaient ainsi l'émouvait un peu, et elle semblait avoir la même pensée en tête.

Sur un ton faussement léger, presque taquin, elle lança :

— Dis, que ferais-tu si je te disais que je voulais rester ici ?

Il n'eut même pas besoin d'y réfléchir. Sans hésitation, il répondit :

— C'est une question inutile.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que je sais que tu ne le dirais jamais vraiment.

Elle fit la moue, un air enfantin qui lui allait bien mieux que la mélancolie ou l'inquiétude.

— Oh, allons. Je parle en théorie.

— Mais le dirais-tu vraiment ?

— Eh bien, non...

— Alors, à quoi bon ?

Malgré son obstination, elle semblait s'amuser. La distance entre eux, ni trop proche ni trop lointaine, paraissait juste.

— Les pauses n'ont de valeur que parce qu'elles sont courtes, dit-il. — Tirées en longueur, elles perdent tout leur sens.

— Oui. Je crois que je comprends maintenant pourquoi le grand prêtre disait que demain était ma limite pour rentrer. Si je décidais de repartir après le festival, je ne rentrerais probablement jamais.

Il y aurait d'abord le festival du sanctuaire, puis celui de la contemplation de la lune, puis le Nouvel An en hiver. Si elle prolongeait son séjour une fois, rien ne l'empêcherait de recommencer. À moins de trouver la volonté de rentrer maintenant, elle risquait de ne jamais repartir.

— Voilà pourquoi je le fais. Je m'en vais.

Elle parla avec fermeté, dissimulant à merveille la pointe d'incertitude qu'elle éprouvait.

— Bien dit.

Il hocha la tête, feignant de n'avoir rien remarqué de son doute.

La nymphé céleste leva enfin les yeux vers le ciel. Que voyait-elle là-haut ? Le jeune homme lié à la terre ne pouvait le savoir. Mais leur dernière nuit ensemble fut sans nul doute paisible.

Leur temps partagé avait été bref. Pourtant, ils s'étaient compris, et c'est pour cela qu'ils pouvaient se séparer sans regret. En témoignait le sourire qu'elle arborait la veille de son départ, limpide comme le ciel d'azur.

— Bon, je vais prendre congé, dit-elle.

Le 14 août, Jinya et Asagao se rendirent ensemble au sanctuaire Aragi Inari. Le grand prêtre les conduisit dans le sanctuaire intérieur, puis les laissa aussitôt seuls afin qu'ils puissent se dire adieu.

— Alors, au revoir, Kadono-kun. Merci pour tout !

Même au moment de leur séparation, Asagao resta joyeuse. Elle s'inclina avec une révérence exagérée.

— Porte-toi bien, Nymphé céleste—*dono*.

— Oh, pas encore ces formalités !

Elle ne voulait sans doute pas assombrir leurs derniers instants ensemble. Elle se montrait joyeuse, mais une pointe de tristesse voilait ses yeux. Son regret de partir prouvait que ses jours passés ici avaient compté pour elle, et Jinya éprouvait la même chose.

— Je ne pourrai sans doute pas revenir, hein ?

— J'en doute. Ce sera très probablement la dernière fois que nous nous voyons.

Une coïncidence aussi providentielle ne se reproduirait pas deux fois. La légende disait que la nymphe céleste descendait parfois sur terre pour s'amuser, mais la réalité n'était pas si clément. Il était douloureux de l'admettre, mais il s'agissait bien de leurs adieux définitifs.

— Hi hi. Je suppose que oui.

Mais Asagao porta la main à sa bouche pour étouffer un rire.

Il voulut lui demander ce qu'elle trouvait si drôle, mais elle paraissait si heureuse qu'il préféra ne rien dire. Pourquoi gâcher leurs adieux ? Qu'elle reparte avec le sourire.

— Tu as pu bien te reposer ?

— Oui. Je crois que je suis prête à faire un peu plus d'efforts de l'autre côté. Et toi, Kadono-kun ?

— Je reste tel que je suis. Je ne pense même pas à changer.

— Tu es tellement têtu.

— Et j'en suis fier.

Un léger sourire se dessina sur son visage tandis qu'elle gonflait les joues d'agacement. D'humeur expressive, elle changeait de sujet au gré de ses pensées. Ils continuèrent à échanger sur ce ton léger, jusqu'à ce que les mots s'épuisent et que le silence s'installe.

— Il est temps que je parte, alors.

Elle prit le petit couteau qu'elle avait emprunté au grand prêtre et s'entailla le pouce. Une goutte de sang rouge s'écoula, exhalant une odeur métallique. Elle se plaça devant le miroir de métal conservé au fond du sanctuaire intérieur, puis tourna la tête vers Jinya.

— Dis, Kadono-kun ? dit-elle en lui offrant son plus beau sourire. — Si jamais on se revoit, allons ensemble à un festival, d'accord ?

— Bien sûr. Je t'achèterai quelque chose si tu veux.

— Alors, une pomme d'amour.

— Marché conclu. Je n'oublierai pas.

Elle le regarda une dernière fois, puis toucha le miroir. Une lueur blanche jaillit, et elle disparut.

— ... Adieu, Asagao.

Ainsi Asagao retourna-t-elle aux cieux, sans attache ni regret.

Son cœur, qui avait été lié à la terre, s'allégea de nouveau.

La nymphe céleste avait retrouvé comment voler.

6

Le Miroir du Renard.

Il était une fois un jeune homme d'un village de forgerons qui épousa une nymphe céleste. Leurs débuts n'avaient pas été des plus heureux, mais ils finirent par tomber amoureux et devinrent de véritables époux. Un jour pourtant, la nymphe tomba malade, et le jeune homme souhaita qu'elle retourne aux cieux. Ce qui exauça son vœu fut le Miroir du Renard, forgé dans un miroir en métal à partir des cendres d'un renard. Grâce à ce Miroir du Renard, la jeune fille put regagner les cieux.

15 août.

Baigné par les rayons de l'été, le sanctuaire Aragi Inari bourdonnait d'activité. Une grande foule s'était rassemblée dans son enceinte, son ardeur rivalisant avec la chaleur accablante. Tous étaient venus pour le festival d'été, bien sûr, tout comme Jinya et les autres.

— Ouais ! On commence par visiter tous les étals, Heikichi !

— Maître, je vous en prie, faites moins de bruit. Vous me mettez dans l'embarras.

Emportés par l'entrain de la fête, le maître et le disciple s'écartèrent du groupe et se mêlèrent à la foule. Jinya les suivit du coin de l'œil, puis observa l'encombrement.

On trouvait des étals de dango, de tempuras, et même de confiseries sculptées. Les senteurs mêlées flottaient dans l'air au milieu d'un vacarme assourdissant. Des artistes de rue découpaient du papier en silhouettes ou faisaient tournoyer des assiettes, tandis qu'enfants et adultes dansaient au son des musiques du festival.

— Il y a tellement de monde ! s'écria Nomari.

C'était la première fois qu'elle voyait un festival, et Jinya l'y aurait emmenée plus tôt s'il avait su combien elle en serait ravie. Il ne put s'empêcher de sourire en la voyant courir devant avec enthousiasme.

— Voyons, Nomari-san, ne cours pas, dit Kaneomi.

Elle portait encore son sabre, même en plein festival. Elle veillait un moment sur Nomari, le temps que Jinya règle une petite affaire.

— C'est bondé, murmura-t-il pour lui-même.

— En effet, répondit Koudai, mais c'est précisément cette foule qui rend les festivals si particuliers.

Les deux hommes s'étaient assis sur un banc dans l'aire de repos, d'où ils observaient l'animation du festival.

Asagao avait regagné le ciel sans encombre, mais elle avait laissé bien des mystères derrière elle. C'était pour cette raison que Jinya était venu trouver le grand prêtre afin d'obtenir des réponses.

— Qu'est-ce donc que ce Miroir du Renard ? demanda Jinya.

Il avait vu le miroir de ses propres yeux et ne doutait pas de ses pouvoirs, mais il n'adhérait pas pleinement à l'histoire qu'on en racontait.

— Eh bien... Une légende se doit d'être composée à la fois de vérité et de fiction, répondit l'homme en reprenant les mêmes mots que précédemment.

Son sourire était doux et tranquille. Il avait affirmé qu'Asagao n'était pas la première nymphe céleste à apparaître, ce qui signifiait qu'il avait saisi dès le départ la vérité sur la présence d'Asagao, et sans doute aussi sur son dénouement.

— Le miroir existe réellement, alors quelle est la part de fiction ? demanda Jinya.

— Réfléchissez de nouveau à la légende. Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose d'étrange ? reprit l'homme sans marquer de pause.

La légende transmise au sanctuaire semblait contenir un indice sur la véritable nature de cet incident.

L'histoire du Miroir du Renard est un récit transmis ici, à Sanjyou, dans la région de Kyôto. N'est-ce pas un peu étrange qu'il mette en scène un jeune homme né dans un village de forgerons ?

À y repenser, c'était en effet singulier.

— C'est parce que le récit du Miroir du Renard et celui de la nymphé céleste sont deux histoires distinctes que l'on a combinées.

— Je comprends. Vous voulez dire que le Miroir du Renard a été fabriqué ailleurs qu'à Kyôto ?

— Exactement.

Jinya s'était donc trompé dans son raisonnement depuis le début. Mais qu'en était-il alors de l'histoire de la nymphé céleste descendue sur terre ? Il allait poser la question lorsque le grand prêtre détourna soudainement le regard. Suivant sa direction, Jinya aperçut une femme qui avançait gracieusement vers eux au milieu de l'agitation du festival.

— Pour vous, Jinya-sama.

Chiyo, l'épouse du grand prêtre, s'inclina légèrement et posa un plateau sur le banc. Il contenait deux tasses de thé et une petite assiette d'isobe mochi.

Dans son village de fer, l'isobe mochi avait été une friandise rare. Chaque fois que son père adoptif lui en préparait, c'était une immense joie. Aujourd'hui encore, il en raffolait, plus encore que des soba. Mais ni Koudai ni Chiyo n'étaient censés le savoir.

— C'était votre préféré, n'est-ce pas ? dit-elle.

Chiyo avait connu son nom avant même de lui dire le sien, et voilà qu'elle connaissait aussi son goût pour l'isobe mochi. En toute franchise, elle lui paraissait plus mystérieuse qu'Asagao elle-même, pourtant descendue des cieux. Même à présent, Chiyo gardait une allure modeste et gracieuse, sans jamais se départir de sa retenue. Un instant de silence gêné s'écoula, puis le grand prêtre se leva brusquement.

— Permettez que j'échange ma place avec mon épouse. Elle en sait bien plus que moi sur le Miroir du Renard. Il a été fabriqué dans son village, après tout.

— Hein ? Mais...

— J'avais envie de profiter un peu du festival de toute façon. Dommage qu'il n'y ait pas de pommes d'amour, mais tant pis.

Sur un ton badin, l'homme s'éloigna, même lorsque Jinya l'appela. Celui-ci regarda Chiyo, déconcerté. Elle s'assit gracieusement à ses côtés, sans manifester la moindre irritation envers son mari qui venait de lui confier la tâche de tout expliquer. Jinya demeurait troublé par ce qui venait de se passer, mais si elle possédait les informations qu'il cherchait, il n'avait rien à y redire.

— Soit. Je vous écoute donc, Chiyo-dono.

— Vous vouliez en savoir plus sur le Miroir du Renard, n'est-ce pas ? dit-elle en prenant une profonde inspiration.

Son expression s'était faite grave. Ce qu'elle s'apprêtait à révéler n'avait rien d'une légende, c'était la véritable nature du Miroir du Renard.

— Il fut créé à partir de la lance et du sang d'un démon capable de voir l'avenir. Le forgeron qui l'avait façonné voulait concevoir un miroir reflétant l'avenir, mais il forgea à la place un miroir qui reliait le passé au futur. Nous l'avons consacré en tant que go-shintai pour que nul ne puisse y toucher. Avec le temps, peut-être aussi par nécessité, son récit se mêla à celui de la légende locale du vol de vêtement, et il devint connu comme un miroir reliant les cieux et la terre.

Les légendes ne reflétaient pas la vérité, mais elles n'étaient pas entièrement fictives non plus. Le Miroir du Renard ne reliait pas les cieux à la terre, mais le passé à l'avenir. Le récit transmis au sanctuaire Aragi Inari avait pour but de dissimuler cette vérité.

Jinya ne put contenir sa stupeur. Il connaissait de nombreux objets dotés de pouvoirs particuliers, mais celui-ci les surpassait tous. Un miroir capable de faire voyager à travers le temps pouvait bouleverser un pays tout entier selon l'usage qu'on en faisait.

— Toutefois, le pouvoir du miroir s'affaiblit d'année en année. Un jour, le Miroir du Renard ne sera plus différent d'un simple miroir de métal.

— Attendez. Alors Asagao...

— ...vient du futur, oui.

— ...Je comprends.

La demoiselle céleste n'était autre qu'une simple mortelle qui s'était égarée par hasard dans le passé. Autrement dit, Asagao n'était qu'une fille ordinaire.

Jinya n'avait aucun moyen de savoir de combien de temps dans le futur elle venait, ni quelle existence elle menait là-bas. La vie étouffante qu'elle avait évoquée restait une image qu'il était incapable d'imaginer. Mais au fond, cela n'avait aucune importance. En définitive, Asagao avait choisi de retourner d'elle-même dans ce futur, et cela lui suffisait.

— Merci, dit-il.

— Ce n'est rien. J'espère seulement avoir pu vous être d'une quelconque aide.

La conversation terminée, Jinya laissa échapper un léger soupir. Malgré les zones d'ombre, il ne croyait pas que le couple Kunieda répondraient à ses questions sur leur identité. Il était pour l'essentiel satisfait. Alors c'était le bon moment pour clore la discussion. À présent, il allait retrouver Nomari et profiter du reste du festival. Il se leva pour partir lorsque Chiyo l'appela timidement.

— Hum, Jinya-sama, je crois que je préférerais que vous me parliez librement, finalement.

— Hein ? Je ne pourrais jamais...

— Je vous en prie, j'y tiens.

Il avait déjà refusé une première fois cette demande, puisqu'elle était une femme mariée. Mais elle la renouvelait, son regard grave, presque suppliant. Il hésita à céder, mais refuser deux fois lui parut cruel, alors il s'inclina.

— Très bien. En échange, Chiyo-do... Chiyo, parle-moi sans formalités, toi aussi.

Il se gratta la tête, embarrassé, en l'appelant de façon familière. Pour une raison qu'il ignorait, cela sembla la remplir de joie. Quelle femme étrange, songea-t-il, elle qui connaissait son nom et ses préférences.

— Bien. Dans ce cas...

Elle abandonna sa retenue habituelle, ses yeux brillant soudain comme ceux d'un enfant après une espièglerie réussie. Un large sourire fendit son visage, triomphant.

— Puis-je t'appeler Jinta-nii ?

Son esprit se vida. Un choc brutal ébranla sa conscience. Il n'avait pas entendu « Jinta-nii » depuis une éternité, et il ne connaissait qu'une seule personne qui l'avait appelé ainsi. Les souvenirs lui revinrent, et les mystères commencèrent à se dénouer un à un.

Bien sûr qu'elle connaissait son nom et son goût pour l'isobe mochi. Tout devenait clair : pourquoi la légende se déroulait en ce lieu, et pourquoi il s'agissait d'un Miroir du Renard. Le village sidérurgique de Kadono vénérât Mahiru-sama, la déesse locale du Feu. On disait que Mahiru-sama allumait des flammes inextinguibles et vivait aussi dans la forêt Irazu sous la forme d'un renard.

— ...C'est toi Chitose ?! s'écria-t-il d'une voix inhabituellement forte.

Chiyo—Chitose éclata de rire, ravie de le voir si troublé.

— Tu en as mis du temps, Jinta-nii.

Chitose, la fille du salon de thé du village. Elle faisait partie de ceux qui avaient accepté sa petite sœur, et elle appréciait beaucoup Jinya lui-même. Lorsqu'il avait quitté son village, voilà trente-deux ans, elle n'était encore qu'une fillette. L'image de cette enfant restait si vive dans son esprit qu'il n'avait jamais envisagé qu'elle puisse grandir, quitter le village et se marier.

— Que fais-tu ici ?

— Ceci est un sanctuaire affilié à Kadono. Après le décès de la princesse, j'ai repris le rôle d'Itsukihime. C'est ainsi que nous avons fini par gérer cet endroit en couple.

Le récit du Miroir du Renard situait son origine dans un village de forgerons, ce qui paraissait étrange pour une histoire de Kyôto, mais pas pour une histoire de Kadono. Le sanctuaire Aragi Inari honorait lui aussi une divinité renard. En toute vraisemblance, il avait d'abord été établi pour vénérer une forme de Mahiru-sama.

— Tu es l'Itsukihime ?

— Je l'étais, mais seulement de nom. Avec la disparition de Yarai, je n'étais plus qu'une simple prêtresse.

— Je vois. C'est ainsi que tu es devenue Chiyo.

Tout comme Shirayuki était devenue Byakuya, Chitose avait abandonné une partie de son ancien nom pour adopter le caractère de la « nuit », devenant Chiyo. Elle reprenait ainsi une tradition interrompue à cause de son échec.

— Et Kadono ? demanda-t-il.

— Je l'ai confié à ma fille. Nous ne laisserons pas s'éteindre de nouveau la lignée des prêtresses.

— Alors, c'est elle l'Itsukihime actuelle ?

— Oui. Les Itsukihime ne sont plus limitées au sanctuaire, à présent. Le nôtre est désormais semblable à n'importe quel autre. J'aime bien son nouveau nom, d'ailleurs, dit-elle en étouffant un rire.

Jinya laissa échapper un soupir où perçait son émotion, puis posa les yeux sur elle. L'enfant qu'elle avait été était devenue une femme accomplie, digne, qui soutenait son mari. Il était étrange de constater combien les années l'avaient changée.

— Kadono doit avoir beaucoup changé.

— Oui, et c'est bien dommage. Si j'étais devenue Itsukihime un peu plus tôt, j'aurais pu t'avoir comme protecteur.

— Ha ha. Vraiment ?

— Malheureusement, nous n'avons plus de gardiens pour les prêtresses.

Ces retrouvailles inattendues avaient quelque chose de réconfortant, mais aussi de doux et d'apaisé. Sans doute était-ce parce qu'ils avaient tant vieilli l'un et l'autre. Ils plaisantaient et riaient, oubliant le temps écoulé et les changements qu'ils avaient traversés.

— Je suis heureuse d'avoir pu tenir la promesse que je t'avais faite, dit-elle.

Il afficha un air surpris, mais se rappela vite et sourit.

— Tu t'en souviens ? demanda-t-elle.

— ...Oui. Je m'en souviens.

Lorsqu'il avait quitté Kadono, il avait dit qu'il aimerait goûter de nouveau à son isobe mochi s'il revenait un jour. Il n'avait dit cela que parce qu'il n'avait pas eu le cœur d'avouer qu'il ne reviendrait jamais, mais elle, elle avait retenu ses mots. Cela le toucha profondément.

— Je t'en prie, goûte.

— Merci.

Il tendit la main vers l'isobe mochi qu'elle avait apporté. La sauce soja exhalait un parfum gourmand, et le mochi était encore chaud. Il en porta un à sa bouche et le trouva délicieux. L'isobe mochi qu'elle avait préparé égalait ceux que son père adoptif lui cuisinait autrefois.

— C'est merveilleux.

— Évidemment.

L'image de la jeune Chitose se superposait à celle de la Chiyo adulte. Ce n'était sans doute qu'un jeu de sa mémoire, mais il était heureux de pouvoir retrouver un instant ces jours révolus.

— Père !

Une voix le tira de ses souvenirs. Nomari agitait la main depuis la foule, Kaneomi à ses côtés. Cette dernière paraissait épuisée, sans doute d'avoir été entraînée partout.

— Vas-y, dit Chitose.

— ...Merci.

Il était réticent à la quitter, mais il ne pouvait pas non plus ignorer sa fille. Il avala son thé d'une traite, puis se leva.

— Adieu... Non. À bientôt, alors, Chitose.

— En effet. Prends soin de toi, Jinta-nii.

Ils n'avaient nul besoin d'adieux, ni de craindre leur séparation. Ils pourraient se revoir quand ils le voudraient.

— Père, as-tu fini de parler ? demanda Nomari.

— Oui.

Baigné par les rayons d'été, entouré des musiques du festival, Jinya rejoignit Nomari et prit sa main. Il ressentit la chaleur de l'été et une profonde impression de bonheur.

— J'ai faim !

— Moi aussi. Et si on essayait des pommes d'amour ?

— D'accord ! C'est quoi, une pomme d'amour ?

— ...Tu sais, je ne sais pas vraiment moi-même.

Les pommes d'amour lui étaient venues à l'esprit parce qu'elles étaient la friandise préférée d'Asagao, mais qu'étaient-elles exactement ? Des confiseries en forme de pomme ? Des sucreries au goût de pomme ? Il l'ignorait, et il n'aperçut aucun étal de pommes d'amour en cherchant des yeux.

— Enfin, peu importe. Allons voir ce qu'ils proposent d'autre, dit-il, et tous deux se mirent à explorer le festival.

Il aimerait un jour tenir la promesse faite à Asagao. Puisqu'elle venait du futur, peut-être cela serait-il possible. Il se renseignerait d'ici là sur ce qu'étaient vraiment les pommes d'amour.

— Père, par ici, par ici !

— J'arrive, j'arrive.

Pour l'instant, toutefois, il se contenterait de savourer les réjouissances du festival.

Le ciel était d'un bleu limpide, et leur fête d'été ne faisait que commencer.

Il existe de nombreuses théories quant à l'origine des pommes d'amour, mais la plupart s'accordent à dire qu'elles furent inventées sur la côte ouest des États-Unis.

Les premières pommes d'amour ne furent créées qu'en 1908, soit trente-six ans après le moment où se situe cette histoire, et elles ne figurèrent dans les festivals japonais que bien des années plus tard.

Quand je repris connaissance, j'étais étendue sur le sol du sanctuaire intérieur.

— ...Hein ?

Je m'assis et regardai autour de moi. J'entendais la musique du festival et me dirigeai vers une zone éclairée. Prenant soin de ne pas me faire remarquer, je sortis du sanctuaire intérieur et constatai qu'un festival battait son plein.

Les abords du sanctuaire Jinta regorgeaient de stands, tous ceux que je connaissais bien : takoyaki, saucisses, pêches aux poissons rouges, pommes d'amour, tir à la cible, bananes enrobées de chocolat, et autres.

— ...J'y suis arrivée.

Je laissai échapper un grand soupir de soulagement. J'étais revenue à mon époque.

J'avais vécu maintes expériences étranges grâce à un camarade de classe, mais celle-ci surpassait toutes les autres. Jamais je n'aurais imaginé finir par visiter l'ère Meiji.

— Kaoru ? C'est toi ? entendis-je appeler derrière moi.

Je me retournai et vis Miyaka, mon amie proche depuis le collège, se tenant là.

— Oh, salut, Miyaka-chan.

— Salut. Tu es là pour le festival ?

— Ah ah. Oui, on va dire ça, répondis-je d'un ton embarrassé.

Elle ne me croirait sans doute pas si je lui disais que je revenais de l'ère Meiji. Ou peut-être que si ? Elle n'était pas étrangère aux affaires occultes, alors qui sait ? Miyaka-chan, tu peux me rappeler quelle année on est ?

— Quoi ? Pourquoi ?

— Ça m'a un peu échappé. Tu sais comment c'est.

— Bon, d'accord. C'est l'an 21 de l'ère Heisei.

Donc, 2009 selon le calendrier occidental. Et puisque c'était la nuit du festival, cela devait être le 15 août. Il ne s'était écoulé qu'une demi-journée depuis que cette étrange lumière m'avait enveloppée.

— Ton yukata avec des ipomées est vraiment mignon, dit-elle.

— Merci. Toi aussi, tu es jolie.

— N'exagère pas. S'il te plaît.

Elle portait son habit de prêtresse, ce qui la gênait visiblement. Sa silhouette grande et élancée mettait vraiment en valeur tout ce qu'elle revêtait. Contrairement à moi. C'était tellement injuste.

— Oh, en parlant de yukata... fit-elle en fronçant légèrement les sourcils.

Son visage était d'ordinaire impassible, mais là elle semblait boudier.

— Oui ?

— J'ai croisé Tu-Sais-Qui près des marches de pierre tout à l'heure.

« Tu-Sais-Qui » voulait clairement dire Kadono-kun. C'était étrange de penser qu'il était encore présent alors que je venais de le voir à l'ère Meiji. Il avait bien dit être un démon pouvant vivre environ mille ans, mais c'était difficile à avaler.

— Il portait ce... kinagashi ou je ne sais quoi ? continua-t-elle.

Apparemment il avait un rendez-vous, mais il attendait toujours qu'elle arrive, la dernière fois que je l'ai vu.

— Un rendez-vous ?

Elle acquiesça d'un air contrarié. En y repensant, je l'avais invité à venir faire un tour au festival avec moi, mais il m'avait répondu qu'il avait déjà un engagement. Alors c'était ça, un rendez-vous ?

— Oui. Apparemment, ils avaient prévu ça depuis longtemps.

— Je me demande qui peut bien être son invitée. Peut-être quelqu'un qu'on connaît ?

Elle haussa les épaules et répondit avec une pointe d'agacement :

— Qui sait ? Il a dit que c'était une nymphé céleste, en tout cas. Peut-être la personne dont il m'a parlé et qui te ressemble ?

Kadono-kun m'appelait parfois « nymphé céleste », sans que je sache trop pourquoi. Il paraissait que j'étais le portrait craché d'une vieille connaissance à lui, au point qu'il m'appelait parfois « Asagao » par erreur. Mais désormais, je connaissais la véritable histoire.

Sous la musique du festival, il me sembla entendre encore les mots que j'avais prononcés autrefois : « Si jamais nous nous revoyons, allons ensemble à un festival, d'accord ? » Je n'avais fait cette promesse qu'un instant plus tôt, et pourtant il s'était écoulé plus d'un siècle. Sans m'en rendre compte, je m'étais mise à courir.

— Quoi... Kaoru ?

J'entendis Miyaka m'appeler derrière moi, mais je ne ralentis pas. L'idée ne me lâchait pas. Je courais comme si ma vie en dépendait. Mon étrange expérience hors du temps était encore si vive dans mon esprit, et c'était sans doute pour cela que je désirais tant le voir. Je voulais savoir quelle expression il afficherait. Peut-être que, pour une fois, je le surprendrais ? J'avais un grand sourire aux lèvres, et je n'avais aucun doute qu'il serait là à m'attendre.

Mon yukata n'était pas fait pour courir, mais je dévalai quand même les marches de pierre deux par deux. J'atterris de justesse, manquant de trébucher, puis scrutai les environs. Il y avait beaucoup de monde, mais je le repérai aussitôt, légèrement à l'écart du chemin.

— Tu es en retard, Azusaya.

Il était là, à m'attendre, la nymphé céleste, exactement comme je le savais.

— Heu, euh...

Il me fit signe de la main en me voyant. Il portait un simple kimono sans haori ni hakama, qui lui allait bien mieux que son uniforme scolaire. Il n'avait pas changé par rapport à l'ère Meiji.

— Calme-toi, pour commencer, dit-il.

— O-oui. Pardon. Heu... ça faisait longtemps... ?

Ne sachant pas quoi dire, je laissai échapper une phrase idiote. Mon visage devait être écarlate.

Il me sourit avec douceur.

— En effet. Je peux enfin t'appeler Asagao de nouveau, hein ?

Je sentis mes joues s'embraser davantage, et mes épaules tremblèrent. J'étais seulement une fille qu'il avait connue une semaine, et pourtant il se souvenait encore de moi après plus d'un siècle. Cela me rendait immensément heureuse.

— Tu te souviens.

— Bien sûr. Nous avons promis d'aller ensemble à un festival, non ?

— Ah ah, oui. Je ne pensais pas que tu te rappellerais vraiment de moi.

Tout cela remontait à plus d'un siècle pour lui, et malgré cela il se souvenait de moi en tant qu'Asagao.

— Tout cela est un peu étrange, dis-je.

— Pour moi, c'est surtout nostalgique. Je ne repense pas souvent à cette époque, mais je me souviens que c'étaient de bons moments.

Il voyait sans doute autre chose, un autre temps peut-être, en posant les yeux sur moi. Son regard se plissa doucement. Il n'avait rien d'un lycéen, plutôt l'air de quelqu'un qui avait réellement vécu plus d'un siècle. C'est pour cela que je ne pus m'empêcher de lui poser une question.

— Dis, Kadono-kun ? Je peux te demander quelque chose ?

— Bien sûr.

— Merci. Alors...

J'hésitai un peu, puis trouvai le courage de répéter la même question que je lui avais posée jadis.

— Est-ce que tu es... heureux ?

Ce que j'avais vécu il y a peu, était pour lui déjà de l'histoire ancienne. Cent ans s'étaient écoulés. Nomari n'était plus. Somegorou et Heikichi non plus. Kaneomi avait disparu, elle aussi.

Tous ceux avec qui j'avais partagé de bons moments avaient depuis longtemps quitté ce monde. Kadono-kun avait sans doute connu bien plus d'adieux que je ne pouvais l'imaginer, et pourtant il souriait maintenant avec tant de douceur. Je voulais savoir ce qu'il pensait.

— Bien sûr que je le suis, répondit-il d'une voix ferme comme l'acier, mais toujours empreinte de douceur. Vivre aussi longtemps signifie avoir connu de nombreuses pertes, et je ne pourrais pas prétendre que cela ne m'a pas attristé. Mais tout n'est pas négatif. J'ai perdu beaucoup de choses, mais j'en ai gagné beaucoup aussi. Et puis, si je n'avais pas vécu si longtemps, je ne pourrais pas profiter de ces retrouvailles inattendues qui surgissent parfois.

Autrefois, il n'avait pas su dire qu'il était heureux. Mais maintenant, après un laps de temps que je ne pouvais même pas concevoir, il le pouvait. Et j'en étais profondément heureuse pour lui.

— Ça veut dire... moi ? demandai-je.

— Tu n'imagines pas combien j'ai été heureux de te revoir.

— Oh là là, ça recommence.

Je ris pour détourner son commentaire, mais j'étais sûrement rouge comme une tomate. Lui, en revanche, ne sourcilla même pas en le disant, ce qui était franchement injuste.

Il balaya les stands du regard.

— Allons-y, maintenant. Je vais t'acheter une pomme d'amour, comme je l'avais promis.

Il se retourna, l'ourlet de son vêtement flottant légèrement avec élégance. Une fois encore, je ressentis vivement qu'il appartenait vraiment à un autre temps.

— Oui... Cette tenue te va vraiment bien, dis-je.

— Vraiment ? Moi, je dirais que ton yukata te va bien mieux encore.

— H-hein ? Tu trouves ?

Je portais le yukata aux ipomées que j'avais acheté spécialement pour le festival. Je l'aimais bien, mais son compliment inattendu me rendit un peu gênée.

— Oui. Un yukata à fleurs d'ipomée te va à merveille.

Au fond, peut-être qu'une part de moi savait qu'il dirait cela, tout comme une part de moi attendait les mots qu'il prononça ensuite.

— En fait, tu es exactement comme la nymphe céleste que j'avais gardée en mémoire

Ainsi, la promesse inoubliée jurée il y a de nombreuses années trouva son accomplissement en ce jour.

Fleur Stérile

1

Son corps était engourdi. Son souffle était saccadé. Ses jambes pesaient comme du plomb. Pourtant, il avançait toujours.

— Reste avec moi ! Nous allons bientôt rejoindre les forces principales !

Un souffle haletant frôla son oreille, et une faible réponse lui parvint.

— Ah... J'aurais... aimé... voir la nouvelle ère...

— Qu'est-ce que tu racontes ?! Nous la verrons, portée par nos propres mains ! Nous ne devons pas mourir ici !

Son camarade sur le dos, il poursuivit le long chemin. Tous deux avaient mis leur vie en jeu ensemble, et l'idée d'abandonner l'autre à son sort ne lui effleura jamais l'esprit. Il avançait, encourageant sans cesse l'homme affaibli qu'il portait.

— Hé... Oui... dit son camarade en esquissant un dernier sourire. —
Nous ferons... advenir... une nouvelle...

Et, ainsi, il rendit son dernier souffle.

La guerre de Boshin fut un conflit qui se déroula de 1868 à 1869 entre l'armée du nouveau gouvernement, composée principalement de l'alliance Satsuma-Chôshû, et les forces shogunales, ainsi que l'alliance Ôetsu-Reppan-Dômei. Elle eut lieu de la fin du Bakumatsu au début de l'ère Meiji et s'acheva sur la victoire de l'armée du nouveau gouvernement. Après la guerre, les forces vaincues furent publiquement démantelées et la légitimité du gouvernement Meiji à régner sur le Japon devint une réalité incontestable.

Les samouraïs s'étaient battus avec acharnement dans les deux camps. Mais même si tant d'entre eux avaient donné leur vie, l'ère nouvelle qui s'ouvrait n'était plus la leur. Si l'époque d'Edo pouvait être appelée l'ère des samouraïs, sa fin marquait aussi la leur.

C'était en mars, la neuvième année de l'ère Meiji (1876). Jinya marchait sur la rue Sanjô en compagnie de sa fille Nomari. Elle avait désormais treize ans et avait gagné un peu en maturité, mais elle aimait toujours profondément son père. Elle l'accompagnait volontiers chaque fois qu'il sortait acheter des provisions pour le restaurant, et c'était ce qu'ils faisaient aujourd'hui lorsqu'il s'arrêta soudain dans sa marche.

— Père ? demanda Nomari en levant vers lui des yeux inquiets. Le ruban rose qu'il lui avait offert retombait sur ses épaules, retenant ses cheveux noirs relevés.

— ... Hein ? Oh, pardon.

— Il y a un problème ? Tu n'as pas l'air bien.

— Ce n'est rien. Rien du tout.

Il tenta de minimiser son trouble, mais son expression restait crispée tandis qu'il fixait le journal qu'il tenait à la main. Un colporteur qui criait « Numéro spécial ! Numéro spécial ! » les distribuait au bord de la route, et le contenu avait frappé Jinya comme un coup fatal.

— ... Le décret d'abolition du port du sabre, hein ?

Afin d'asseoir davantage sa légitimité, le gouvernement Meiji entreprit d'abolir tout ce qui pouvait encore rappeler l'ère d'Edo. Edo fut renommée Tokyo, le système féodal fut remplacé par un système préfectoral, et les samouraïs furent réduits au rang de classe guerrière, un statut qui n'était plus qu'un titre vide.

Plus tard, le 7 février de l'an 6 de l'ère Meiji, la pratique de la vengeance d'honneur fut interdite par ce que l'on appela le « Décret d'interdiction des vendettas ».

À l'époque d'Edo, venger le meurtre d'un parent était un droit allant de soi. Un samouraï qui pleurait un proche assassiné sans chercher à le venger était tourné en ridicule et n'était pas considéré comme un vrai guerrier par les autres. Mais désormais, tuer au nom de la vengeance était un crime, pur et simple.

Plus tard encore, en l'an 9 de l'ère Meiji, fut promulgué le décret d'abolition du port du sabre. Il interdisait à tous la possession publique de sabres, à l'exception de ceux qui portaient le costume de cour parmi la noblesse, les militaires et les officiers de police. En somme, ceux qui n'appartenaient pas à la classe privilégiée du gouvernement Meiji perdaient leur droit de porter un sabre. C'était le dernier clou planté dans le cercueil des samouraïs.

— Comme les temps changent..., murmura Jinya.

Ce regret était partagé par tous ceux qui avaient vécu avec le sabre à leur côté. Sans même s'en rendre compte, il tendit la main gauche vers Yarai.

Son sabre et sa haine ne signifiaient rien pour le Meiji. L'ère nouvelle née des jours tumultueux du Bakumatsu ne lui inspirait qu'une suffocante oppression.

Shhhft, le vent souffla.

Après un repos complet, elle dégaina sa lame dans un geste fulgurant. Le son de l'air fendu pouvait facilement se confondre avec celui d'une brise. Le gris sombre de l'acier étincelait d'orange sous le soleil couchant qui baignait la cour.

Kaneomi se concentrait tout entière sur ses mouvements. À chacun de ses gestes, ses cheveux et ses vêtements s'élevaient, son entraînement au sabre semblant se muer en danse. Si ses pas rappelaient une danse, alors le sifflement de l'air tranché en devenait la musique. Trancher, balayer, percer. Elle déployait avec grâce toutes les bases du sabre. Le sabre était un outil pour tuer, et les arts martiaux n'étaient rien d'autre que des techniques pour ôter la vie, pourtant il se sentait malgré lui captivé.

Peu à peu, sa danse gagna en vitesse, jusqu'à devenir un tourbillon de mouvements. Puis, enfin, un dernier coup farouche s'abattit, et Kaneomi s'immobilisa.

— Magnifique, dit-il.

Son éloge était bref, mais c'était précisément ce qui le rendait si sincère.

Le soir tombait. Jinya avait suivi sans sourciller la pratique de Kaneomi dans la cour arrière du *Soba du Démon*.

Sa forme n'avait rien d'artificiel et offrait un spectacle admirable. La rigueur de son entraînement se reflétait dans ses gestes affinés et empreints de sérénité.

— Kadono-dono, fit-elle avec surprise en remarquant sa présence.

Jinya maniait le sabre avec plus de force qu'elle, aussi son éloge la prit-il quelque peu de court.

— C'était un beau maniement du sabre, que l'on n'atteint pas avec de petits efforts.

— Tu me flattes. Ces compétences ne sont rien, et elles ne vaudront bientôt même plus cela.

Son sourire empreint de douleur montrait qu'elle avait dû entendre parler du Décret d'abolition du port du sabre. Son visage s'assombrissait, malgré la sérénité dont elle avait fait preuve quelques instants plus tôt.

Jinya s'assit sur la véranda. Kaneomi l'ignora et fit balancer son sabre deux fois, puis une troisième, avant de fixer sa lame, comme pour vérifier qu'elle était bien encore dans sa main.

— Tu as entendu la nouvelle, toi aussi ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Je vois. À vrai dire, je savais que ce jour arriverait, et pourtant je reste désemparée maintenant que c'est officiel.

Avec un sourire inhabituellement fébrile, elle posa sur son sabre un regard triste. Elle ressemblait à une enfant en proie aux doutes. Jinya ne chercha pas à lui offrir de paroles de réconfort, mais il comprenait ce qu'elle ressentait.

Le décret l'avait, lui aussi, bouleversé. Sa main gauche s'était avancée d'elle-même vers Yarai, vérifiant la présence familière à son côté.

— Kaneomi, le maniement de ta lame... pourrais-tu abandonner la chose ?

— Certainement pas. Cette lame est ce que je suis. Comment pourrais-je jamais m'en séparer ?

Sa voix était décidée, mais teintée de découragement, et ses paroles simples reflétaient les propres pensées de Jinya.

— Je ressens la même chose...

Il était encore jeune lorsqu'il avait reçu son premier sabre. C'était un sabre de bois, offert par le père de son ami d'enfance. Pensant que la force lui permettrait de protéger bien des choses, Jinya l'avait manié avec une ardeur insensée. Rien n'avait changé lorsqu'il reçut un vrai sabre.

Il avait manié sa lame pour protéger autrui. Pour cela, il avait connu autant de succès que d'échecs au fil des années. Mais avec le temps, les fardeaux qu'il portait s'étaient accumulés, et son sabre s'était souillé de chaque charge superflue. Pourtant, jamais il n'avait songé à l'abandonner.

Le sabre n'était qu'une arme, mais avec les années, il était devenu un bouclier pour protéger ce qu'il chérissait. Un simple outil s'était changé en ami ; un compagnon de vie était devenu son identité même. Le sabre avait toujours été à ses côtés, et voilà que l'ère nouvelle exigeait qu'il le laisse derrière lui.

— Kadono-sama, sommes-nous arrivés jusqu'ici pour être effacés ?

Il n'eut pas de réponse à lui donner. Mais une chose était certaine.

— Je ne sais pas. Mais... je crois que nous avons manqué le moment où nous aurions dû mourir.

La mort ou le déshonneur. Vivre au-delà de l'instant où l'on aurait dû périr pouvait être chose ignoble. Hatakeyama Yasuhide avait entrevu ce futur, et c'est pourquoi il avait choisi de mourir en samouraï. Peut-être avait-il eu raison.

Jinya leva les yeux vers le ciel qui se dissolvait dans le crépuscule, se souvenant du sourire de cet homme mort en samouraï.

— Hé, patron ? Vous avez entendu la nouvelle au sujet du décret sur les sabres ?

Deux clients l'interpellèrent soudainement un jour, à l'heure du déjeuner. Il s'était installé depuis quelque temps à Kyôto, et nombre de clients lui adressaient la parole sans faire de manière. En général, il s'efforçait d'être avenant, mais ce jour-là il n'en avait pas la force. Son visage était plus crispé que jamais.

— ... Oui.

— Une bonne chose, pas vrai ? Voilà qui a remis à leur place tous ces types qui se baladent avec un sabre ! Nous sommes vraiment entrés dans un tout autre monde, désormais.

— ... Vraiment ?

Les deux hommes cessèrent de manger dans leur exaltation, préférant parler avec enthousiasme du décret d'abolition du port du sabre. Jinya savait qu'ils n'avaient aucune mauvaise intention, mais il ne parvenait pas à leur donner de véritables réponses. Il était simplement trop habitué à la présence de Yarai à ses côtés.

— Le pays grouillait autrefois de ces fichus rôlins, toujours à se croire importants sous prétexte qu'ils portaient un sabre. Mais maintenant nous en serons débarrassés ! Hourra pour le nouveau gouvernement !

— Tu l'as dit ! Et regarde un peu le gâchis que ces stupides samourais ont fait du pays. On aurait dû leur retirer leurs sabres depuis longtemps ! Ce n'est pas comme s'ils avaient eu le cran de s'en servir !

— Exactement ! On se porte mieux sans les samourais. Pense seulement à combien la vie était dure quand ils dirigeaient, comparé à maintenant.

Le cœur de Jinya se serrait à chaque éclat de rire tonitruant des deux hommes. Il avait l'impression qu'ils se moquaient du sabre auprès duquel il avait vécu tout ce temps.

Sans s'en rendre compte, il serra les poings. Il s'apprêtait à leur lancer un regard noir quand Somegorou vida le contenu d'un kitsune soba sur leurs têtes.

— Aïe ! s'écrièrent-ils, éclaboussés de soupe brûlante.

— Oh, vraiment désolé. Je commence à me faire vieux, vous voyez. Je ne sais plus trop ce que je fais parfois. Je deviens peut-être gâteux, qui sait.

Somegorou n'essaya même pas de feindre sérieusement l'ignorance, ni même de regarder les deux hommes. Il afficha un sourire factice et croisa les bras, feignant une surprise moqueuse devant ses propres gestes.

— Mais il t'est passé quoi par la tête ?!

— Crois pas que tu vas t'en tirer comme ça !

Son numéro ne fit qu'attiser leur colère, leurs visages rougissant alors qu'ils criaient sur lui. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il cessa de jouer l'imbécile.

— Ce qu'il m'est passé par la tête ? Je vous renvoie la question.

La température sembla chuter de quelques degrés. En réalité, non, mais le ton glacé et le regard mordant de Somegorou donnaient cette impression. Les deux hommes se raidirent, ressentant une intensité farouche difficile à imaginer de la part d'un homme d'âge mûr déjà passé la quarantaine. Les autres clients du restaurant observaient la scène avec nervosité.

— Vous avez un sacré culot de parler comme vous l'avez fait. Dégagez, imbéciles. La prochaine fois, vous ne vous en sortirez pas avec seulement des soba sur la tête, dit Somegorou.

Ses yeux exprimaient une fureur silencieuse mais brûlante.

Accablés, les deux hommes reculèrent d'un pas. Somegorou avait affronté nombre de démons et en était sorti vivant, et son regard seul pouvait être considéré comme une arme. Les hommes avaient perdu toute envie de se battre.

— Pff, sortons d'ici.

— Ouais. On ne remettra plus jamais les pieds dans ce restaurant !

Ils quittèrent la salle en fulminant, lançant des répliques dignes de méchants se seconde zone. En réalité, ils ne payèrent même pas leur repas.

Somegorou fit claquer sa langue, puis reprit aussitôt son faux sourire habituel.

— Eh bien, ça s'est animé, hein ? Toutes mes excuses, tout le monde. Je vous en prie, continuez à profiter de votre repas.

Avec les gestes exagérés d'un amuseur, il s'inclina devant les clients restants. Sa comédie suffit à calmer l'agitation. Après s'être assuré que l'ambiance s'était détendue, il alla s'asseoir près de la cuisine.

— Désolé pour ça, Somegorou, dit Jinya.

— Au contraire, c'est moi qui devrais m'excuser d'avoir fait fuir tes clients.

— Pas du tout. C'était rafraîchissant à regarder.

— Ah bon ?

En tant que propriétaire du restaurant, Jinya n'était pas en position de se fâcher contre ses clients. C'est pourquoi Somegorou le fit pour lui, veillant en plus à minimiser l'incident afin que Jinya ne se sente en rien redevable. Jinya ne put s'empêcher d'esquisser un faible sourire devant la gentillesse de Somegorou.

— Au fait, Jinya...

À l'instant, l'expression de Somegorou devint grave. Il joignit ses doigts et les tint devant son visage, puis resta immobile. Dix secondes bien pleines de silence s'écoulèrent avant qu'il ne rompe enfin l'air oppressant en disant :

— Je peux avoir un autre déjeuner ?

Le kitsune soba de Somegorou gisait éparpillé sur le sol.

Après le travail, Jinya dîna avec Nomari puis se détendit dans leur logement. Il but son thé d'après-repas comme à l'habitude. Cependant, Nomari sortit de son comportement habituel en s'appuyant soudain contre son dos. Il sentit sa douce chaleur à travers les plis de leurs vêtements et se demanda ce qui lui prenait.

— Nomari ?

— Oui ?

Elle avait treize ans maintenant et gagnait chaque jour en indépendance vis-à-vis de Jinya, et pourtant elle s'appuya contre lui à cet instant. Il fut heureux de son affection, mais s'interrogea sur l'origine soudaine de ce geste.

— Il y a quelque chose ?

— Mmm, je suppose. J'avais envie qu'on me chouchoute un peu.

Elle se retourna pour le prendre dans ses bras par-derrière, comme un parent le ferait avec un enfant. Elle le serra fort, porta ses lèvres près de son oreille et chuchota doucement :

— Courage, Père.

— Nomari ?

— Je ne peux pas imaginer un monde où tu ne portes plus de sabre, mais... ça ira.

Jinya resta sans voix. Il avait cru qu'elle cherchait son attention, qu'elle voulait qu'il la cajole, mais il s'était trompé. Elle le consolait sous le prétexte de vouloir être choyée.

— ... Donc c'est moi qu'on chouchoute ?

— Hé hé, bien sûr. Je vais devenir ta mère, et c'est le rôle d'une mère de prendre soin de son enfant.

Lorsqu'elle était plus jeune, elle avait déjà dit quelque chose de semblable. Il avait pensé qu'avec le temps elle réaliserait combien cette idée était insensée et qu'elle y renoncerait, mais jamais elle n'était revenue sur ses paroles. Peut-être était-ce parce qu'elle savait qu'un jour elle dépasserait Jinya lui-même.

En tant que démon, Jinya ne vieillissait pas. Dans dix années à peine, Nomari aurait déjà assez grandi pour qu'il devienne difficile de se faire passer pour son père. C'était peut-être pour cette raison qu'elle affirmait vouloir devenir sa mère, afin qu'ils puissent rester une famille dans les années à venir.

— Tu dis encore ça ? fit-il.

— Bien sûr. Tu m'as soutenue tout ce temps, alors il est normal que je grandisse vite pour pouvoir te soutenir à mon tour.

Quelle chose insensée à dire. En vérité, elle le soutenait déjà. Sa seule présence lui permettait d'être celui qu'il était aujourd'hui.

— Oh, je sais. Et si on allait se promener demain ? Puisque tu ne peux plus porter de sabre, tes mains ne seront-elles pas libres ? Nous pourrions marcher en nous tenant par la main.

Il avait trouvé le bonheur, une chose précieuse et rare. Il sourit, ressentant une joie, une véritable joie, profondément ancrée en lui.

Mais plus profondément encore, quelque chose d'inconnu projetait une ombre sur son cœur.

Il avait un ami qui se mettait en colère à sa place. Il avait une fille qui resterait auprès de lui-même au fil des ans.

Et pourtant, il lui faisait mal de savoir que le contact familier de l'acier froid s'éloignait de lui.

2

Jinya avait promis la veille d'aller se promener avec Nomari, aussi ferma-t-il le restaurant après le déjeuner. Somegorou fut stupéfait de trouver l'endroit clos, mais Jinya n'avait jamais eu grand intérêt à le maintenir ouvert, puisqu'il ne s'agissait pour lui que d'un moyen de se fondre dans la société. Remercier sa fille de l'avoir consolé dans sa faiblesse lui paraissait infiniment plus important.

Nomari était déjà prête à sortir, et il ne voulait pas la faire attendre. Il se changea rapidement, ôtant ses habits de travail pour enfiler un sous-kimono, puis un long kimono ceinturé. Il ajouta un hakama, complétant ainsi une tenue entre le formel et le décontracté. Aucun sabre ne pendait à sa taille.

Son flanc lui paraissait plus léger qu'à l'accoutumée, et cette sensation l'agitait un peu. Il savait que c'était inévitable, mais l'inconfort persistait malgré tout. Il n'avait nullement l'intention d'abandonner la lame, puisqu'il lui fallait une arme pour terrasser les démons. Mais il ne voulait pas porter de sabre en plein jour et risquer d'avoir des ennuis avec les autorités. Peut-être qu'autrefois il s'en serait moqué, mais il avait Nomari désormais, et il ne voulait pas lui causer d'inquiétude.

— Je me suis souillé, hein ? murmura-t-il, se souvenant des paroles qu'un autre avait prononcées jadis.

Jinya s'était chargé de fardeaux superflus qui n'avaient fait que diluer la pureté de son véritable objectif. Il s'exaspérait de ne pas avoir su rester pur, mais il voyait encore du mérite dans cette manière d'être.

Même ainsi, une ombre demeurait suspendue sur son cœur, et il ne savait comment la décrire exactement. Pour l'heure, il ajusta son col et acheva de se préparer.

— Prête, Nomari ?

— Oui ! répondit-elle avec un grand sourire lorsqu'il la rejoignit à la porte.

L'idée qu'il pouvait contempler ce sourire simplement en laissant Yarai derrière lui allégea un peu son cœur.

Ils marchèrent dans les rues, main dans la main, sans but précis, mais cela suffisait à rendre Nomari heureuse. Pourtant, elle ne se laissait pas emporter par sa seule joie. Elle marchait à sa gauche, du côté où il portait d'ordinaire son sabre, comme pour compenser l'absence de Yarai. Sa délicate attention lui rappela combien il avait élevé une fille aimante, et il en éprouva un peu de bonheur. Les enfants grandissent si vite, songea Jinya, et cela apporte autant de joie que de tristesse. Comme il est difficile d'être père.

— Kadono-sama ?

Après avoir longé la rue Sanjô quelque temps, ils croisèrent Kaneomi qui rentrait *Au Soba du Démon*. Elle avait le même air que d'habitude : sa longue chevelure noire, sa tenue imposante et le sabre à sa hanche.

— Tu rentres, Kaneomi ?

— Oui. Le restaurant est fermé ?

— Oui. Nous avons des affaires à régler.

Il évita de préciser que ses affaires consistaient à se promener avec sa fille.

Kaneomi posa les yeux sur sa taille et esquissa un faible sourire.

— Comme c'est surprenant. Je crois bien ne t'avoir jamais vu sortir sans sabre.

— Oui, eh bien, ce serait un problème de se faire attraper avec.

Il jeta un regard vers Nomari, et Kaneomi hocha la tête, comprenant. Porter un sabre était désormais un crime. En tant que père de Nomari, il ne pouvait se permettre d'avoir des ennuis avec la loi.

— Pour ta fille, hein ? Voilà qui te ressemble bien.

— Je vois que tu as apporté le tien.

— Bien sûr. Cette lame est ce que je suis. Je ne peux pas m'en séparer.

Elle toucha doucement son Yatonomori Kaneomi.

Jinya ne lui en fit pas reproche. Il n'en avait de toute façon pas le droit, puisqu'il possédait lui aussi quelque chose dont il ne pouvait se détacher.

— J'imagine que tu ne peux pas non plus te séparer de ton sabre, Kadono-sama. Tu l'as seulement laissé derrière toi pour l'instant, je me trompe ?

Elle avait raison. Il ne portait pas de sabre à cet instant parce qu'il marchait avec sa fille, mais il n'avait pas renoncé à son but. La vendetta et le port du sabre avaient beau être devenus illégaux, sa haine, elle, demeurait.

Jinya ressentait vivement le rythme effréné de l'ère nouvelle. Tant de choses changeaient, et lui restait en arrière.

— Je rentre la première.

— Ah. Très bien.

Kaneomi mit rapidement fin à la conversation et s'éloigna, se mettant bientôt à courir légèrement avant de disparaître de la vue.

— On dirait qu'elle est pressée.

— Père, regarde.

Nomari désigna un groupe d'officiers de police. Kaneomi avait dû fuir pour éviter d'être arrêtée avec son sabre. Elle ne pouvait l'abandonner, mais il semblait qu'elle ne souhaitait pas non plus affronter inutilement les forces de l'ordre.

— Il y a beaucoup d'officiers, hein ? fit-il.

— Oui. Peut-être qu'il s'est passé quelque chose ?

Nomari parcourut les environs du regard. Plusieurs hommes patrouillaient, visiblement agités.

Jinya avait pris l'habitude de marcher vers l'endroit où il semblait y avoir du grabuge, une habitude forgée par des années à suivre les rumeurs de démons. Non loin de la rue Sanjyou se trouvait le temple Chion-in.

La route qui y menait commençait près de la rivière Shirakawa, à l'endroit même où se dressait une ancienne porte connue sous le nom de Kawarabuki. L'agitation semblait provenir de là.

— Reste près de moi, Nomari.

— D-d'accord.

Elle se blottit contre son père, percevant l'air s'alourdir autour de lui. Il restait aux aguets en avançant. Soudain, une voix l'appela.

— Kadono-san ?

C'était Mihashi Toyoshige, le propriétaire du *Mihashiya*, la confiserie voisine du *Soba du Démon*.

— Oh, je vois que c'est une sortie de famille.

— Bonjour. Nous sommes sortis tous les deux.

Nomari salua poliment l'homme d'une révérence.

Toyoshige la salua en retour, puis reporta son regard vers la foule en fronçant les sourcils. Il semblait être l'un de ces nombreux badauds attroupés sur les lieux.

— Mihashi-dono, puis-je savoir ce qui s'est passé ici ? demanda Jinya.

— Oh... Eh bien, ce n'est pas vraiment quelque chose qu'une jeune fille devrait entendre...

Il se gratta la tête et maugréa comme à son habitude. Puis il se pencha pour que Nomari n'entende pas et chuchota :

— On dirait que quelqu'un est mort.

De fait, ce n'était pas une nouvelle convenable pour une enfant.

Jinya répondit à voix basse lui aussi.

— Un accident ?

— Un meurtre. Apparemment, un tueur en série est en liberté. On croirait presque être revenus à l'époque d'Edo.

L'homme essaya de hausser les épaules avec désinvolture, mais son dégoût transparaissait sur son visage.

— Sans doute l'un de ces rôhins qui n'a pas réussi à s'adapter. Stupide, vraiment. Rien n'est plus honteux que de ne pas savoir vivre avec son temps.

Jinya n'eut rien à répondre. Après tout, il était lui-même de ceux qui ne parvenaient pas à s'adapter à l'ère nouvelle.

Saisissant la raideur de Jinya, Toyoshige lança sur le ton de la plaisanterie :

— Quoique je suis mal placé pour parler, vu que je tiens une confiserie qui ne marche pas...

En guise de remerciement, Jinya esqua un mince sourire. Ses joues lui semblaient rigides.

— Enfin bref, vous devriez rentrer tôt tous les deux, Kadono-san. On ne sait jamais si c'est encore dangereux dehors.

— Et toi ?

— Bah, difficile pour moi de rentrer maintenant. Ma femme voulait que je trouve de nouvelles sucreries, mais rien ne me vient en tête. Ah, bon sang...

D'un pas lourd, l'homme s'éloigna de la foule.

Jinya posa une fois encore les yeux sur le mur de gens. Avec une telle masse regroupée, il serait difficile d'apprendre quelle tragédie s'était produite. Cela l'empêchait de récolter des informations, mais au moins Nomari n'aurait pas à voir l'horrible spectacle.

— On rentre, alors ? dit-il.

— Oui...

Elle acquiesça, un peu découragée. Leur première sortie ensemble depuis longtemps s'achevait sur une note amère.

Une silhouette observait le père et la fille tandis qu'ils s'éloignaient.

— Hmph. Oncle Jinya et Nomari-chan sont toujours si proches.

Himawari, l'aînée de Magatsume, fit la moue. En tant que démons, elle paraissait aussi jeune qu'autrefois. Ses yeux cramoisis ne brillaient d'aucune animosité, son regard n'était pas méprisant, mais boudeur.

— Comme c'est agaçant. Enfin, merci encore pour votre aide cette fois.

— **Ce fut un plaisir**, répondit la voix grave du démon qui se tenait aux côtés de Himawari.

— Ce n'était pas trop désagréable, j'espère ?

— **Pas le moins du monde. Je n'ai fait qu'abattre un porc engraisé par la paix. Je n'ai eu aucune réserve.**

La démons avait tué un homme qui avait autrefois été samouraï. Cet ancien samouraï n'avait rien accompli de notable durant la période du Bakumatsu, s'étant simplement trouvé du côté de l'armée du nouveau gouvernement. Mais cela seul lui avait suffi pour obtenir une place, aussi modeste fût-elle, dans le gouvernement Meiji. Tout à fait écœurant à son sens.

— Si vous le dites. Nous vous devons beaucoup, en tout cas. C'est grâce à vous que nous avons tant de cadavres à utiliser, même si je m'attends à ce que nos gêneurs commencent à s'en apercevoir.

À force d'amasser autant de corps, ils finiraient inmanquablement par attirer l'attention des chasseurs de démons. Un chasseur de démons en particulier venait à l'esprit de Himawari, et cela mettait une pointe d'excitation dans sa voix.

— Je dirais qu'il est temps d'arrêter là.

— **Arrêter pour de bon ?**

— Oui. Je ne voudrais pas trop forcer les choses et mettre trop en colère oncle Jinya.

— Je comprends. Dans ce cas, je vais me consacrer à mes propres desseins.

Sans expression, la démonsse tourna les yeux vers la direction où Jinya était parti.

— Vous comptez vraiment l'affronter ?

— Bien sûr. Vous m'avez donné l'occasion de le faire et vous avez ma reconnaissance.

— Mais vous savez à quel point il est fort, n'est-ce pas ?

— En effet. Mais c'est précisément pour cette raison que je dois le défier.

La démonsse s'éloigna, puis prit forme humaine et se fondit dans la foule.

— Un adieu n'aurait pas coûté grand-chose, marmonna-t-elle en fronçant légèrement les sourcils.

Elle plaisantait, pourtant. Elle n'était nullement en colère.

Le seul but de ce démon parti avait toujours été d'affronter Jinya. Il avait tué des humains pour remercier Himawari de lui avoir sauvé la vie, mais sa dette était à présent réglée. Ils ne se devaient plus rien, et il n'y avait donc aucune raison d'éprouver ni colère ni gratitude l'un envers l'autre.

— Vous êtes une fleur stérile, hein ?

Elle songea à ce démon qui venait de partir, en le comparant à une fleur stérile, fleurissant en vain sans jamais porter de fruits. Il était condamné à éclore, puis à se disperser en tous sens, sans rien laisser derrière.

Aucune parole ne put franchir ses lèvres pour le retenir.

— Ça ne ressemble pas à un simple tueur en série en liberté.

Ce soir-là, une fois le travail terminé, Jinya fit venir Somegorou au restaurant. Tous deux s'assirent face à face et burent en discutant du récent incident.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? demanda Jinya.

Bien qu'il bût, son regard restait acéré.

— Eh bien, pour commencer, il a fallu un certain temps avant que ces incidents soient remarqués, parce qu'aucun corps n'a été retrouvé.

Somegorou avait laissé tomber son sourire habituel pour arborer l'expression sombre du chasseur de démons.

— Au mieux, on retrouvait un bras ou une tête, mais jamais de corps entier, malgré tout le sang présent sur les lieux. Toute cette affaire pue l'influence surnaturelle.

— J'ai entendu la même chose. Mais pourquoi le tueur n'aurait-il pas simplement caché les corps ?

— Dans quel but ? Il est évident qu'un meurtre a eu lieu. Il est plus logique de penser que quelqu'un fait tout son possible pour récupérer ces corps.

Somegorou était réfléchi, doté d'une intuition aiguisée ; son avis pesait plus que celui de la plupart des gens. Si le tueur s'en prenait aux cadavres plutôt que d'assouvir une rancune ou de tuer pour de l'argent, alors il devait bien y avoir une raison à cela.

— Je n'ai aucune idée de l'usage qu'on peut faire de ces corps, mais je doute que ce soit pour quelque chose de bon, dit Somegorou. — Je vais continuer à enquêter de mon côté.

— Très bien.

Si une force sinistre agissait dans l'ombre, Jinya la détruirait. Sa manière de vivre n'avait pas changé, même en cette ère nouvelle où les sabres n'avaient plus leur place. Les démons ne pouvaient échapper à leur nature.

Il se rappela une fois de plus qu'il n'était qu'un homme sans talent, bon à rien d'autre qu'à manier un sabre.

Il vida sa coupe. L'alcool chaud glissa dans sa gorge, mais il n'en trouva aucun goût agréable.

Quelques jours après que Somegorou eut dit qu'il mènerait son enquête, Jinya se leva tôt le matin et se rendit à l'ancienne porte Kawarabuki.

La présence des officiers de police dans le secteur l'avait empêché de s'approcher aussitôt, aussi avait-il patienté quelques jours. Sans doute toute trace du meurtre avait disparu à présent. Mais, faute d'autre piste, il s'y rendit quand même.

— Hm. Plus rien, murmura-t-il.

Les policiers étaient partis, comme il l'espérait, mais il ne restait même plus de taches de sang, encore moins un corps. Il s'y attendait, mais cela restait décevant.

Il avait une raison de revenir ici. Ces derniers jours, il s'était renseigné sur le meurtre, et il était évident qu'il ne s'agissait pas d'un incident isolé. D'après ce qu'il avait appris, c'était le huitième. Deux des victimes avaient été tuées au sabre, ce qui faisait croire à un tueur en série en liberté. Mais ces meurtres n'avaient rien d'ordinaires. Deux avaient été commis au sabre, certes, mais la cause de la mort des six autres restait inconnue, aucun cadavre n'ayant été retrouvé, seulement des flaques de sang et des lambeaux de chair. L'absence de corps compliquait l'identification des victimes et avait retardé toute annonce publique des faits. Il était facile de supposer qu'un démon était derrière tout cela.

Jinya n'avait aucun indice. Il se creusait la tête, se demandant que faire, lorsqu'il remarqua soudainement une anomalie et se mit en garde.

Un parfum familier venait de lui parvenir, un parfum qui n'aurait pas dû subsister en ce lieu, même si un cadavre s'y était trouvé quelques jours plus tôt. La netteté de cette odeur signifiait que sa cible n'avait aucune intention de se cacher.

— Haaaah !

Un démon sauta du toit de la porte en poussant un cri, comme s'il ne voulait pas surprendre sa victime par ruse. Sa peau était d'un rouge sombre, couleur du sang, et il tenait un immense tachi, plus long que sa propre taille. Il balança sa lame vers le bas, visant à fendre Jinya en deux.

La frappe descendante était hasardeuse. Jinya fit un bond en arrière pour éviter le coup, et la lame heurta la terre en soulevant de la poussière.

Une odeur de rouille et de soufre vint se coller aux narines de Jinya. Il la reconnut : du sang...

Le démon rouge devant lui exhalait la puanteur épaisse et suffocante du sang, pourtant il ne portait aucune blessure apparente, et sa lame ne semblait mouillée d'aucune substance.

— J'ai une requête à t'adresser.

— Voilà une façon sacrément singulière de commencer après m'avoir attaqué.

— Mes excuses. Je souhaite un duel à mort avec toi, mais l'empressement a eu raison de ma personne.

Le démon parlait avec une politesse surprenante et paraissait sincère. Dans ce cas, Jinya n'avait pas le droit d'être grossier en retour. Il n'avait pas Yarai avec lui, car le décret d'abolition du port du sabre rendait difficile le port d'arme en plein jour. Quelle imprudence de sa part.

— Penser que ce serait toi, parmi tous, à être sans sabre. Quelle déception. Cela me peine à vrai dire.

La tournure du démon troubla Jinya. Il parlait comme s'ils se connaissaient, mais Jinya ne se rappelait pas l'avoir rencontré. L'étrangeté de ses paroles le rendit encore plus méfiant.

— As-tu abandonné le maniement de la lame ?

— Non. Je n'ai fait que découvrir d'autres choses auxquelles je tiens, répondit Jinya d'un ton plat.

Bien qu'il fût peiné de sentir sa lame s'éloigner de lui, il avait vraiment trouvé d'autres choses qu'il chérissait en compensation.

— **Je vois...** dit le démon, irrité par la réponse, sans chercher à dissimuler son hostilité. — **Quel dommage. Il semble que tu mourras ici comme un lâche, effrayé à l'idée de manier une lame.**

Son regard se fit plus aigu. Apparemment incapable d'attendre davantage, il bondit en avant.

Le jeu de jambes du démon était net. Il ne fonça pas en comptant sur la seule force physique ; il incorpora une technique d'escrime assez nette. Il prit appui sur son pied gauche et bondit à portée, des mouvements tirés des manuels. Puis il frappa de haut en bas, montrant encore une fois des fondamentaux irréprochables.

Jinya n'avait pas d'arme, et il n'y avait pas assez de temps pour esquiver. La lame qui s'approchait le frappa en diagonale à la poitrine, mais au lieu de trancher, elle fit retentir un son métallique aigu. Le démon entailla les vêtements de Jinya, mais s'arrêta au ras de sa peau.

Le démon parut stupéfait, et Jinya le regarda d'un air impassible.

— Pensaistu que j'étais sans défense simplement parce que je n'avais pas de sabre ? Tu me sous-estimes.

Jinya avait invoqué *l'Inébranlable*, le vœu de Tsuchiura pour un corps incassable devenu réalité. Son corps ne se laissait pas trancher si facilement, et même sans sabre, il possédait encore des moyens de combattre.

— Venez, *Esprits canins*.

Il leva son bras gauche, et une brume noire se forma, se solidifiant en la silhouette de trois chiens sombres. Ceux-ci se ruèrent à l'assaut, visant respectivement la gorge, le bras et la jambe du démon. Celui-ci les dispersa d'un coup de sa longue lame, mais ce laps de temps offrit à Jinya l'ouverture dont il avait besoin.

— **Gah ?!**

Les esprits canins n'étaient qu'une diversion. L'attaque véritable de Jinya fut un coup d'épaule de tout son poids, directement dans le plexus solaire du démon. Incapable de se défendre, celui-ci fut projeté en arrière.

Mais ce coup à mains nues était loin d'être fatal, et l'absence d'arme se révélait problématique. Le démon se releva rapidement et posa sur Jinya un regard qui, à sa grande surprise, ne contenait pas d'animosité, mais de la joie.

— Il semblerait que je t'aie sous-estimé. Tu es aussi fort que je l'espérais. Mais malgré tout...

Sa voix s'alourdit tandis qu'il crachait :

— Je n'aurais pas voulu te voir sans lame.

Le démon bondit en arrière, puis se retourna et s'enfuit sans la moindre hésitation, laissant Jinya seul devant l'ancienne porte. Celui-ci ne le poursuivit pas. Malgré ses efforts, l'absence de sabre s'était avérée décisive, et il ne voulait pas risquer de continuer le combat et de voir la situation se retourner contre lui.

Plus encore, cette rencontre lui laissait une sensation de malaise telle qu'il n'avait pas le cœur à donner la chasse.

Le démon semblait le connaître, mais Jinya avait beau se creuser la mémoire, il ne se souvenait pas l'avoir affronté. Pourtant, quelque chose le tourmentait, tapi au fond de son esprit.

Constatant que ses réflexions n'aboutissaient à rien, Jinya poussa un soupir et abandonna. Et pourtant, les paroles du démon résonnaient encore dans sa tête.

3

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis la rencontre de Jinya avec le démon, mais rien de nouveau n'était survenu. Le temps s'écoulait de manière stérile. Le démon était assurément le tueur en série qui avait commis tous ces meurtres, mais c'était la seule information dont Jinya disposait. Aucune nouvelle victime n'était apparue, et les gens commençaient à oublier que ces attaques avaient eu lieu. Jinya ne pouvait rien faire d'autre que de reprendre sa vie ordinaire de propriétaire d'un restaurant de soba.

— Zut. On n'a plus de saké.

Une fois la plupart des clients du midi repartis, Jinya remarqua que la cuisine était à court de saké. Pas celui destiné à sa consommation personnelle, mais le saké de cuisine. Les derniers jours avaient été assez chargés au restaurant, si bien qu'il avait épuisé sa réserve rapidement et que le réapprovisionnement lui avait échappé.

— Père, tu veux que j'aille en acheter ? proposa Nomari en nettoyant les tables.

Après avoir terminé l'école primaire, elle aurait pu poursuivre des études supérieures, mais elle avait choisi d'aider Jinya au restaurant, affirmant qu'une éducation de base lui suffisait. Sa volonté avait été ferme, et elle était désormais un atout pour l'établissement.

— Hein ? Oh, dans ce cas... Non, en fait. J'y vais.

Il laissait d'ordinaire ce genre de petites courses à sa fille, mais il n'était pas tranquille à l'idée de la laisser sortir seule alors que le tueur rôdait encore. Heureusement, les derniers clients venaient de partir, et il pouvait retirer un moment le noren de l'entrée.

— Alors laisse-moi venir avec toi, dit-elle.

Le démon de l'autre jour avait donné l'impression d'en vouloir à Jinya. Il n'agirait sans doute pas en public, mais emmener Nomari avec lui pouvait être dangereux.

— Pas la peine. Je reviens vite.

— D'accord, si tu le dis.

Nomari avait toujours été une enfant obéissante, et cela s'était renforcé en grandissant. Elle céda facilement, même si elle paraissait un peu contrariée, levant vers lui des yeux suppliants et affichant un sourire triste.

Un regard pareil était tout simplement injuste. Il n'avait pas en lui de quoi ignorer le visage de sa fille lorsqu'elle le regardait ainsi. Il était un père bien trop aimant. Comment aurait-il pu refuser une offre faite de si bon cœur ? En y réfléchissant vraiment, la laisser seule à la maison ne signifiait pas forcément qu'elle y serait en sécurité. Mieux valait qu'elle reste à ses côtés, où il pourrait la protéger. Il fouilla toutes les excuses qui lui venaient à l'esprit et lui tapota la tête.

— En fait, viens avec moi, d'accord ?

— Vraiment ?

— Oui. Sortir ensemble nous changera un peu.

Il se demanda si le père d'Ofuu avait lui aussi connu ce genre de « difficultés » avec sa fille en son temps. Le sourire de Nomari lui rappela justement ce père et cette enfant qu'il avait autrefois connus.

Tous deux firent leur achat chez leur fournisseur de saké habituel et reprirent le chemin du retour. Jinya tenait une bouteille de saké dans sa main droite et serrait celle de Nomari de la gauche. Ils pouvaient marcher ainsi précisément parce qu'il n'avait plus de sabre. À tous égards, il aurait dû se sentir heureux en cet instant, mais il n'y parvenait pas. Des mots entendus jadis lui traversèrent l'esprit.

« Pourquoi je tue ? Quelle étrange question. Pourquoi ne devrais-je pas tuer, quand les sabres existent précisément pour cela ? Je ne comprends pas la question ». Jinya avait jadis rencontré un meurtrier qui vivait par la lame et y cherchait la perfection. La moralité de ses actes était discutable, mais la sincérité avec laquelle il maniait son sabre surpassait celle de tous les autres.

« Même si je suis faible, je suis un samouraï. Et en tant que samouraï, je veux me battre pour les autres jusqu'à mon dernier souffle ». Jinya avait autrefois eu un ami qui voulait combattre pour le peuple.

« Voilà pourquoi je souhaite être tué : pour pouvoir rester un samouraï qui a vécu et est mort pour le shogunat ». Jinya avait connu un samouraï qui avait vécu et était mort avec l'ère d'Edo.

Ces hommes étaient très différents les uns des autres, mais tous combattaient pour protéger ce qui leur était cher. Leurs actes exprimaient leur fierté et leurs sentiments. Mais tout cela était balayé par le changement des temps.

En vérité, Jinya savait qu'un sabre n'était qu'un outil pour tuer. Il n'était pas mauvais d'interdire une telle chose. À long terme, le Décret d'abolition du port du sabre serait probablement bénéfique au pays. Mais lui avait vécu par la lame, et il ignorait s'il pourrait vivre sans elle.

— Hi hi.

— Hum ? Qu'y a-t-il, Nomari ?

— Oh, rien. Je suis juste contente. On est sortis ensemble assez souvent ces derniers temps, non ?

Sa main paraissait bien plus chaude que le contact de l'acier froid, et cela ne faisait que l'attrister davantage. Il ne pouvait se détacher de ses habitudes.

« Ô démon, enchaîné à ton sabre... il n'y aura pas de place pour toi dans le monde à venir. Démon et sabre sont voués à disparaître ».

Cette prédiction s'était réalisée. Ce monde n'acceptait ni son sabre ni sa haine, et c'était pour cela qu'il s'y sentait si étouffé. Les hommes comme lui n'étaient pas nécessaires dans la nouvelle ère.

Alors que son esprit s'assombrissait, ses alentours semblèrent s'obscurcir aussi. Mais tous ses sentiments mélancoliques s'évanouirent d'un coup lorsqu'il entendit une voix enjouée.

— Bonjour, Mon Oncle. Vous allez bien ?

Son esprit, prisonnier de ses souvenirs, revint brusquement à la réalité. Dans la foule se tenait une jeune fille à la chevelure brune ondulée si caractéristique : Himawari.

— Cela faisait longtemps. Je suis heureuse de voir que vous vous portez bien.

Elle lui adressa un sourire chaleureux et s'inclina poliment. Elle se comportait avec plus de maturité que son apparence ne le laissait croire, mais cette attitude ne faisait que le troubler, puisqu'elle avait déjà montré clairement qu'elle était son ennemie.

— ...Tu m'appelles encore « Oncle » ? demanda-t-il.

— Hein ? Bien sûr. C'est ce que vous êtes pour moi, après tout.

Elle paraissait déconcertée par sa question, l'air d'une enfant innocente. Il hésitait à se battre contre elle. Il avait peut-être été endurci par d'innombrables combats contre des démons, mais affronter quelqu'un de plus jeune que sa propre fille lui semblait toujours déplacé.

— Père, qui est-ce ? demanda Nomari.

— Bonjour, Nomari-san. Enchantée de te rencontrer. Je suis Himawari, une connaissance de ton père.

Himawari s'était présentée joyeusement en s'inclinant devant Nomari. En surface, une telle conduite était normale, touchante même. Mais Himawari était la fille du démon énigmatique connu sous le nom de Magatsume. Avec cette pensée en tête, Jinya se plaça instinctivement devant Nomari comme pour la protéger.

— Oh là là. Serais-je mal vue ? fit Himawari.

— Je n'irais pas jusque-là, mais les choses sont ce qu'elles sont, répondit-il.

— Hm... Voilà qui est un peu déprimant.

— Désolé. Alors, que me veux-tu ? Je doute que cette rencontre soit due au hasard.

— En effet. Je ne viens pas pour mes propres affaires, mais pour transmettre un message, dit-elle un léger sourire.

Avant qu'il n'ait pu placer un mot, son expression et son ton changèrent brusquement, devenant graves.

— « Kadono Jinya-dono, viens au bord de la rivière Yamashinagawa au crépuscule. Apporte ton sabre afin que nous puissions nous battre en duel ».

— ...Et de qui vient ce message ?

— De quelqu'un que vous avez déjà eu le plaisir de rencontrer, je crois.

C'était sans doute le démon à la longue lame rouge qui l'avait attaqué à l'ancienne porte. Il devait vraiment tenir à croiser le sabre avec Jinya pour insister ainsi sur le fait qu'il l'apporte.

— Si vous ne vous présentez pas...

Himawari esquissa soudain un sourire, et la tension dans l'air se relâcha. Du coin de l'œil, Jinya aperçut quelque chose filer à toute vitesse, un éclat rouge. Il attrapa aussitôt Nomari et se raidit.

— Gagh...

— Nguh...

Il entendit le bruit écœurant de chairs déchirées, suivi d'agonies. Puis un cri strident retentit, et la peur comme la confusion se répandirent dans la foule telle une vague. Jinya et Nomari n'étaient pas les cibles. Quatre passants venaient d'être tués en un instant par une lame rouge sombre.

— Pè...

— Ne regarde pas !

Il couvrit les yeux de Nomari, puis lança un regard furieux dans la direction d'où avait volé l'épée. Mais il n'aperçut pas le démon en question.

Pendant ce temps, Himawari conservait le même doux sourire.

— ...alors il arrivera la même chose à ceux qui vous sont chers.

La fillette en bas âge paraissait effroyablement menaçante.

— Un duel ? Voilà un démon d'un autre temps.

Après avoir quitté Himawari, Jinya retourna au Soba du Démon avec Nomari et se mit à préparer ses affaires. Il revêtit son kimono habituel, auquel s'ajouta à présent son vieux compagnon, Yarai.

— Comptes-tu accepter le défi ? demanda Kaneomi.

— Oui.

Il posa la main gauche sur le fourreau de métal. Il ne s'était écoulé que quelques jours depuis qu'il avait cessé de porter Yarai, et le retrouver lui donnait une impression de nostalgie. Il ne put s'empêcher d'éprouver un soulagement en sentant sa présence.

— Pourquoi ?

S'il voulait protéger ses proches, il n'avait pas d'autre choix que d'accepter le duel... et pourtant, prétendre que ce fût là sa seule raison aurait été faux.

Un léger froncement barra le visage délicat de Kaneomi. Elle le regardait avec des yeux emplis de pitié, comme si elle voyait clair en lui. Sentant qu'elle savait déjà, il choisit de livrer la vérité.

— Un attachement qui persiste, dit-il.

Il ne voulait pas l'admettre, mais la perspective d'un duel l'exaltait. Des vies avaient été fauchées, ceux qui lui étaient chers étaient menacés, et pourtant il se réjouissait encore de savoir avec certitude que le sabre qu'il maniait n'était pas dénué de sens.

— Peu importe le bonheur que je peux ressentir, je ne reste qu'un homme insignifiant. C'est la seule manière dont je puisse vivre.

— Je vois... Oui, c'est sans doute cela, répondit-elle d'une voix faible, car elle éprouvait le même sentiment.

La volonté d'un seul pèse bien peu face aux grands bouleversements. Toute la conviction et toute la force que Jinya avait cultivées au fil des années ne signifiaient plus rien à l'ère Meiji.

Pourtant, il prit Yarai et quitta le restaurant. Il était un homme incapable de se plier au nouveau monde, et il sentait que le démon qu'il allait rencontrer était pareil.

Les cerisiers bordant la rivière Yamashinagawa étaient en pleine floraison. Leurs pétales, baignés par la lueur du soir, prirent une teinte vermillon et offrirent un charme tout différent de celui des fleurs de jour. Leur beauté paraissait d'autant plus éphémère à la pensée que la nuit allait bientôt tomber.

— **Alors tu es venu.**

Sur la berge se tenait un démon hideux à la peau d'un rouge sombre, en total décalage avec ce décor magnifique. Ses mains étaient vides ; la longue lame qu'il avait maniée la dernière fois était introuvable.

— Tu me demandes d'apporter un sabre, et te voilà toi-même désarmé. Tu te moques de moi ? lança Jinya en jetant un regard noir.

— **Je t'assure que ce n'est pas le cas,** répondit calmement le démon. — J'ai vécu sans autre pensée que l'idée d'un combat à mort avec toi. **Je ne suis pas assez fou pour me jouer de toi maintenant, surtout après notre rencontre précédente qui a montré combien tu es puissant.**

L'atmosphère changea. Elle ne se teinta ni de malveillance ni d'animosité, mais d'une pure volonté de combattre. Il n'y eut pas de dédain dans le regard du démon, seulement un profond désir que Jinya accepte son défi.

— Pour être sûr, c'est bien toi qui as commis ces attaques ?

— C'est bien moi.

— Je vois. Dans ce cas, peux-tu me dire ton nom ?

C'était pour Jinya un rituel de demander le nom de ceux qu'il allait tuer. Il dégaina lentement sa lame.

Le démon hésita un instant, puis détourna le regard en signe d'excuse.

— Je t'ai déjà donné mon nom. Si tu l'as oublié, alors peut-être n'ai-je été qu'un homme aussi insignifiant.

Ils s'étaient donc vraiment déjà rencontrés, pensa Jinya. Mais avant qu'il n'eût le temps d'y réfléchir davantage, le démon commença à bouger.

Le démon leva lentement son bras droit devant lui et serra le poing. Ses ongles s'enfoncèrent dans sa propre chair, faisant jaillir du sang. Jinya parut d'abord confus par ce geste, mais il comprit bientôt ce qui se passait : le sang se solidifia et finit par prendre la forme d'un sabre. Pourtant le filet de sang ne cessa point ; il s'accrocha à la lame comme pour l'envelopper. Le démon saisit l'épée et la tint à deux mains.

— Voilà mon pouvoir, *Lame de Sang*.

— Je vois. Voilà pourquoi tu n'avais pas besoin d'apporter un sabre, dit Jinya.

— En effet. Je suis ma propre lame.

Le démon possédait la capacité de transformer son sang en sabre. Une faculté bien appropriée, compte tenu de son obsession manifeste pour ces armes.

Il se mit en garde, lame tenue non sans mollesse devant lui. En contraste, Jinya tenait son sabre pointé sur le côté. Les deux étaient prêts. Jinya nourrissait encore quelques doutes, mais il ne retiendrait pas ses coups. Le combat les attendait.

Sans prévenir, ils se jetèrent l'un sur l'autre.

Le jeu de jambes du démon se révéla bien plus précis que sa posture relâchée ne le laissait supposer.

Il prit appui sur son pied gauche et bondit à portée de frappe, exécutant des mouvements dignes d'un manuel, abattant sa grande lame rouge droit au-dessus de sa tête.

Jinya ne pouvait encaisser directement l'attaque. Il se déplaça en diagonale vers la droite, pivota sur son pied droit, évita le coup et se retrouva sur le flanc gauche de l'ennemi. Il riposta alors d'une entaille horizontale, mais le démon prit la décision insensée de recevoir la lame dans la paume de sa main gauche.

La peau du démon se déchira et le sang jaillit, mais la coupure ne fut pas assez profonde pour sectionner le bras.

Jinya ne pouvait le laisser saisir sa lame et la bloquer, aussi recula-t-il aussitôt, guettant une contre-attaque. Le démon grimaça de douleur, puis balança son bras gauche. Jinya, déjà hors de portée, crut que le mouvement manquerait sa cible, mais il se trompait. Le sang jailli de la paume se mua en lames qui fondirent sur lui à toute vitesse.

Ainsi, le pouvoir du démon s'étendait même au sang séparé de son corps.

Pris de court, Jinya n'en para pas moins les projectiles d'un geste vif de son sabre.

Le démon relança son assaut, abattant son épée, haute comme lui, d'un coup oblique. Le mouvement, maîtrisé, irréprochable même selon les manuels, n'en était que plus aisé à contrer. Jinya frappa horizontalement le plat de la lame, en dévia la trajectoire, puis enchaîna d'une taille ascendante. La pointe de son sabre effleura la poitrine du démon, d'où jaillit un nouveau flot de sang. Il voulut porter un autre coup, mais le démon posa sa main sur sa plaie et en tira brusquement une seconde lame, qu'il pointa vers Jinya. Celui-ci bloqua la riposte imprévue, puis observa son adversaire avec calme.

Le démon maniait bien l'épée, mais c'était son pouvoir qui posait problème. La quantité de sang répandue ne correspondait en rien à la masse des lames qu'il créait. Le sang semblait n'être qu'un catalyseur pour forger des épées à partir du néant, si bien qu'il serait difficile pour Jinya de prolonger le combat jusqu'à ce que son ennemi s'affaiblisse par perte de sang. Il nota aussi la rigueur simple et droite avec laquelle le démon frappait. Ces coups lui rappelaient étrangement quelque chose.

Cette pensée le fit hésiter une fraction de seconde, et le démon en profita pour lever son sabre et l'abattre d'un coup vertical.

La lame descendit à une vitesse inhumaine. Jinya attrapa son fourreau métallique, le releva et s'en servit comme d'un bouclier, tout en avançant pour écarter le coup.

Léger vacillement, puis il retrouva aussitôt son équilibre, prit appui sur son pied gauche et porta une taillade oblique descendante, visant l'épaule du démon. À une telle distance, le coup paraissait assuré. Pourtant, il n'eut pas le temps de l'achever, car son adversaire avait pris une avance. Avant que l'attaque de Jinya ne l'atteigne, le démon avait déjà lancé une estocade.

— Gh... !

Jinya n'avait pas pu recourir à *l'Indomptable* assez vite. Lire le mouvement de son adversaire puis attendre pour déclencher ce pouvoir était une chose, mais il n'avait pas l'habileté nécessaire pour l'activer instantanément comme Tsuchiura en était capable. Son épaule gauche fut entaillée, mais il profita de la proximité pour charger, visant le plexus solaire du démon de l'épaule. Celui-ci esquiva sans peine, comme s'il avait déjà anticipé l'attaque.

Les deux combattants prirent de la distance et se figèrent. Leurs raisons différaient toutefois. Le démon se montrait prudent, peu enclin à foncer tête baissée. Jinya, lui, était ébranlé et avait perdu une part de sa volonté de se battre.

Le coup d'estoc qu'il venait de subir l'avait surpris. Il avait déjà vu une manœuvre semblable exécutée par Okada Kiichi, mais celle de Kiichi avait été bien plus fluide, au point de lui donner la chair de poule. Comparé à celle-ci, l'estoc du démon n'avait rien d'exceptionnel. C'était une escrime des plus simples.

Au moment où Jinya s'était tendu pour repousser la lame, le démon avait relâché sa force, ramené son pied droit en arrière et abaissé sa posture. Raccourcissant ses bras, il avait dirigé la pointe de son sabre vers Jinya et porté une estocade. Pour dire les choses simplement, il avait dispersé la force de Jinya et contre-attaqué.

— Pourquoi ?

Un vieux souvenir lui revint en mémoire. Cette technique, Jinya l'avait autrefois montrée à un ami.

Ce samouraï sincère et honnête lui avait demandé de croiser le fer. Mais cette droiture, si elle était une vertu, constituait aussi une faiblesse, car elle le rendait trop lisible. C'est pourquoi Jinya lui avait enseigné ce mouvement, espérant qu'il lui serait utile.

— Cette technique à l'instant, c'est bien toi qui me l'avais montrée, n'est-ce pas ?

Ces mots lui serrèrent la poitrine. Depuis un moment, il nourrissait un doute, mais il avait espéré se tromper. À présent, il ne pouvait plus le nier.

— Pourquoi ? s'écria-t-il d'une voix brisée, ses épaules tremblantes. — Pourquoi fais-tu cela, Naotsugu ?!

Le démon n'était autre que Miura Naotsugu Arimori, un ami de Jinya à l'époque d'Edo.

4

À l'époque où le nouveau gouvernement Meiji commençait tout juste à se mettre en place, il ordonna au shogun Tokugawa Yoshinobu de démissionner. Yoshinobu comptait d'abord obéir et se retirer à Osaka, mais une série de provocations lancées par des membres de la faction anti-shogunale déclencha un conflit qui conduisit à l'incendie du domaine des Satsuma à Edo. Cet incident poussa Yoshinobu à rassembler une armée shogunale forte de quinze mille hommes, recrutés principalement dans les domaines d'Aizu et de Kuwana, et à la diriger vers le nord en direction de Kyôto, le 2 janvier de la quatrième année de l'ère Keio (1868). Le nouveau gouvernement réagit en levant une armée de 4 500 hommes composée surtout de soldats de l'alliance Satsuma-Choshu. Les deux armées s'affrontèrent le 3 janvier à Toba et Fushimi, aux abords de Kyoto. Ce conflit allait plus tard être connu sous le nom de bataille de Toba-Fushimi.

Bien que très inférieurs en nombre, les soldats du nouveau gouvernement étaient mieux équipés et portés par un moral plus élevé. En une seule journée, ils contraignirent l'armée shogunale à battre en retraite et mirent fin à la bataille le 6. Par cette victoire, les forces anti-shogunales prirent l'ascendant au sein du nouveau gouvernement et organisèrent une armée de poursuite pour talonner Yoshinobu, qui avait fui à Edo. Avec le recul, on pouvait considérer ce combat comme la bataille qui donna réellement naissance à la nouvelle ère. Mais il ne fallait pas oublier qu'aucune guerre n'allait sans sacrifices. Qu'elle s'achevât en défaite ou en victoire, le sang devait être versé.

Miura Naotsugu Arimori combattit lors de la bataille de Toba-Fushimi. L'armée, dans son ensemble, sortit victorieuse, mais cela ne signifiait pas qu'elle connut le succès sur tous les fronts. Dans le secteur où se trouvait Naotsugu, elle subit de lourdes pertes après une violente offensive de l'armée shogunale.

— Reste avec moi ! Nous allons bientôt rejoindre les forces principales !

Naotsugu marchait en portant un homme sur son dos, un camarade qui s'était battu pour la même cause. La bataille était terminée. Il ne cessa d'encourager l'homme qu'il transportait, mais les réponses de ce dernier s'affaiblissaient. Finalement, Naotsugu se mit à lui crier dessus. Tous deux étaient grièvement blessés, mais ayant risqué leur vie ensemble, Naotsugu n'envisagea jamais de l'abandonner à son sort.

— Nous ferons... advenir... une nouvelle...

Mais, au bout du compte, l'homme sur le dos de Naotsugu rendit son dernier souffle.

— ...Ahhh...

Naotsugu n'avait plus la force de rester debout. Ses blessures étaient trop profondes. C'était un miracle qu'il ait pu marcher jusque-là. Il avait perdu trop de sang et sentait son corps se refroidir.

Il voulait voir un monde paisible où tous pourraient rire ensemble, mais il savait que cela ne serait plus possible pour lui. Son heure était venue, et il laissa lentement ses paupières se fermer.

— Naotsugu-sama, reprenez-vous, je vous en prie.

Il entendit une voix jeune et ouvrit de nouveau les yeux.

— ...Qui... êtes-vous ?

Devant lui se tenait une jeune fille, chose à laquelle il ne se serait jamais attendu sur un champ de bataille. À ses vêtements, il crut d'abord qu'elle était la fille d'une famille aisée, mais lorsqu'il vit son sourire, il chassa aussitôt cette idée. Aucun être humain ne sourirait dans une telle situation. Plus révélateurs encore étaient ses yeux. Ils le fixaient intensément, d'un rouge éclatant, des yeux de démon.

— Je m'appelle Himawari. Je peux vous sauver, si vous le souhaitez. Il vous suffit d'abandonner votre forme humaine.

Elle sourit doucement.

— Devenez un démon et vous pourrez vivre une seconde vie. Accepterez-vous mon offre ?

— ...Qu'avez-vous à y gagner ?

Elle connaissait son nom et s'était montrée à lui alors qu'il était à l'agonie. Elle avait clairement un plan en tête, mais n'en laissait rien paraître, se tenant avec grâce.

— J'agis simplement sur les ordres de ma mère. Alors, qu'en est-il ?
Hésitez-vous à devenir un démon malgré tout ?

Naotsugu savait que les démons n'étaient pas forcément mauvais, malgré leur aspect hideux, et il n'était donc pas opposé à l'idée d'en devenir un. Il avait des réticences à se séparer de son humanité, mais si cela signifiait pouvoir poursuivre le combat et contribuer à bâtir les fondations de la nouvelle ère, alors il était prêt à devenir un démon.

— Il semble que vous ayez pris votre décision. Buvez ceci.

Elle paraissait lire à travers les hésitations de son cœur. Elle sortit de la manche de son kimono une petite fiole et en versa de force le contenu dans sa gorge. Sa conscience s'éteignit aussitôt.

Quand il revint à lui, Naotsugu n'était plus humain. Son corps avait pris une taille de plus, et sa peau était devenue rouge sombre. Sa forme de démon différait de celle dont il se souvenait chez son ami, mais il restait grotesque. Il n'en était pas sans griefs, mais dans l'ensemble, il en éprouvait de la gratitude. Grâce à Himawari, il pouvait à présent se battre de nouveau. Contrairement à ses camarades tombés au combat, il aurait la chance de voir le nouveau monde.

Il reprit les armes, cette fois en tant que démon. Sa force nouvelle était immense. Ce qui jadis relevait d'un combat harassant devenait aisé. Il trouvait une satisfaction à savoir que ses efforts servaient la cause. Mais sa joie fut de courte durée.

Le 15 mai de l'an 4 de l'ère Keio (1868), les troupes d'élite des Shogitai se joignirent aux forces shogunales pour affronter une armée du nouveau gouvernement composée surtout de soldats de Satsuma et de Choshu.

Dans cette bataille, le sabre n'avait plus sa place.

Les armes modernes régnaient en maîtres : fusils Snider, canons d'artillerie rayés de montagne, canons Armstrong. Les troupes shogunales furent aisément écrasées, et la victoire du gouvernement fut totale.

Naotsugu savait que c'était une bonne chose que la bataille fût brève, car cela signifiait moins de morts, mais il déplorait malgré tout l'inutilité du sabre qu'il tenait en main.

Ainsi, la guerre de Boshin s'acheva sur une victoire totale du nouveau gouvernement. Elle avait été remportée grâce aux armes modernes, mais tous s'en réjouirent malgré tout. Les combats étaient enfin terminés. Il n'y avait plus lieu de craindre. Le rideau s'ouvrait sur la nouvelle ère.

Les domaines féodaux furent rendus à l'Empereur, et le 25 juin de la deuxième année de l'ère Meiji, le nouveau gouvernement déclara que tous les anciens samouraïs en dessous d'un certain rang appartenaient désormais à la classe guerrière. Ainsi, les samouraïs devinrent une chose du passé. Mais les réformes ne s'arrêtèrent pas là. En l'an 3 de l'ère Meiji, les roturiers furent interdits de porter des armes ; et en l'an 4, un décret fut promulgué qui supprimait l'obligation pour les membres de la classe guerrière de porter le sabre et de conserver les coiffures traditionnelles. Certes, il faut préciser que ce décret ne contraignait personne. Il offrait seulement la possibilité d'y renoncer si on le souhaitait. Mais le gouvernement envoyait un message clair : vos sabres ne représentent plus l'esprit des samouraïs.

Bien qu'ils en eussent désormais le droit, peu d'anciens samouraïs coupèrent leurs cheveux ou déposèrent leurs sabres. Ils n'étaient peut-être plus samouraïs, mais ils conservaient leur fierté. Ils savaient que les sabres étaient par essence des armes, mais ils croyaient en même temps qu'ils étaient l'outil noble avec lequel ils avaient forgé la nouvelle ère. Or cette ère nouvelle ne voyait pas les choses ainsi.

Puis vint le décret d'abolition du port du sabre. Dans son esprit, Naotsugu comprenait pourquoi. Pour devenir légitime aux yeux du peuple, le gouvernement Meiji devait se détacher du shogunat d'Edo, et les samouraïs comme les sabres faisaient obstacle à cela. Mais son cœur ne pouvait l'accepter.

— ...Ahhh...

Il arpentait les rues et voyait tout le monde se réjouir. Pourquoi, se demandait-il, pourquoi tout le monde détestait-il tant les sabres ? N'était-ce pas eux qui avaient permis l'avènement de ce nouveau monde ?

Dans la guerre, la mort ne pouvait être évitée. Il fallait être prêt à donner la mort, comme à voir ses compagnons perdre la leur. C'était une épreuve lourde. La sensation de trancher la chair hantait l'esprit, l'acte de tuer tordait le cœur, et la perte de ceux qui partageaient le même rêve était atroce.

Mais Naotsugu avait tout supporté parce qu'il avait un but. Il avait porté toute la douleur et toute la peine parce qu'il voulait se battre pour un avenir auquel il croyait. Et pourtant, l'avenir venu ne reconnaissait même pas ses épreuves.

— Naotsugu-sama ?

Il désespérait du nouveau monde. Il resta immobile, incapable de trouver la force de bouger ses membres. C'est alors qu'Himawari réapparut devant lui.

— J'aurais besoin de votre aide. Est-ce le bon moment ?

Le monde des hommes n'avait plus besoin ni des samouraïs ni des sabres, mais voilà qu'un démon disait avoir besoin de lui.

Quel autre choix avait-il réellement ?

— Dame Himawari m’a sauvé du seuil de la mort. Je lui en suis reconnaissant.

Le démon, Miura Naotsugu Arimori, parlait d’un ton lointain, les yeux désormais rouges. Jinya ne pouvait deviner quelle vision se reflétait dans son regard. L’homme qui autrefois avait combattu pour les faibles et pour un monde nouveau était devenu une créature effroyable, et Jinya, pour rien au monde, ne parvenait à comprendre pourquoi.

— Mais à présent, je crois que c’était une erreur d’avoir survécu. J’ai renié mon humanité pour découvrir qu’un avenir décevant m’attendait. Je me demande... pourquoi ai-je vécu tout ce temps ?

Naotsugu grimaça. Bien qu’il ne fût plus que l’ombre de lui-même, leurs années d’amitié suffisaient à Jinya pour percevoir la dérision dans sa voix.

Jinya se souvenait encore des jours qu’ils avaient partagés au Kihee. Il n’aurait échangé ce temps pour rien au monde, et c’était pourquoi il dut poser à nouveau sa question :

— Pourquoi fais-tu cela, Naotsugu ?

L’homme grotesque, à la peau rouge sombre, ricana avant de répondre d’une voix glaciale, sans la moindre trace de chaleur.

— Pardon ? Je crains de ne pas comprendre ta question.

Jinya en trembla. Autrefois, les rôles étaient inversés. C’était lui qui demeurait froid et impassible, tandis que Naotsugu se montrait plus animé. Cette inversion lui rappelait combien de temps avait passé depuis ces jours-là.

— Tu es devenu un meurtrier. Combien de gens as-tu tués ? Est-ce pour ce carnage insensé que tu as manié ta lame ?

— Jin-dono, tu te méprends. Je n’ai fait que tuer des porcs engraisés par la paix, non des hommes.

— Naotsugu !

Comment pouvait-il prononcer de telles paroles ? N’avait-il pas juré que les samourais combattaient pour protéger les faibles ?

N'était-il pas le même homme qui ne supportait pas de voir tant de gens souffrir sous le joug chancelant des Tokugawa ?

Naotsugu semblait réellement déconcerté par Jinya.

— **Pourquoi es-tu en colère ? Ne sommes-nous pas les mêmes ?**

Jinya ne pouvait pas nier. Ils étaient bel et bien les mêmes. Les sabres qu'ils avaient tant chéris leur étaient arrachés par la nouvelle ère.

Le regard de Naotsugu mêlait mépris et pitié. Ce qu'il voyait en Jinya, c'était un homme pitoyable, incapable de réagir tandis que le monde nouveau lui volait son identité.

— **N'est-ce pas révoltant ? C'est nous, guerriers, qui avons apporté cette paix. Et pourtant, nous qui avons combattu sommes opprimés, tandis que ceux qui n'ont rien fait vivent libres. As-tu jamais vu un monde aussi injuste ?**

Jinya ne voulait pas l'entendre. Il s'avança et trancha en diagonale, comme pour l'empêcher de poursuivre. Naotsugu para aisément avec sa large lame rouge. Désormais démon, il avait gagné en force et en réflexes.

— Assez, dit Jinya. — **N'est-ce pas ce monde que tu désirais ?**

— **...Quoi ?**

— Les samouraïs ont offert la paix aux faibles. N'était-ce pas ce que tu voulais ?

Les yeux de Naotsugu s'écarquillèrent. Il parut ébranlé, son visage se déformant d'angoisse. Mais cette expression fut bien vite effacée par une colère brûlante. Il se jeta en avant en rugissant :

— **Silence !**

Son coup était maladroit, sans forme véritable, plus proche d'un revers brutal que d'une attaque. Jinya le bloqua avec Yarai, puis recula, mettant de la distance entre eux.

Naotsugu reprit sa garde et lança un regard glacé, chargé de fureur. Pour la première fois, il montrait une hostilité véritable.

— Tu ne comprends rien ! Tu prétends ne pas pouvoir changer, et pourtant tu abandonnes ton sabre si facilement !

Jinya serra les dents. Il avait cru autrefois qu'il vivrait et mourrait sans jamais pouvoir changer, mais il s'était affaibli à force de prendre sur lui trop de choses. Le temps l'avait transformé, aussi légère que fût cette transformation.

Il en était même venu à l'aimer, et il en devait la gratitude à tous ceux qu'il avait rencontrés. Et pourtant, Naotsugu, l'un de ceux-là mêmes qui l'avaient poussé à changer, affirmait qu'il avait eu tort de le faire.

Ces paroles blessaient plus profondément que n'importe quelle lame. Le cœur de Jinya se serrait, mais il n'en laissa rien paraître, car Naotsugu lui-même semblait bien plus tourmenté encore.

— Tu as raison, j'ai obéi au décret d'abolition du port du sabre. J'ai trouvé une raison qui en valait la peine. Mais toi aussi, n'as-tu pas des êtres chers ? N'accepterais-tu pas une honte passagère pour eux ?

Jinya comprenait d'où venait le mépris de Naotsugu pour ce décret. Mais tout comme Jinya avait Nomari, Naotsugu avait une épouse et un enfant. Ne pouvait-il donc changer, lui aussi, comme Jinya l'avait fait ?

— Assez, assez !

Il trembla en criant :

— J... Jamais ! Jamais on ne m'ôtera mon sabre !

Après un rugissement, il se rua en avant. Sa grande lame rouge s'éleva haut dans le ciel avant de s'abattre de toutes ses forces, comme s'il libérait toute sa rage. Même dans cet état, son coup demeurerait d'une nette beauté, exécuté selon les règles de l'art. L'arc de son épée reflétait toute la sincérité de son étude du sabre.

— Moi non plus, je ne peux pas vraiment abandonner la lame ! Mais que t'apporte le meurtre d'innocents ? Que t'apporte ma mort ?! C'est pour cela que tu manies ta lame ?!

Jinya, lui aussi, laissa ses émotions guider son mouvement.

Il savait qu'en combat, laisser paraître ses sentiments l'exposait à davantage de failles, mais il ne pouvait se contenir.

— Non ! Mon sabre existe pour protéger les autres !

— Alors pourquoi fais-tu cela ?!

— Parce que tant des nôtres sont morts pour rien !

Jinya bloqua le coup furieux de Naotsugu, mais ne parvint pas à riposter. Non, il ne pouvait simplement pas s'y résoudre. Il affrontait Naotsugu de face, décidé à recevoir pleinement ses paroles.

— Tant des nôtres sont morts. Ceux qui rêvaient d'un avenir meilleur, ceux qui voulaient protéger les autres...

Chaque coup, chaque mot les blessait tous deux, mais ils n'arrêtaient pas. Ils ne le pouvaient pas. Naotsugu avait choisi cette voie, et il n'était plus en mesure de s'arrêter.

— Certains craignaient le combat, d'autres de tuer. Mais nous avons tous combattu malgré tout, pensant que nos vies aideraient à bâtir un avenir meilleur ! Ce que nous avons aujourd'hui, cette nouvelle ère, a été rendu possible par nos sabres !

Avec pour seul soutien leur fierté, les samouraïs avaient souhaité un avenir radieux. D'une certaine manière, l'objectif avait été atteint.

— Et pourtant... et pourtant on nous prend nos sabres et on nous vole notre fierté ! Ceux que nous avons protégés nous méprisent !

Mais l'ère Meiji n'acceptait pas les samouraïs. Quelques-uns survécurent comme membres du nouveau gouvernement, mais la majorité fut rabaissée à une classe sociale à peine différente de celle des roturiers.

— Pourquoi cela est-il arrivé ?! J'aurais accepté de mourir sur le champ de bataille. J'aurais supporté d'être raillé et ridiculisé. Je n'ai jamais cherché les éloges de quiconque. J'aurais accueilli la paix au prix du mépris. Mais pourquoi, pourquoi doit-on nous enlever nos sabres ?! Nos sabres sont notre fierté ! Ils sont ce que nous sommes !

Naotsugu n'accordait aucune importance à sa condition sociale. Mais il avait de la fierté, la fierté d'un samouraï qui maintenait la paix, comme ses ancêtres l'avaient fait avant lui. C'est pourquoi il avait risqué sa vie et combattu. Il vit que ses camarades samouraïs avaient failli à préserver la paix et il s'efforça d'accomplir, en samouraï, son devoir en y remédiant.

Pourtant, sa récompense fut de tout voir lui être enlevé. Le nouveau gouvernement défaisait ce que d'innombrables samouraïs avaient édifié, les jugeait une classe guerrière méprisante, et enfin leur vola leur fierté.

— Est-ce là le monde pour lequel mes camarades sont morts ?! s'écria-t-il. — Non, ce n'est pas possible ! Ce ne peut pas être l'avenir pour lequel nous avons combattu !

Il attaqua sans relâche, ne laissant à Jinya aucun répit. Sa lame furieuse portait en elle les émotions de ceux avec qui il avait combattu, le deuil de tous ces hommes auxquels on avait retiré leurs sabres, leur fierté. Ce deuil ressemblait à la mélancolie nichée au cœur de Jinya.

— Est-ce pour cela que tu t'es mis à tuer ? Qu'est-devenu le désir de protéger les faibles ?! hurla Jinya, sachant pertinemment que ses paroles ne feraient pas fléchir Naotsugu.

— Suis-je censé supporter la honte, alors ?! Nous avons vu notre fierté volée, nous avons été traités d'indignes, humiliés... et tu veux que je continue à me battre pour ceux qui ne se donnent aucun mal pour se défendre ?!

— Dis-moi, alors, quel sens a notre combat désormais ? Pourquoi... pourquoi devrais-je pointer ma lame contre toi ?

— Il y a un sens, oui. C'est plus signifiant que de se battre pour l'avenir, du moins.

Naotsugu balança sa lame en diagonale vers le haut, comme pour ramasser quelque chose. Jinya ne put esquiver. Il para, mais la puissance du coup le repoussa. Il usa de l'élan pour reprendre de la distance, veillant à ne pas perdre l'équilibre. Il s'attendit à une attaque de suivi, mais il n'y en eut aucune. À la place, Naotsugu fixa Jinya d'un regard furieux, irrité qu'il ne le combattît pas avec acharnement.

— Je tue pour rendre à celle qui m’a sauvé la vie ce qu’elle m’a donné. Et puisque tu te mets en travers de mes meurtres, je te trancherai.

— Dans ce cas, tu aurais pu préparer une attaque sournoise.

— En samouraï, je n’aurais jamais pu faire une chose pareille. C’est pourquoi je t’ai défié en duel.

Rien de ce que Jinya disait ne semblait pouvoir détourner Naotsugu de son dessein. Un démon ne pouvait échapper à sa nature. Si Naotsugu eût pu changer d’avis en cet instant, il ne serait jamais devenu démon. Il était si fidèle à lui-même que cela faisait mal.

— Combats-moi, Jin-dono. Je t’en supplie. Sinon ta fille mourra.

Jinya grimaça. Nomari avait éprouvé de l’affection pour Naotsugu. Jadis, sur quelque véranda, il avait même plaisanté en disant qu’il la marierait à son fils.

— ...Dans quel but manies-tu ta lame ? répéta Jinya, une question qu’on lui avait posée autrefois et à laquelle il n’avait plus de réponse.

À sa surprise, Naotsugu répondit sans la moindre hésitation.

— Pour que les gens reconnaissent la valeur de la lame. Peu m’importe si c’est au moyen de coups aléatoires ou en ramassant des cadavres. S’il existe un moyen de prouver la valeur de la lame, je dois la saisir. Je ne sais pas ce que Magatsume compte faire des cadavres que je lui remets, et cela m’est indifférent. Je suppose que voir le monde renversé peut être, en soi, divertissant.

— Tu crois que prouver la valeur de ta lame changera quoi que ce soit ?

— Peut-être pas. Mais si je n’arrive pas à prouver que le maniement de la lame signifie quelque chose, alors nous, les samouraïs, aurons vraiment vécu pour rien.

Même si aucune larme ne venait aux yeux de Naotsugu, Jinya ne put s’empêcher d’imaginer l’homme en larmes. Naotsugu ne demandait pas grand-chose. Il voulait simplement rester samouraï. Mais l’ère Meiji n’accordait même pas ce petit vœu, le poussant dans un coin.

— Jin-dono... Si tu te dis encore mon ami, combats-moi. Ma lame est émoussée. Mais en te combattant, elle pourra retrouver sa vigueur.

Il avait combattu pour les autres et n'en avait reçu qu'un avenir qu'il n'avait pas souhaité. La raison pour laquelle il avait brandi la lame lui avait été ôtée, et tout en quoi il croyait avait été déclaré sans valeur.

— Je t'en supplie. Donne un sens à cette lame stérile !

Naotsugu était une fleur stérile. Fleurissant en vain sans jamais porter de fruits. Il était condamné à éclore, puis à se disperser en tous sens, sans rien laisser derrière.

— N'y a-t-il pas d'autre moyen ? Ne peux-tu pas tout oublier et vivre dans ce nouveau monde ?

— Assez ! Ne me demande pas de faire ce que toi-même tu es incapable !

Le refus catégorique de Naotsugu rendit évident qu'il ne restait à Jinya d'autre choix que d'exaucer le vœu de son ami.

Jinya se transforma en démon, revêtant lui aussi une forme grotesque.

— ...Merci. Tu es vraiment mon ami.

Il aurait sans doute pu en finir sous sa forme humaine, mais si ce combat devait être l'adieu de Naotsugu, il ne se permit pas de retenir sa force. Retenir eût été discourtois et lui eût ôté tout droit de se dire l'ami de Naotsugu.

— Pareillement.

Il repositionna Yarai, projeta son épaule droite en avant et abaissa son centre de gravité. Pendant ce temps, Naotsugu adopta la garde canonique, tenant son sabre devant lui, la pointe dirigée vers les yeux de Jinya.

— Prêt ?

— Quand tu veux.

Jinya s'élança le premier. Il fonça en gardant le centre de gravité bas, envahissant l'espace de Naotsugu en un seul mouvement.

Mais cela le plaça d'abord à portée de Naotsugu, la lame de ce dernier étant plus longue que la sienne.

— **Haaah !** hurla Naotsugu en portant un coup furieux.

Jinya avait pourtant anticipé le mouvement et évita l'attaque d'un cheveu, puis avança du pied gauche et frappa le cou de Naotsugu. Celui-ci inclina son buste en arrière, si bien que la lame de Jinya glissa juste au-dessus de lui.

Jinya releva son épée et frappa de nouveau l'épaule de Naotsugu. Ce dernier répliqua par une taillade montée en prise inversée, rencontrant la lame de Jinya au même angle. Leurs deux lames, parfaitement appariées, ricochèrent l'une contre l'autre.

Naotsugu grimaça, retrouva rapidement son assise et leva son sabre aussi haut qu'il put. Il l'abattit avec violence et toute sa force. Pour un épéiste moins aguerri, ce coup eût paru mortel, mais Jinya n'y vit aucune menace. C'était un geste de désespoir, une attaque à pleine puissance qui renonçait à la technique. Probablement était-ce la première fois qu'il affrontait un adversaire de son niveau depuis sa transformation en démon. Son inexpérience se montrait crûment. Jinya aurait pu facilement parer l'attaque imprudente et prendre l'initiative, mais il choisit de ne pas le faire.

— *Force surhumaine.*

Jinya accentua sa propre puissance et choisit d'affronter Naotsugu de front. Il le fallait. S'il ne montrait pas au moins cet élan de combat, cet adieu ne serait pas digne. Il s'avança, écrasa la terre sous ses pieds et attaqua avec tout son élan. Il ne songea ni à défendre ni à esquiver. La lame rouge de Naotsugu trancha la chair, mais avant d'atteindre l'os, l'épée de Jinya se planta près du cœur de Naotsugu.

Les yeux de Naotsugu saisirent la scène, mais il resta incapable de bouger. Le temps sembla ralentir tandis que la pointe de l'épée de Jinya pénétrait le corps et le cœur de Naotsugu.

— Je te l'avais déjà dit, ton honnêteté est à la fois une vertu et une faiblesse.

Naotsugu ne chercha pas à utiliser son pouvoir de lame de sang pour surprendre ici. Il en eût été capable, bien sûr, mais la pensée ne lui vint même pas. C'était le genre d'homme qu'il était.

Un peu soulagé, il s'effondra.

— **Ah... je le savais. Tu es vraiment fort.**

Ses yeux vides ne reflétaient rien. Une vapeur blanche s'éleva de son corps tandis qu'il restait allongé sur le dos. À l'agonie, il leva les yeux vers le ciel du soir, empreint de nostalgie.

— Je ne m'excuserai pas. Ce duel devait se terminer par la mort de l'un de nous.

Jinya avait tout donné, techniques et pouvoirs. Ne rien retenir était le plus grand hommage qu'il pût rendre à son ami, et Naotsugu le comprit. Il savait combien Jinya avait été bon, à sa maladresse, et il sourit.

— **Je sais. Un duel doit avoir un vainqueur. J'ai tout donné et j'ai perdu, et cela m'est égal. Au moins, ce duel a eu un sens.**

L'homme attendait sa fin, non sans quelque regret, mais néanmoins satisfait d'un sort qu'il pouvait accepter.

— **Maintenant, je n'ai plus à supporter le spectacle de cette grotesque ère Meiji. Vraiment, j'ai... manqué mon heure pour mourir.**

La mort ou le déshonneur. Vivre au-delà du moment où l'on aurait dû mourir pouvait être une chose indigne. Jinya comprenait cela mieux que quiconque. Il s'approcha de Naotsugu et posa sa main gauche sur son corps. Naotsugu tourna la tête pour le regarder, l'interrogeant du regard.

— ...J'ai vécu en cherchant la force pour, un jour, retourner à Kadono et arrêter le fléau qui s'y dressera, le Dieu Démon. Et je cherche encore cette force aujourd'hui.

Son bras se mit à palpiter, comme animé d'un battement.

— Ce bras gauche me permet de consumer les démons et il va te consumer maintenant, pour ta puissance.

— **Ngh, gaaah...**

Jinya utilisa *Assimilation*, un pouvoir qui avait appartenu jadis à l'un des démons ayant attaqué Kadono. Il sentit quelque chose commencer à se répandre en lui. La douleur et la chaleur lui brûlèrent les entrailles tandis qu'il absorbait des fragments de la mémoire de Naotsugu.

— Ha, ha ha ha ha ! ricana Naotsugu.

Tandis qu'ils étaient liés, Naotsugu put aussi entrevoir les souvenirs de Jinya : le moment où tout avait commencé pour lui, le destin qui l'avait forgé, ses nombreuses journées de pertes et de gains, Naotsugu vit tout cela et s'en réjouit.

— Jin-dono, ma puissance te sera-t-elle utile ?

Jinya poursuivrait le combat désormais. Cela ne changerait pas, même si l'ère n'avait plus besoin des sabres ni des vengeances.

— Bien sûr. Ton don me sera d'un grand secours dans l'époque à venir. J'espère même que ta lame atteindra le Dieu Démon.

— Ha, ha ha. C'est vrai ? Penser que ma *Lame de Sang* servira un jour contre un tel fléau pour l'humanité. Je prie pour que ma puissance te soutienne dans le temps à venir.

Une vive douleur saisit Jinya tandis qu'il percevait les pensées intimes de Naotsugu. L'épée qu'il avait maniée n'avait rien protégé. Il avait mis sa vie en jeu pour se voir gratifié d'un avenir cruel. Ni la lame ni le samouraï n'avaient de place dans le temps qui venait, et il sut au plus profond de lui que c'était sans doute préférable.

Pourtant, il avait trop perdu pour l'accepter. Il ne pouvait abandonner l'épée et mener une vie paisible, bras dans les bras avec ceux qui raillaient ses camarades. C'était l'une des raisons qui l'avaient poussé à faire ce que ce démon demandait. Il voulait montrer au monde que son deuil n'était pas un fardeau solitaire. Il voulait prouver que cette nouvelle ère de paix reposait sur les cadavres d'innombrables samouraïs inconnus et oubliés.

— Dieu merci. J'ai peut-être échoué à protéger quoi que ce soit...

Mais peut-être ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était que quelqu'un l'arrête.

Et si son voyage devait s'achever, il préférerait que ce fût par l'épée, la chose même qu'il chérissait, plutôt que par la main des temps changeants ou par la populace. Son cœur débordait de regrets, mais à la toute fin, il trouva un semblant de salut.

— ...mais je vois maintenant que ma lutte n'a pas été si stérile...

Tandis que son corps se faisait dévorer, Naotsugu exprima sa plus haute gratitude. Il avait considéré sa vie jusqu'alors comme dépourvue de valeur, sans accomplissement notable, et il se réjouit de découvrir que sa mort servirait à un autre. Il ferma doucement les yeux et le voile de ses anciens tourments s'évanouit de son visage. L'homme qui avait manqué son heure pour mourir trouva une seconde chance, aux côtés de son ami.

Il sourit, comme pour dire que tout en avait valu la peine.

Après avoir entièrement consumé Naotsugu, Jinya posa sa main sur son cœur. L'image que le samouraï avait imaginée dans ses derniers instants n'était ni le ciel du soir ni un champ de bataille tragique, mais un petit restaurant de soba où résonnaient des rires.

Le soir passa et la nuit tomba, mais Jinya n'avait toujours pas bougé. Son corps avait encore changé. Sa peau demeurait aussi sombre qu'avant, mais son bras droit était désormais légèrement plus épais et ses ongles plus acérés. Un changement qui semblait fait pour qu'il puisse plus facilement se couper.

— *Lame de Sang...* Le pouvoir de forger des sabres en utilisant le sang comme catalyseur... murmura-t-il en fixant son bras.

Il se demanda pourquoi une telle faculté avait pris forme. Le pouvoir d'un démon ne naissait pas d'un talent latent, mais d'un vœu. Il venait du cœur, d'un désir d'atteindre quelque chose à peine hors de portée. C'était la fierté d'un samouraï que de risquer sa vie pour ses convictions, de combattre jusqu'au bout, jusqu'à la dernière goutte de son sang s'il le fallait. Cette croyance avait dû être à l'origine de ce pouvoir.

Jinya pensa à Naotsugu et murmura :

— Tu voulais vivre par la lame, jusqu'à ta dernière goutte de sang...

Mais cela n'avait pas été possible.

Le changement pouvait éblouir, au point d'en faire oublier ce qui était déjà là. Les fleurs au bord du chemin en étaient un parfait exemple.

Quand venait le moment de fleurir, celles à qui l'on avait volé leur place n'avaient d'autre choix que de se flétrir sans donner de fruit. De même, les samouraïs avaient été laissés sur le bord du chemin par les temps nouveaux, leurs espoirs demeurant inconnus de tous.

— ...Adieu, Naotsugu. Notre fin n'a peut-être pas été la meilleure, mais je suis heureux de t'avoir connu.

Jinya tourna les talons et laissa derrière lui la rivière Yamashinagawa. Autrefois, il y avait eu des soirs où lui, Naotsugu et Zenji buvaient ensemble jusqu'à l'aube. À présent, il était seul. Cette pensée l'attrista un peu.

Il leva les yeux vers le ciel nocturne et aperçut la lueur douce de la lune, son contour noyé de brume. Tout en marchant sous la clarté lunaire, il porta la main à ses joues et les trouva humides. Ce devait sûrement être l'œuvre de la rosée des nuits d'été.

Et ainsi les choses prirent fin.

La fleur s'était dispersée, mais nul ne pouvait l'empêcher d'avoir fleuri.

Quelque part, dans un recoin de ce nouveau monde, la fleur stérile continuait son éclosion en silence.

Interlude

Fille des Bas-Fonds sous la Pluie — Suite

Septembre 2009.

On dit qu'en lisant, on entrevoit le cœur d'un auteur.

Grâce aux nombreuses donations reçues par le lycée de la rivière Modori, dans la préfecture de Hyôgo, ses installations surpassaient celles des autres lycées de la région. La bibliothèque possédait une collection particulièrement riche, et Jinya aimait y passer son temps libre à lire. Il s'amusait un peu de constater qu'il n'était guère différent d'un lycéen ordinaire à présent, si l'on songeait à son passé mouvementé.

Il parcourait la bibliothèque après les cours lorsqu'il croisa par hasard le regard de Miyaka de l'autre côté des étagères. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, et la jeune fille se souvint soudainement de quelque chose qu'elle avait entendu.

— Que cela passe inaperçu ou non dépend du lecteur, mais les livres sont toujours écrits avec beaucoup de cœur. C'est pourquoi les histoires vraiment intéressantes ne se trouvent pas dans les mots couchés sur le papier, mais quelque part entre les lignes... ou quelque chose comme ça.

Elle parlait avec une certaine hésitation, puisqu'elle ne faisait que reprendre ce que lui avait dit Yoshioka, l'assistante de bibliothèque. Yoshioka était une proche de Miyaka et de Kaoru. C'était une fille réservée, mais aussi une lectrice acharnée qui passait chaque instant libre dans la bibliothèque. Jinya lui adressait la parole de temps à autre, lui demandant parfois des recommandations de lecture. La théorie qu'elle avait formulée et que Miyaka répétait paraissait un peu abstraite, mais Jinya crut en saisir parfaitement le sens.

— Mais je ne pense pas être capable de lire avec autant de profondeur, ajouta Miyaka.

Elle n'avait commencé à lire que récemment, et les paroles de Yoshioka restaient encore un peu au-delà de sa compréhension.

Jinya continua à discuter un moment avec Miyaka, puis ils se séparèrent, et il retourna vers les étagères. Il cherchait le livre dont était tirée la pièce qu'ils avaient vue en mai. Il eut la chance de le trouver presque aussitôt.

Le titre était « *Fille des bas-fonds sous la pluie* ».

Il s'agissait d'un recueil de mémoires écrits par une véritable prostituée des bas-fonds nommée Kinu, adaptés en japonais contemporain. Le contenu relatait principalement sa rencontre avec son mari, Miura Naotsugu, leur vie commune et la période tourmentée entre les ères Edo et Meiji. La personnalité de l'autrice transparaissait pleinement dans son écriture, ce qui rendait l'ouvrage assez plaisant pour un récit autobiographique.

Les mémoires n'étaient en rien célèbres, mais un certain écho s'était créé lorsqu'elles furent adaptées en pièce de théâtre, suscitant une demande pour la version en japonais contemporain que Jinya tenait à présent entre ses mains. L'adaptation semblait avoir été menée de façon à préserver fidèlement le sens original tout en y ajoutant un charme particulier, ce qui valut à l'ouvrage un accueil favorable.

Jinya brûlait d'envie de le lire. Il songeait depuis quelque temps à découvrir les mémoires de la femme qui s'appelait elle-même « Fille des bas-fonds ». Il était redevable à cette femme à bien des égards, mais elle était toujours restée pour lui une énigme tout au long de leur rencontre. Elle l'avait consolé, elle lui avait donné l'élan nécessaire à certains moments, mais ils n'avaient jamais été assez proches pour en apprendre davantage l'un sur l'autre. Jinya avait vieilli et s'autorisait désormais de petites joies comme la lecture, et il avait l'impression que le moment était presque venu d'apprendre enfin qui était la *Fille des bas-fonds*, maintenant qu'il était plus capable de percevoir ce qu'il n'avait pas su voir autrefois.

Si les mots étaient réellement écrits avec le cœur de leur auteur, il pourrait peut-être découvrir une signification nouvelle à des événements qu'il avait jugés insignifiants.

Avec cet espoir, Jinya ouvrit le livre dans la bibliothèque.

Mon mari est mort, mon fils s'est épanoui pleinement, et des jours d'oisiveté sont venus à ma rencontre. Je compris alors que mon voyage touchait à sa fin et me dis qu'il serait bon de laisser quelque chose derrière moi ; je pris donc la plume pour écrire mes mémoires. Ma vie n'a peut-être pas été la plus exaltante, mais mes années m'ont donné bien assez de matière pour écrire. Si je dois commencer quelque part, je dois d'abord parler d'un temps où Tokyo s'appelait encore Edo.

L'image la plus profondément gravée dans mon esprit reste sans aucun doute Edo sous la pluie. En y repensant, j'ai l'impression que la pluie est le point où tout a commencé pour moi.

Je me nomme Kinu. Je suis née dans une famille de samouraïs, mais je me suis rebellée contre mes parents et n'ai pas réussi à contracter un mariage avantageux. Nous étions pauvres, et la misère arriva vite. Je passai du statut de fille d'une famille de samouraïs à celui de simple fille des bas-fonds.

Une fille des bas-fonds est ce que nous appelons la caste la plus basse des courtisanes, payée seulement vingt-quatre mon pour une nuit avec un homme. Il faut pourtant manger ; je vendais donc mon corps chaque nuit pour ce prix.

Une nuit, j'attendais la fin de l'averse sous l'abris d'une maison lorsque s'approcha un samouraï. C'était un homme singulier, respectueux même envers moi, une misérable fille des bas-fonds. Il me demanda s'il pouvait partager cet emplacement jusqu'à ce que la pluie cesse. Je lui répondis qu'il pouvait en faire à sa guise, car cet abri ne m'appartenait pas. Une femme comme moi n'a nul endroit qui lui appartienne, dis-je. Des paroles humiliantes, certes, mais en tant que fille des rus, elles me semblaient vraies. Pourtant, il se contenta de sourire doucement.

« Quelle tristesse d'entendre cela. Une dame d'une telle beauté n'est pas faite pour être aussi sombre que ce ciel. »

C'est ainsi que je rencontrai Miura Naotsugu Arimori, l'homme qui allait devenir mon mari.

Miura était un homme droit et séduisant. Audacieux mais réfléchi, vif d'esprit et habile au sabre, il ne **dominait** pas les humbles ni les faibles. Il incarnait l'idéal même du samouraï, et c'est sans doute pour cela qu'il m'adressa la parole, à moi, une fille des bas-fonds méprisée de tous.

Il n'était pas très à l'aise avec les plaisanteries vulgaires, cependant. Chaque fois que je le taquinais, il arborait une expression embarrassée.

Mais ce visage me paraissait si adorable que je ne pouvais m'empêcher de le provoquer sans cesse. Il ne s'en lassa jamais.

Après cette nuit de pluie, nous nous revîmes à de nombreuses reprises. Je mentirais si je disais que je ne songeais pas à la différence de nos statuts, mais j'étais tombée éperdument amoureuse de lui.

— *Mémoires, Fille des bas-fonds sous la pluie.*

Édition Kono

Jinya grimaça à peine avait-il commencé sa lecture. Nulle loi n'exigeait qu'un texte soit parfaitement fidèle, mais la version de Naotsugu présentée par Kinu était si exagérée qu'il en éprouvait une honte par procuration.

Cela mis à part, le début de leur romance correspondait à peu près à ce qu'il en avait entendu. Autrement dit, le contenu du livre était réel, à quelques enjolivures près. En poursuivant, il retrouva nombre de conversations dont il se souvenait réellement. Son adoption de Nomari y figurait, ainsi que ses journées animées qui en avait découlé. Son attitude y était cependant dépeinte d'une manière totalement opposée.

« Hé hé, eh eh eh ! Mais si ce n'est pas Miura-sama ! Vous allez manger des soba ? Dites, vous ne voudriez pas m'offrir un bol tant que vous y êtes ? »

Dans les mémoires de Kinu, Jinya était présenté comme un homme sans le sou qui couvrait sans cesse Naotsugu de flatteries pour se faire payer ses repas. Il en allait de même dans la pièce de théâtre, mais son personnage paraissait encore plus ridicule dans les mémoires.

« Mon Dieu, il n'a vraiment honte de rien.

« Allons, allons. Jin-dono est peut-être ainsi, mais il n'en reste pas moins mon ami. »

Dans ces mémoires, cela revenait comme une sorte de gag récurrent : Jinya jouait les imbéciles, la prostituée s'en plaignait et Naotsugu apaisait les choses. La lecture en était d'abord agaçante, mais Jinya se surprit bientôt à se laisser absorber par le récit. Devant ses yeux, il voyait la vie du couple se dérouler.

« Fille des bas-fonds, m'accorderez-vous l'honneur de m'épouser ? »

À l'époque où l'on vivait encore durant l'ère Edo, Naotsugu avait courtsé la prostituée. Chez les samouraïs, il était rare de se marier par amour, le mariage étant surtout un outil politique pour unir deux familles. Jinya se souvenait que la mère de Naotsugu, femme de traditions, s'était fortement opposée à cette union.

Dans *Fille des bas-fonds sous la pluie*, Naotsugu insistait avec force sur son intention d'épouser Kinu, la proclamant comme la seule pour lui. Il allait même jusqu'à déclarer de manière dramatique qu'il était prêt à quitter sa maison si nécessaire, se comportant comme le héros d'un roman.

Rien ne permettait d'affirmer que les choses s'étaient passées ainsi, mais Jinya se rappelait bien d'une époque où Naotsugu était éperdument épris de Kinu. Il se sentit coupable d'épier ainsi la vie amoureuse de son ami, tout en ne pouvant s'empêcher d'en sourire.

Il continua sa lecture et finit par tomber sur un passage singulier. Le livre mentionnait que Jinya était un démon, et expliquait même ce qu'était un démon.

« ... Edo n'était en rien un monde uniquement fastueux. Beaucoup y menaient une vie difficile, comme ce fut mon cas jadis. Quand tant de gens se rassemblent, il y a forcément quelques êtres différents des autres, tels ceux que l'on appelait démons. Non, ils n'étaient pas aussi effrayants que leur nom le laissait croire. « Démon » était le terme dont les élites affublaient ceux qui se situaient en dessous des roturiers, des êtres si vils qu'on ne les jugeait même pas dignes d'être appelés humains. « Démon » était une étiquette donnée à ceux qui ne se rangeait pas dans cet ordre naturel du monde. »

Selon ses mémoires, les démons n'étaient pas une sorte d'esprits ; c'était plutôt un sobriquet imposé par les puissants à un groupe de marginaux. Il y avait peut-être parmi eux de véritables esprits, mais la plupart de ceux qu'on appelait démons n'étaient en réalité que des humains persécutés.

Dans ces mémoires, la véritable identité de Jinya n'était pas celle d'un monstre, mais celle d'une âme malheureuse se faisant passer pour un rônin. L'épisode où elle l'avait consolé au domaine des Miura avait été modifié pour la montrer compatissante envers lui parce qu'elle aussi avait connu la persécution.

En surface, une telle présentation pouvait sembler naturelle, mais Jinya connaissait Kinu. Elle avait autrefois été mêlée à un incident impliquant un véritable esprit, elle savait donc que les démons existaient. Pourquoi alors avait-elle pris la peine d'expliquer les choses de cette façon ?

D'abord, il pensa qu'elle l'avait fait par égard pour lui, mais si tel avait été le cas, elle n'aurait rien mentionné à propos des démons. Il continua sa lecture, cherchant un indice, quand soudain il s'arrêta. Vers la fin de l'époque d'Edo, Naotsugu était parti pour Kyôto. Kinu l'avait accompagné, sans chercher à l'en dissuader. Leur histoire au-delà de ce point lui était totalement inconnue.

Cette histoire se déroulait encore du temps où ils vivaient à Edo.

Pour Kinu, Naotsugu représentait tout. Elle, devenue prostituée après la ruine de sa famille, brûlait du désir de rester toujours à ses côtés, bien qu'elle sût sa présence néfaste à la réputation de son bien-aimé.

— Mon cher...

— Kinu.

Le domaine des Miura était une vieille demeure située au sud du quartier résidentiel des samouraïs. Naotsugu aimait leur jardin et se rendait souvent sur la véranda pour contempler les fleurs au fil des saisons. Ce jour-là, il observait leur fils Tadanobu s'exercer avec un sabre de bois dans le jardin. Inspiré par quelqu'un, Tadanobu s'entraînait avec ardeur. Naotsugu le regardait en souriant doucement.

— Tu sais, j'aime penser à cet endroit comme à mon petit jardin de bonheur, dit-il.

Kinu ne chercha pas à obtenir d'explications. Elle se contenta de prendre sa main et sentit qu'il lui serrait la sienne en retour.

— Jadis, je pensais que les hommes étaient de bien tristes créatures, condamnées à vivre en laissant tant de choses derrière elles. Mais à présent, je me dis que la vie n'est peut-être pas si mauvaise, si j'ai quelqu'un comme toi avec qui regarder en arrière vers de lointains souvenirs.

Naotsugu lui avait déjà parlé de son frère aîné. Il avait apparemment quitté la maison depuis si longtemps que la famille n'en faisait presque plus mention. Tandis qu'il regardait leur jardin, il semblait revoir une image nostalgique. Kinu ne pouvait partager ce souvenir avec lui, mais elle pouvait se blottir contre lui pour le réconforter, comme elle le faisait à cet instant, et cela constituait un bonheur en soi.

— Père, que se passe-t-il ? demanda Tadanobu en remarquant le regard lointain de son père.

— Oh, ce n'est rien. Tes mouvements se sont améliorés, Tadanobu.

— Je suis encore loin d'être au niveau. Ah, je sais ! Invitons encore Jinya-san. Et puis... Nomari-san aussi, tant qu'à faire.

Tadanobu aimait beaucoup le rônin. C'était sous son influence qu'il maniait si souvent le sabre et qu'il demandait toujours à être entraîné par lui. Il avait aussi un faible pour la fille du rônin, ce qui le faisait rougir légèrement à présent.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Je pourrais même demander à Jin-dono s'il songerait à marier sa fille à notre famille, tant que j'y suis.

— Mon cher...

Il n'était pas bon pour la réputation des Miura de prendre épouse dans une famille non issue des samourais deux générations de suite. Bien sûr, Kinu avait été la première à le faire, et elle n'avait donc aucun vrai motif pour le réprimander. Sa voix resta douce.

Il sourit et dit :

— Je sais. Mais j'ai le pressentiment que l'ère à venir sera une ère où l'on se mariera par amour, et non plus par statut.

Avec le recul, c'était peut-être davantage une déclaration qu'une prédiction. C'était comme s'il disait : voilà l'avenir que je veux façonner. Naotsugu était certes un samourai fidèle aux Tokugawa, mais il était aussi un homme bienveillant, qui souhaitait que chacun puisse connaître le bonheur.

Finalement, le tournant arriva.

— Je songe à partir pour Kyôto.

Dans les dernières années de l'époque d'Edo, Naotsugu, voyant l'attitude faible du shogunat face à l'influence étrangère, décida que continuer à le servir ne profiterait pas au peuple. Par l'entremise d'un de ses contacts, il s'apprêtait à se rendre à Kyôto afin de renverser le shogunat.

— Je suis désolé.

Cette brève excuse recelait de multiples sens. Il ressentait du remords à l'idée d'abandonner son épouse et son fils, et une douleur à celle de trahir les Tokugawa. Mais il ne reprit pas ses paroles, se tenant droit, la poitrine gonflée de fierté.

Kinu n'eut pas un instant d'hésitation. Avec un sourire gracieux, elle déclara :

— Alors je t'accompagnerai.

Il en resta stupéfait. Il avait sans doute prévu de la laisser à Edo pour s'occuper de leur fils. Les temps étaient troubles, et il se jetait en pleine tourmente.

Il pouvait ne pas revenir vivant, mais il voulait au moins lui montrer son amour en la gardant en sécurité.

— Kinu, l'endroit où je vais sera plein de dangers. Je ne peux pas t'emmener. Vis plutôt une vie heureuse et sûre ici, pour moi.

— Il n'y a pas de bonheur pour moi dans un monde où tu n'es pas à mes côtés. Laisse-moi, je t'en prie, rester avec toi jusqu'au bout.

Elle n'avait rien contre sa vie à Edo. Ses conversations amicales avec le rônin lui étaient même très agréables. Mais malgré cela, elle ne pouvait imaginer la vie sans Naotsugu. Elle n'avait pas connu le bonheur, elle n'avait en réalité jamais vraiment vécu, avant de le rencontrer.

— ...Es-tu sûre de vouloir venir ? demanda-t-il.

— Je le suis. Si tu m'aimes ne serait-ce qu'un peu, ne me demande pas de vivre. Demande-moi de mourir avec toi.

— Kinu...

Il balaya toute hésitation et prit sa main.

Ainsi Miura Naotsugu rejoignit-il l'armée Satsuma-Chôshû, combattant plus tard dans ce que l'on appela la bataille de Toba-Fushimi.

Tout ce que Kinu pouvait faire était de le voir partir et d'attendre son retour. Elle priait pour sa sécurité, espérant qu'il n'atteindrait pas sa fin sous la lame d'un sabre ou la balle d'un fusil. Le stress était trop lourd pour elle seule, mais fort heureusement, elle avait Tadanobu pour la soutenir.

Après bien des nuits sans sommeil, le pays vit enfin l'aube se lever. L'Empereur fut rétabli dans ses fonctions et le gouvernement Meiji prit forme. Les temps changeaient, mais elle ne s'en souciait guère.

— Mon cher, te voilà de retour.

— Oui, Kinu. Et désormais, la paix que nous attendions est là.

La seule chose qui importait à ses yeux était que son mari fût rentré sain et sauf. Ils allaient pouvoir vivre ensemble dans la nouvelle ère, en famille.

Mais leur bonheur ne dura pas. Peu à peu, les choses commencèrent à se déliter.

— Mon cher ? Quelque chose ne va pas ?

— O-oh, pardon, je ne t'avais pas vue, Kinu.

Leur nouvelle maison à Kyôto n'avait rien de luxueux. Avec l'abolition du système féodal, leurs privilèges de famille de samouraïs avaient été révoqués, et on les avait relégués à la classe guerrière, qui n'était plus qu'un titre vide. Certains samouraïs qui avaient joué un rôle majeur pendant la guerre parvinrent à obtenir des postes dans le nouveau gouvernement, mais Naotsugu n'en faisait pas partie et vivait parmi les roturiers en ville.

Pour Kinu, ancienne fille des bas-fonds, cette nouvelle vie n'avait rien de difficile. Elle se réjouissait même d'avoir une maison plus petite, car cela signifiait que tous trois pouvaient être plus proches les uns des autres. La seule chose qu'elle n'aimait pas était que Naotsugu devînt extrêmement réticent à tout contact. Elle le connaissait trop bien pour croire qu'il avait changé de cœur : il avait simplement peur de quelque chose. Mais, même lorsqu'elle l'interrogeait, il ne lui disait rien.

— Père, on va se promener !

— Je reste ici. Allez-y tous les deux.

Le premier à s'adapter à la nouvelle ère fut Tadanobu. Sa manière de s'adresser à ses parents devint plus familière, à l'image des roturiers. Il étudia aussi de nouvelles matières et commença à songer à gagner de l'argent pour subvenir aux besoins de la famille. Il semblait toujours éprouver une certaine affection pour Nomari, mais il grandissait en un jeune homme plein de vie.

Kinu, n'étant plus une dame issue d'une famille de samouraïs, cessa-t-elle aussi peu à peu de parler avec autant de formalisme. Après tout, elle était habituée au langage familier. Elle se mit aussi à sourire davantage, puisqu'elle n'avait plus à sauver les apparences.

— Tu es sûr ? Ce n'est pas tous les jours que nous pouvons sortir tous les trois ensemble, dit-elle.

— Désolé, je ne me sens pas très bien aujourd'hui. Amusez-vous tous les deux pour moi.

Naotsugu fronçait désormais bien plus souvent les sourcils. Kinu ne lui demandait jamais pourquoi, sentant qu'une telle question ne ferait que le blesser. Ils étaient peut-être devenus un peu étrangers l'un à l'autre, mais ils s'aimaient toujours. Cela, elle en était certaine, même s'ils ne se touchaient plus.

Une épouse obéissante aurait probablement attendu que son mari choisisse de se confier un jour, mais Kinu était trop perspicace pour cela.

Elle savait intuitivement qu'il attendait un moment précis et qu'une fois ce moment venu, ce serait la fin pour eux deux.

— Naotsugu-sama, j'ai préparé du thé, dit-elle en s'asseyant près de lui.

— Merci.

Leur vie légèrement distendue continua ainsi, jusqu'au jour où ils contemplèrent leur jardin comme autrefois.

Le jardin était bien plus petit qu'à Edo, mais on y avait planté des iris d'eau qui ne manqueraient pas de fleurir magnifiquement au début de l'été. Pourtant, Naotsugu ne voyait sans doute plus ses souvenirs se refléter dans ce jardin comme autrefois.

Il se leva soudain et quitta la véranda pour s'avancer vers le jardin, se retournant lentement vers Kinu, le soleil couchant derrière lui. Elle comprit que le moment était venu.

— C'est un adieu, alors ?

Il parut déconcerté. Il ne s'était pas attendu à ce qu'elle lise ainsi en lui. Elle avait parlé avant qu'il ne le fasse, par pure obstination, refusant de l'entendre mettre fin à ce qu'ils avaient bâti ensemble.

— Tu avais remarqué ?

— Plus ou moins. Ce monde est devenu trop insupportable pour toi, n'est-ce pas ?

Les samouraïs, si importants autrefois, avaient disparu, et on leur avait retiré leurs sabres. Pour les roturiers discriminés durant tout ce temps, ce changement était une bénédiction. Mais pour Naotsugu, samouraï jusqu'au bout, qui avait voulu être le fondement de l'ère à venir, ce nouveau monde paraissait dévoyé. Il ne pouvait s'empêcher de pleurer la paix qui était venue.

— Il y a quelque chose que je dois te dire tant que je le peux encore. Quelque chose que je n'ai jamais réussi à avouer. Je ne suis plus humain. Je n'ai plus le droit de vivre avec toi, dit-il.

Indirectement, il se rangeait parmi ces malheureux que tous discriminaient.

— Je pars maintenant défier un de mes pairs en duel, dans l'espoir que cette lame stérile trouve un sens dans mes derniers instants.

Il parlait avec la même détermination qu'il avait montrée ce jour-là, et elle accepta sa décision avec une expression digne d'une dame issue d'une famille de samouraïs.

— Que la fortune t'accompagne au combat. Je prierai pour que tu atteignes la fin que tu recherches.

— ...Je suis désolé, Kinu. Je n'ai pas été un bon mari. Je n'ai fait que suivre mes propres désirs tout ce temps.

Elle s'appuya contre lui comme pour dire le contraire. Il se raidit mais ne se déroba pas. Elle grava cet instant dans sa mémoire, espérant garder le souvenir de sa chaleur aussi longtemps qu'elle le pourrait.

— Ne dis pas de bêtises. J'ai choisi de rester à tes côtés en sachant parfaitement quel homme tu étais.

— Ah, bien sûr. Bien sûr, dit-il avec émotion.

— Alors fais comme tu l'entends. Mes sentiments pour toi ne changeront pas.

Il partit sans se retourner, et elle ne le retint pas. Ses pas incertains s'étaient faits assurés, et cela lui inspira davantage de soulagement que de tristesse.

Elle savait que, très probablement, son mari allait mourir. Mais elle savait aussi qu'il connaîtrait ainsi une mort plus digne, avec plus de sens, que s'il tentait de vivre seulement pour dépérir.

— Naotsugu-sama...

Elle ne put pourtant empêcher une larme de couler sur sa joue.

Ils ne se revirent jamais. Elle ne se remaria pas et vécut le reste de son existence à l'aimer, lui seul.

— Oh, c'est *Fille des Bas-Fonds sous la Pluie* ?

Relevant la tête, il aperçut Miyaka qui se tenait juste à côté de lui. Il avait été si absorbé par le livre qu'il ne l'avait pas remarquée avant qu'elle ne parle.

— Je l'ai lu. Il est plutôt bien. Quelle est ta partie préférée ?

— Je ne l'ai pas encore fini, mais je dirais celle où Naotsugu s'en va.

Ayant terminé la scène des adieux, Jinya poussa un soupir. Incapable de supporter l'ère Meiji, Naotsugu avait laissé sa femme et son fils derrière lui. La scène était décrite avec émotion du point de vue de la prostituée. Pourtant, si Jinya la choisissait comme sa préférée, ce n'était pas parce qu'elle était frappante, mais parce qu'elle lui révélait enfin pourquoi la prostituée avait pu présenter les démons comme un groupe de personnes persécutées.

On y voyait Naotsugu déclarer qu'il n'était plus humain et qu'il méritait par conséquent d'être haï de la prostituée. Cela prouvait qu'elle avait compris ce qui se passait à l'époque.

Alors peut-être avait-elle décrit les démons de cette manière, sans trahir personne, afin d'affirmer qu'elle aimait son mari, quoi qu'il fût, son dernier acte de fierté en tant qu'épouse. Qui pouvait le dire avec certitude ?

Cependant, une chose était claire. Cette nuit lointaine où Jinya et Naotsugu s'étaient affrontés, Jinya n'avait pas seulement combattu la détermination de Naotsugu, mais aussi l'amour que lui portait la prostituée.

Tout cela appartenait désormais au passé. Le savoir ne changeait rien. Et pourtant, Jinya avait l'impression d'avoir aperçu une part des intentions de l'autrice. En lisant *Fille des Bas-Fonds sous la Pluie*, il avait trouvé entre les lignes un récit écrit avec beaucoup de cœur.

— La scène où Kinu avoue son amour est superbe, hein ? Ma préférée reste celle-ci, par contre.

Miyaka tourna les pages, puis désigna une scène où Kinu, désormais sans Naotsugu, se remémorait non sans tendresse le passé. Elle évoquait son temps à Edo, non pas un souvenir avec sa famille, mais une conversation avec Jinya le rônin.

— « Maudite fille des bas-fonds..., murmura Jinya dans sa barbe, le visage crispé. »

Il ne s'attendait pas à être dépeint de façon flatteuse, mais cela relevait presque de la cruauté. Dans l'histoire, Jinya le rônin avait une fille qu'il adorait. Cela était acceptable, puisqu'il s'agissait de la vérité, mais il était représenté comme si excessivement gâteux qu'il hurlait : « Non, non, non, non ! Jamais ! Je ne la marie à personne ! Ma petite restera toujours avec moi ! », tout en se roulant ivre mort et nu comme un ver. La différence entre les descriptions défavorables de son personnage et celles enjolivées de Naotsugu était flagrante. Ce n'était même plus de la moquerie, mais du harcèlement pur et simple. L'autrice mentionnait aussi le moment où il aurait soi-disant éclaté en sanglots lors de leurs retrouvailles à Kyôto, ou encore son ignorance de choses pourtant évidentes pour des enfants, et ainsi de suite.

— C'est, euh... tout un personnage, hein ? dit Miyaka en étouffant un rire.

Elle connaissait à peu près le passé de Jinya.

— C'est incroyable l'audace de cette femme..., marmonna-t-il, incrédule.

Incapable de se retenir, Miyaka éclata de rire, attirant aussitôt tous les regards de la bibliothèque. Elle se redressa précipitamment, mais le coin de ses lèvres continuait de trembler.

— Au moins, l'un de nous s'amuse, dit-il. — Enfin, je pense rentrer pour aujourd'hui.

— Hein ? Mais tu n'as pas encore fini le livre.

— Je vais l'emprunter. J'ai envie de savoir ce qui se passe ensuite.

Il l'enregistra rapidement, puis le glissa dans son sac. Bien sûr, l'histoire de Kinu l'intéressait, mais ce qu'il voulait vraiment, c'était voir jusqu'où s'étendaient les moqueries à son égard.

— Ce que tu disais tout à l'heure s'est avéré, au fait.

— Ah bon ? Ces paroles ne venaient pas de moi, alors ne me remercie pas.

Il esquaissa un doux sourire, reconnaissant à Miyaka de lui avoir fait découvrir une des joies de la lecture. Malgré ses protestations, ce serait du gâchis de s'arrêter aux portraits de surface et de manquer les intentions plus profondes de la fille des bas-fonds. Ce soir, il laisserait l'alcool de côté pour lire avec attention. Il avait le sentiment que ce livre était empli d'une bienveillance que l'on avait oubliée.

**Traduction par des
fans pour des fans.**

Interdit à la vente !

**Veuillez acheter la série
une fois licenciée
en France pour
soutenir l'auteur.**





Sword of the Demon Hunter

KUIN
GENTŌSHŌ

BOOK 5

BY Motoo Nakanishi

大人気
シリーズ
第5巻!

鬼人幻燈抄

物語は更に深みを増してゆく――。
優美で濃密な明治編、開幕!

明治編
徒花

中西モトオ

羅刹

既刊も好評発売中!



『葛野編 水浴の日々』

1



『江戸編 幸福の庭』

2



『江戸編 残雪鈴夢』

3



『幕末編 天邪鬼の理』

4

